



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

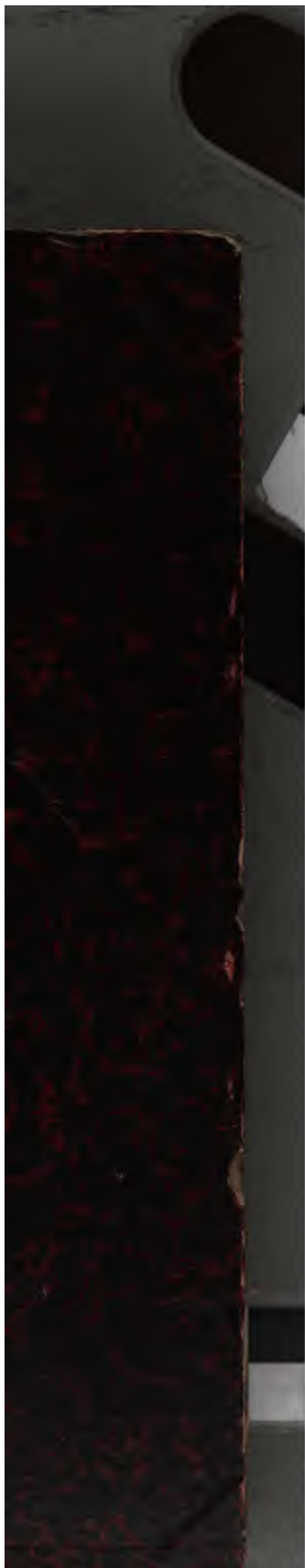
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

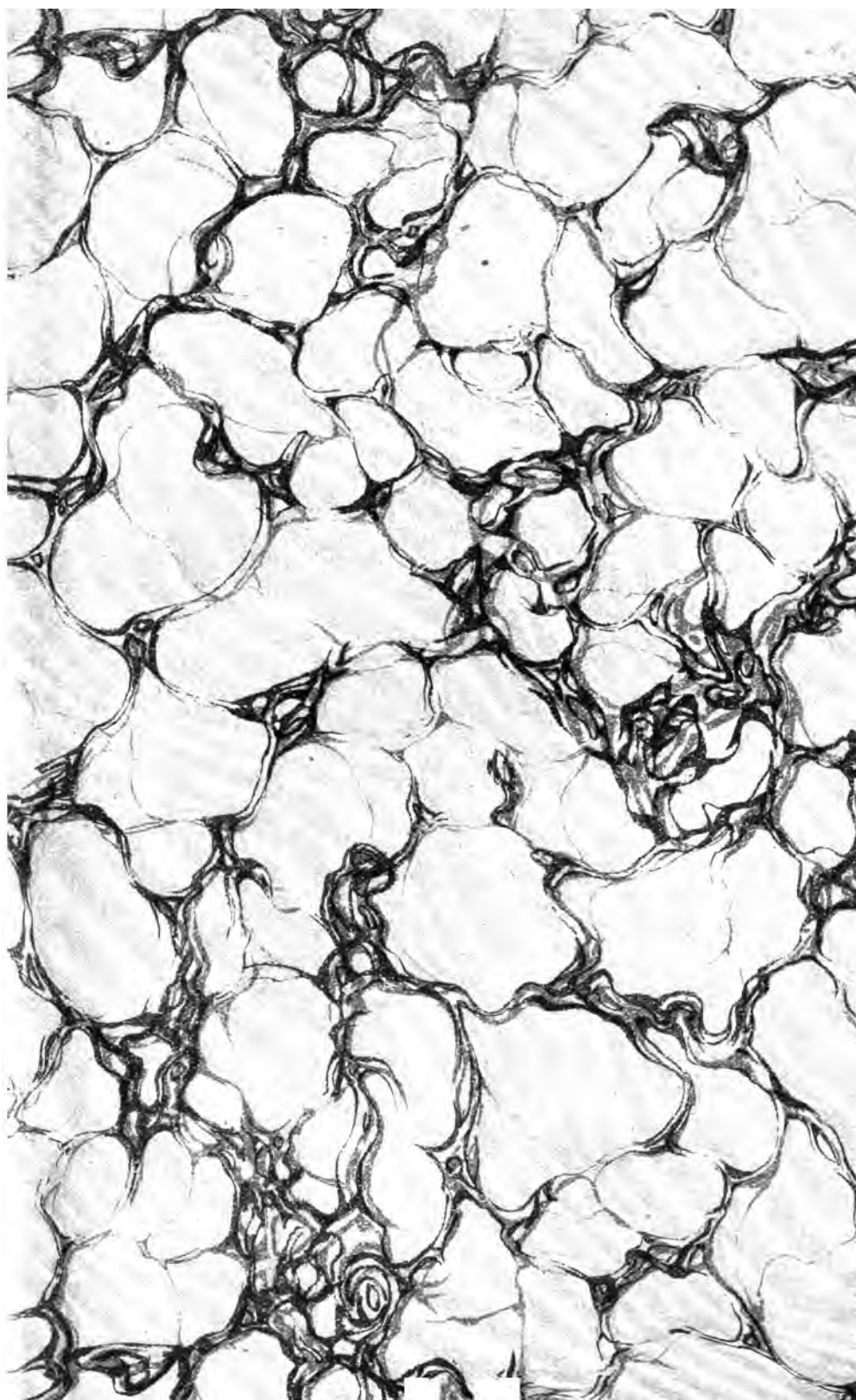
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



PROPERTY OF

The
University of
Michigan
Libraries

1817
ARTES SCIENTIAE LIBERTAS



8.5

2 overages

14

at 113 855







LA
FILLE DE ROLAND

DRAME.

Levallois-Perret. — Imp. CAËRI DE L'ARABE, 55, rue FROMENT.

LA
FILLE DE ROLAND

DRAME EN QUATRE ACTES EN VERS

PAR

LE VICOMTE

HENRI DE BORNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Représenté pour la première fois sur le Théâtre-Français,
le 15 février 1875.



PARIS
DENTU, ÉDITEUR
78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 78
1901

Droits de traduction et de reproduction réservés

24
P. 20

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Le drame a deux sources où il peut librement puiser : l'histoire et la légende.

LA FILLE DE ROLAND, par le sujet comme par les détails, appartient surtout à la légende. Sur Roland, le désastre de Roncevaux et ses conséquences, on trouve deux lignes à peine dans l'histoire dans le Moine de Saint Gall et dans les Annales d'Eginhard ; la légende, au contraire (LA CHANSON DE ROLAND) et tous les poèmes de gestes sont pleins de ces tristes et illustres souvenirs.

A vrai dire, ici l'histoire c'est la légende ; Roland est historique comme Achille.

On a cherché, en divers sens, les causes du long succès que ce drame obtient. Ce succès est dû, je le sais, au directeur qui a deviné, adopté et en quelque sorte réchauffé l'œuvre ; aux artistes qui l'ont interprétée avec tant de talent et de zèle ; mais ce succès est dû surtout au public.

Rarement le public s'est fait à ce point le collaborateur d'un écrivain. En étudiant chaque jour les impressions de la foule, j'ai eu le bonheur de reconnaître entre elle et moi une constante communauté de sentiments ; il y a sans doute de plus grandes gloires pour un poète, il n'y a pas de joies plus douces et plus profondes.

PERSONNAGES

DISTRIBUTION

	1875	1890
L'EMPEREUR CHARLEMAGNE.	MM. MAUBANT.	MM. PAUL-MOUNET.
GÉRALD.....	MOUNET-SULLY.	MOUNET-SULLY.
LE COMTE AMAURY.....	DUPONT-VERNOZ.	SILVAIN.
RAGENHARDT, Saxon.....	LAROCHE.	LAROCHE.
LE DUC NAYME.....	MARTEL.	MARTEL.
RADBERT, moine.....	CHÉRY.	DUPONT-VERNOZ.
NOÉTHOLD, chevalier sarrasin.	VILLAIN.	VILLAIN.
RICHARD, ancien écuyer de Roland.....	RICHARD.	LAQUIER.
GEOFFROY (Jeunes seigneurs)	CHARPENTIER	LEITNER.
HARDÉ.. (de la cour de Charlemagne.)	JOLYET.	COCHERIS.
BERTHE.....	M ^{lle} SARAH-BERNHARDT.	M ^{lle} ADELINÉ-DUDLAY
THÉOBALD, page.....	MARTIN.	FREMAUX.



BORNIER (vicomte Henri de), poète et auteur dramatique français, né à Lunel (Hérault). Il faut citer parmi ses œuvres *La Fille de Roland*, dont les vers fortement frappés et patriotiques lui valurent un succès prolongé.

A. M. EMILE PERRIN

ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DU THÉÂTRE FRANÇAIS

MONSIEUR,

Permettez-moi de vous offrir ce drame.

Son succès a dépassé mes espérances; je le dois à vos soins, à votre science du théâtre, à vos conseils littéraires, à cette sympathie d'un cœur et d'un esprit élevés qui gagne le public et protège l'œuvre.

Croyez, Monsieur, à toute ma reconnaissance comme à tout mon attachement.

HENRI DE BORNIER.

Paris, 16 février 1878.

LA
FILLE DE ROLAND

DRAME

ACTE PREMIER.

Une vaste salle dans le château de Montblois. — Au fond, une galerie ouverte par laquelle on aperçoit le cours du Rhin et les montagnes de la Saxe. — Tours et tourelles.

SCÈNE PREMIÈRE.

RADBERT, THÉOBALD, SERVITEURS travaillant à fourbir des épées, des arcs. Radbert est assis devant une table où est une sorte d'échiquier.

RADBERT.

Théobald, vois un peu s'il n'arrive personne
Pres des bois, du côté de la Marche saxonne ?

THÉOBALD.

Pas encor, sire moine.

RADBERT.

Et près du Rhin ?

THÉOBALD.

Non plus.

RADBERT, à part.

Pourtant le comte, après deux mois d'absence...

(Aux serviteurs.)

Or sus,

C'est l'heure du repos. Mais laissons aux esclaves
Les vils plaisirs : il sied que les vôtres soient graves.
Venez ! — Voyez ce jeu. Jeu très-noble !

THÉOBALD, se rapprochant de la table.

Est-il vrai ?

RADBERT.

Inventé l'an dernier par Wibold de Cambrai
Pour Charlemagne même.

THÉOBALD.

Oh ! ce jeu, j'imagine,
Doit être digne en tout d'une telle origine.

RADBERT.

Oui, par son nom d'abord. C'est le *jeu des vertus* :
Les joueurs à ce jeu ne sont jamais battus ;
Je vais vous l'expliquer.

THÉOBALD

Moi, je suis tout oreilles

(Les serviteurs se groupent autour de Radbert.)

RADBERT.

Ce tableau se divise en cases bien pareilles,
Cinquante-six... Voyez ! Sur chacune est écrit
Le nom d'une vertu du cœur ou de l'esprit...

THÉOBALD.

Cinquante-six vertus ! C'est une forte somme,
Et pour les pratiquer c'est bien peu d'un seul homme !
Et comment s'y prend-on, sire Radbert ?

RADBERT.

Voici .

On a chacun trois dés, on les agite ainsi...

THÉOBALD.

Très-bien !

RADBERT.

Sur l'échiquier au hasard on les jette;
On lit, d'après la case où chaque dé s'arrête,
Le nom des trois vertus que désigne le sort,
Et l'on doit, tout le jour, par un sincère effort,
Pratiquer ces vertus, petites ou majeures.

THÉOBALD.

Tout le jour, seulement ?

RADBERT.

Le jour de vingt-quatre heures !

Essayons.

THÉOBALD, regardant au dehors.

Sire moine, il me semble là-bas
Voir venir... C'est le comte Amaury, n'est-ce pas ?
Oui, messire, c'est bien le comte, notre maître ;
Je ne me trompe pas : j'ai pu le reconnaître ;
C'est bien son gonfanon vert et bleu... Quel bonheur,
De le revoir enfin, notre maître et seigneur !
Certes, c'est qu'il n'est point, du Rhin à l'Aquitaine,

De cœur plus généreux et d'âme moins hautaine;
 Seulement dites-moi, messire chapelain,
 D'où vient qu'à la tristesse il est toujours enclin ;
 Excepté quand son fils est là, l'on pourrait croire
 Que quelque souvenir tourmente sa mémoire...

RADBERT, vivement et montrant la table où il conduit Théobald
 C'est le *jeu des vertus* qui répondra pour moi.
 — Jette un dé.

THÉOBALD, jetant un dé et levant sur l'échiquier.

« De juger tes maîtres abstiens-toi. »

RADBERT, prenant Théobald par l'oreille.

Tu vois !

(A part.)

Notre âme en vain se voile et se retire,
 Le regard d'un enfant saura toujours y lire !

THÉOBALD, qui de nouveau se regardé en dehors.

Sire moine, au manoir le comte vient d'entrer.

RADBERT.

Enfin, le voici donc !

(Les serviteurs sortent d'un côté. Entre Amaury.)

SCÈNE II.

RADBERT, AMAURY.

AMAURY, saluant Radbert.

Dieu vous puisse honorer !

RADBERT, regardant le ciel.

Dieu nous rende meilleurs !

AMAURY, cherchant autour de lui.

Mon fils?... Mon fils?... de grâce!

Répondez vite...

RADBERT

Aucun danger ne le menace :

Des colons sont venus l'avertir ce matin
Qu'un auroch ravageait leurs terres près du Rhin,
Et sur l'heure, suivi d'une escorte nombreuse,
Gérald partait... Croyez qu'il fera chasse heureuse.

AMAURY.

Bien! — Qu'on nous laisse seuls.

(Les serviteurs sortent.)

Pardonnez-moi, Radbert,

Mes craintes pour mon fils : j'ai déjà tant souffert,
Vous le savez, hélas! et souffert par ma faute,
Que j'attends chaque jour le malheur comme un hôte!

RADBERT.

En effet, vos regards tristes, votre pâleur...
Dieu vous enverrait-il quelque nouveau malheur?

AMAURY, s'asseyant sur le fauteuil à droite.

Quel que soit le malheur dont le destin m'accable
Je le supporte en homme et l'accepte en coupable.

RADBERT.

Coupable, vous l'étiez, et... trop certainement
Le crime était en vous, sur vous le châtiment ;
Partout on vous nommait traître, perfide, infâme :
J'ai sauvé votre corps, puis j'ai guéri votre âme.

De mes efforts constants je suis récompensé,
 Puisqu'il ne reste en vous rien de l'homme passé;
 Vous avez par vingt ans de dure pénitence
 De votre premier juge effacé la sentence,
 Et ce long repentir, de vos fautes vainqueur,
 En vous a tout changé, le visage et le cœur ;
 Oui, quand je vous regarde et quand je vous écoute,
 Votre passé me semble un mensonge, et j'en doute ;
 Nul ne reconnaitrait dans le comte Amaury
 L'homme que Charlemagne autrefois a flétri ;
 Et vous pourriez parler à présent de cet homme
 Comme d'un étranger que par hasard on nomme

AMAURY.

Vous vous trompez, mon père : il est des crimes tels
 Que, même l'arbre mort, ses fruits sont immortels !
 Vous ne savez pas tout ; vous ignorez encore
 Quel nouveau désespoir maintenant me dévore ;
 Vous ne m'avez connu, condamné qu'à demi ;
 Eh bien, écoutez-moi.

RADBERT.

J'écoute, mon ami.

AMAURY.

Vous connaissez, Radbert, le but de mon voyage,
 Ou plutôt de ce long et dur pèlerinage :
 Je sentais, j'étais sûr, qu'en retrouvant les lieux
 Témoins de mon forfait, je le pleurerais mieux.
 Poussé par ce désir qu'en vain l'âme comprime
 J'avais soif de revoir le théâtre du crime
 Ces monts pyrénéens et ce fatal vallon

Où Roland a péri, livré par Ganelon :
Je les reconnus trop, ces pics tristes et sombres,
Les torrents, ces pins noirs aux gigantesques ombres ;
C'était bien Roncevaux ! Seulement, par endroits
L'herbe verte était plus épaisse qu'autrefois !
C'est qu'ils ont lutté là, lutté sans espérance,
Pour le grand Empereur et pour la douce France,
Les superbes héros, mes nobles compagnons,
Dont j'ose à peine encor me rappeler les noms ;
C'est que de leur sang pur cette terre est trempée,
C'est que si je cherchais du bout de mon épée,
En remuant le sol, sans doute je pourrais
Retrouver un ami dans ce que j'y verrais !
C'est qu'on découvre encor, sous les roches voisines,
Des cadavres percés des flèches sarrazines !...

RADBERT

Calmez-vous, Amaury !

AMAURY.

Moi ? Je suis Ganelon,
Ganelon le Judas, le traître, le félon !
Je restai là trois jours ; au fond de ma pensée
Je revoyais mon crime et ma honte passée,
Ma haine pour Roland, ma jalouse fureur,
Nos défis échangés aux yeux de l'Empereur,
Les douze pairs livrés aux Sarrazins d'Espagne
Par moi comte et baron, parent de Charlemagne !
Il me semblait entendre, au milieu des rochers,
Nos preux tomber surpris par les coups des archers,
Olivier et Turpin, mouvantes citadelles,

**Terribles, se ruer parmi les infidèles,
Et Roland, dans la mort sublime et triomphant,
Faisant trembler les monts du son de l'oliphant
— J'étais là seul, mon âme en mon crime absorbée,
Frissonnant, à genoux, la poitrine courbée ;
Je priais, je pleurais ; la nuit autour de moi
Descendait, pénétrant mon cœur d'un vague effroi.
Tout à coup retentit le tonnerre, et la rage
De l'ouragan me vient rappeler cet orage
Dont Charlemagne, au bruit du tonnerre roulant,
Disait : C'est le grand deuil pour la mort de Roland !
A tous ces souvenirs la force m'abandonne,
Et j'embrasse la terre en m'écriant : Pardonne !
Avant la mort, grande ombre, accorde-moi la paix,
Suis-je donc condamné pour jamais ? — Pour jamais !
Répondit une voix. Je relevai la tête,
Et je crus voir, je vis, sous l'horrible tempête,
Parmi les rocs fumants qui m'entouraient partout,
Un homme, un chevalier, immobile et debout.
Un blanc linceul couvrait jusqu'aux pieds le fantôme,
Mais laissait deviner la cuirasse et le heaume ;
Et la voix même avait cet accent souverain
Et rude qu'elle prend dans le casque d'airain.
— Eh ! quoi, Roland ! criai-je, ô martyr que j'implore,
Pas de pardon, jamais ? — Jamais ! répond encore
La voix sinistre. Au loin, de sommets en sommets,
La montagne redit le mot fatal : Jamais.
Et moi, qu'avait brisé cet arrêt de la tombe,
Je tombai sur le sol comme un cadavre tombe.
Quand je me relevai, le jour brillait aux cieux.
Et je redescendis le mont silencieux.**

Un moment, je voulus au fond de ces retraites
M'ensevelir, ainsi que vos anachorètes ;
Mais je me rappelai, mon père, vos avis :
D'autres devoirs me sont imposés : j'ai mon fils

RADBERT.

Comte, votre récit n'a rien dont je m'effraie :
Ainsi plus d'une fois se rouvrira la plaie !
Éloignez maintenant, d'autres soins occupé,
Ces vaines visions de votre esprit frappé.
L'écho répondait seul à votre voix fiévreuse,
Et l'ombre de Roland serait plus généreuse ;
Les vivants, dont la haine irrite les tourments,
Osent dire : Jamais ! — Les morts sont plus cléments !
Que votre fils soit donc votre unique pensée,
Que par vous vers le bien sa route soit tracée ;
Sans chercher plus avant dans les secrets des dieux,
Je sais qu'il est loyal autant qu'audacieux,
Qu'il se fait de l'honneur l'image la plus haute...

AMAURY.

Ah ! Radbert, si jamais il apprenait ma faute,
S'il apprenait mon nom, mon vrai nom...

RADBERT.

Il faudrait,

Même alors, bénir Dieu dans tout ce qu'il ferait !
Dans ses desseins profonds mettez votre assurance ;
Comme un bienfait, de lui recevez la souffrance,
Car pour l'âme, souillée encor malgré nos soins,
Toutes larmes de plus sont des taches de moins !

AMAURY.

Oui ! — Dites-moi pourtant, malgré ma prévoyance,
Gérald n'a-t-il aucun soupçon de sa naissance ?
Sur moi, sur mon passé, n'a-t-il rien découvert ?
Avons-nous fait assez pour le tromper, Radbert ?

RADBERT.

Nous avons tout prévu : ne craignez rien.

AMAURY.

Peut-être !

A son âge l'esprit cherche et veut tout connaître ;
Vous parle-t-il parfois de sa mère ?

RADBERT.

Souvent.

Mais je trouble à dessein ses souvenirs d'enfant ;
Son jeune cœur, suivant la pente naturelle,
N'en croit que mes récits sur vous-même et sur elle ;
Il ignore son rang, ses malheurs, son vrai nom ;
Ainsi, rassurez-vous.

AMAURY.

Je le devrais... mais non !

Il me semble souvent en mon ignominie
Que ma faute n'est pas encore assez punie,
Quand, pour me rappeler mon opprobre immortel,
Je pense au jour où, moi ! j'ai conduit à l'autel
La veuve de Milon, duchesse de Bretagne,
La mère de Roland, la sœur de Charlemagne !
Charlemagne, debout sous le grand dais royal,
Me dit en mourant : Mon frère, sois loyal !

Et Roland, sans un mot de jalousie amère,
Tendit sa main vaillante au mari de sa mère !
— Ah ! dans ce jour d'orgueil, que ma honte a payé,
Que ne suis-je tombé, sous leurs yeux, foudroyé !
Et vous-même, Radbert, le jour de mon supplice,
Il fallait me laisser mourir ; c'était justice ;
Et ce corps vil, sanglant, meurtri, percé de coups,
Il fallait le laisser la pâture des loups !
J'ai souffert, depuis lors, ce qu'aucun mot n'exprime,
Ma chair même a gardé le long frisson du crime !
Mais de tous les tourments le plus cruel pour moi,
C'est mon fils ! Tout mon cœur, Radbert, bondit d'effroi
Quand je songe qu'il peut me dire un jour : « Ma mère
« Fut celle de Roland ; qu'as-tu fait de mon frère ? »
Quand je songe surtout que, demain, aujourd'hui,
Le poids de mon forfait peut retomber sur lui !
— Ecoutez... écoutez... Quelle terreur me glace !

(On entend une fanfare au dehors.)

Le son de l'oliphant ! — Ce n'est pas l'air de chasse.
De Gérard. C'est un air de combat.

RADBERT, regardant au dehors.

C'est bien lui,
Gérald... Une étrangère... un Saxon captif...

AMAURY, regardant également.

Oui !

SCÈNE III

LES MÈMES, BERTHE, GÉRALD, RAGENHARD *entrent*
et maintenus par des esclaves.

GÉRALD.

Mon père !

AMAURY, le pressent dans ses bras.

Mon Gérald ! — Mais dis-moi... car j'ignore...
Tu n'es pas blessé ?...

GÉRALD.

Non, par malheur ! Pas encore !
C'est par vous que j'appris qu'en faisant son devoir
La première blessure est douce à recevoir.
Eh bien, pour recevoir ma première blessure,
Aucun jour n'eût été meilleur, je vous l'assure !

(Regardant Berthe, qui est restée un peu en arrière.)

Mais les Saxons, madame, en fuyant sous mes coups,
M'ont à peine permis de combattre pour vous.

BERTHE, avançant, à Amaury.

L'éloge mérité que votre fils évite,
Il l'aura : Les Saxons ne fuyaient pas si vite !
Et tous mes serviteurs brusquement dispersés,
N'est-il pas vrai, messire, en témoignent assez

AMAURY.

L'éloge pour mon fils est glorieux, madame !
Votre voix, vos regards, cette fermeté d'âme
Que tout annonce en vous après un tel danger
Prouvent que rien de grand ne vous est étranger !

Chez le comte Amaury soyez la bienvenue,
Madame ! La demeure est pour vous inconnue,
Et sans doute vos pas pour la première fois
Viennent de rencontrer ce manoir de Montblois ;
Car ce fief est lointain et séparé des autres
Par de vastes forêts qui se joignent aux nôtres.
Comment donc, depuis quand, dans ce pays désert
ous trouviez-vous ?

BERTHE.

Je viens des rives du Wésér,
De Fritzlar, où souvent les filles de mon âge,
Au tombeau d'un martyr, vont en pèlerinage.
Nous descendions au fond de ce bois où s'étend
Un ruisseau lent et noir, une sorte d'étang,
Quand d'affreux hurlements, que l'écho nous renvoie,
S'élèvent, et, pareils à des bêtes de proie,
Des hommes d'un aspect formidable et hideux
Dispersent mon escorte et m'entourent. L'un d'eux
Cherchait à me saisir, et, l'injure à la bouche,
Me menaçait déjà de son geste farouche ;
Mais tout à coup sa main laisse échapper le fer,
Le cri guerrier : Montjoie ! a retenti dans l'air ;
C'était lui, votre fils. Souriant et tranquille,
Du cercle de son glaive il me fait un asile !
Bientôt les ennemis veulent fuir, mais en vain ;
Il les frappe, il les pousse au fond du noir ravin ;
Il semble avec regret voir décroître leur nombre,
Il poursuit les derniers sous la ramure sombre ;
Puis, revenant vers moi, sauvée enfin par lui :
« Allons ! nous avons fait bonne chasse aujourd'hui ! »

AMAURY.

Bien, Gérald !

GÉRALD.

Je n'ai fait que mon devoir, mon père.

« Il sied de ne compter ses ennemis qu'à terre, »
M'avez-vous dit souvent. J'ai suivi vos leçons.
Mais je dois m'accuser aussi. — Quand les Saxons,
Éperdus et tremblants, ont fui sous mon épée,
Quand de leur sang j'ai vu ma main toute trempée,
Il m'a semblé, tuant pour la première fois,
Que tout changeait, mon cœur, mes sens, mes yeux, ma voix ;
Quel étrange pouvoir la victime abattue,
L'homme qui meurt a donc sur l'homme qui le tue !
Je me sentais saisi par un être nouveau,
Une rouge vapeur me montait au cerveau ,
Même quand l'œuvre est juste, il est étrange comme
Un reste de Caïn est caché dans tout homme !
C'est ainsi que j'allais, frappant, frappant toujours,
Non plus, tel que la veille, ou des loups ou des ours...
Des hommes ! Une chair faite comme la mienne !
— Mais quand j'eus dispersé cette horde païenne,
En revenant vainqueur, ivre encore et joyeux,
J'aperçus immobile et me suivant des yeux,
L'étrangère ! On eût dit que la victoire juste
La remplissait pourtant d'une tristesse auguste
Et qu'elle demandait à Dieu pour tous ces morts
Le pardon, pour sauver le vainqueur du remords
Alors, je compris bien que Dieu, qui nous envoie
Aux combats. en permet l'ardeur, mais non la joie !

— Un Saxon était là, le chef et le dernier;
Décidez de son sort. I e voici prisonnier.

AMAURY, faisant signe de faire avancer le prisonnier.

Bien ! nous ferons de lui justice bonne et prompts

BERTHE.

Pour cet homme soyez indulgent, sire comte:
Celui qui juge, Dieu plus tard le jugera.

AMAURY.

J'obéirai, madame, autant qu'il se pourra.

(Il se place sur un fauteuil élevé, ayant Rodbert près de lui. Berthe et Gérard
restent un peu à l'écart.)

Quel est ton nom, païen ?

RAGENHARDT.

Ragenhardt.

AMAURY.

Et ton âge ?

RAGENHARDT.

L'âge de mon pays depuis son esclavage,
Trente ans.

AMAURY

Et tes parents ?

RAGENHARDT.

Mon oncle est Witikund

AMAURY.

Ton père ?

RAGENHARDT.

Il était roi quand Charlemagne vint.

AMAURY.

Et toi, le fils d'un roi, dans une embûche infâme,
Tu viens comme un bandit attaquer une femme ?

RAGENHARDT.

Bandit... pour tout vainqueur c'est le nom du vaincu !
Toi qui peux me tuer, pourquoi m'insultes-tu ?

AMAURY.

La guerre a prononcé la sentence suprême ;
Ton oncle Witikind a reçu le baptême ;
De vos douze tribus les chefs se sont soumis,
Ils se sont faits chrétiens. .

RAGENHARDT.

Les pères... mais les fils !

Mon père, à moi, d'ailleurs, a dédaigné de vivre,
J'ai sa mort à venger, non son exemple à suivre ;
Je l'ai vu par les Francs massacrer sans pitié,
J'étais bien jeune... mais je n'ai rien oublié !

AMAURY.

Tout Saxon, d'ordinaire, est habile et perfide,
A cacher ses desseins son esprit est rapide ;
Cependant je crois voir plus de sincérité
Dans ton accent sauvage et ton œil irrité.
— Tu mérites la mort...

RAGENHARDT.

Croit-on que je l'ignore ?

Je venais pour tuer, tuez-moi.

AMAURY.

Pas encore.

Celle que tu voulais frapper si lâchement
Ici m'a demandé ta grâce en ce moment ;
Je pourrais donc laisser ton crime sans vengeance.
Mais toi-même rends-moi possible l'indulgence :
Veux-tu rester en Gaule et te faire chrétien ?
Tu sauveras tes jours à ce prix.

(Silence de Ragenhardt.)

Parle!... Eh bien!...

Ton sort est dans ta main, je te le dis encore.

RAGENHARDT.

Dieu peut-être a sur moi des desseins qu'on ignore ;
Je ne peux refuser si j'en suis l'instrument ;

(Regardant Amaury.)

J'accepte ; mais hier, j'aurais fait autrement !

AMAURY.

Sois donc chrétien, Saxon, et dès ce jour commence
A prouver que ton cœur comprend cette clémence.

BERTHE, avançant vers Amaury.

Merci, comte ! Il m'est doux, en vous disant adieu,
De penser que j'ai pu gagner cette âme à Dieu.

RAGENHARDT, dont on a détaché les liens, s'arrête près de sortir.

Quoi ! vous partez, madame ?

BERTHE.

A l'instant. Que t'importe ?

RAGENHARDT.

Et vous avez sans doute une nombreuse escorte ?

BERTHE.

Non, mais j'espère ici, pour franchir les forêts,
Trouver des défenseurs.

GÉRALD.

Oui, certes ! ils sont prêts.

RAGENHARDT.

Ne partez pas, madame.

BERTHE.

Et pourquoi donc ?

RAGENHARDT.

Chrétienne,

Ma générosité doit répondre à la tienne.
Les tribus des Saxons, sans attaquer Montblois,
Se répandront ce soir dans la plaine et les bois ;
Pour leur livrer bataille il faudrait une armée.
Restez donc dans ces murs quelque temps enfermée ;
Je puis sans les trahir vous sauver de leurs coups,
Madame . . . Et maintenant, je suis quitte envers vous !

(Avant de sortir, regardant les autres assistants.)

— Vous, sachez-le : la Saxe est debout tout entière,
Le flot sombre et vengeur va franchir sa frontière.
La bataille sera dure, je vous le dis !
Le passé n'est pas mort. Charlemagne, jadis,
Donna l'ordre qu'en Saxe eût la tête coupée
Quiconque dépassait la hauteur d'une épée.
Ce fut trop peu ! Bientôt viendront vos repentirs.
O vain joueurs, prenez garde aux enfants des martyrs !

(Il s'éloigne au fond parmi les hommes du manoir.)

SCÈNE IV.

AMAURY, RADBERT, BERTHE, GÉRALD

BERTHE.

Sire comte, chez vous me voilà prisonnière.
Savez-vous toutefois s'il est quelque manière
D'échapper aux Saxons en sortant de vos murs ?

GÉRALD.

Madame, il n'en est point.

BERTHE.

Tous, vous en êtes sûrs ?

AMAURY.

Oui, madame. Restez. Mais c'est vous qui, peut-être,
Protégerez ici la maison et le maître :
Et j'ose dire, ému d'un respect grave et doux,
Comme autrefois Tobie : un ange est près de nous !

BERTHE.

Dieu préserve mon cœur des vanités frivoles !
Mais, comte, pour payer ces courtoises paroles
Et me montrer du moins digne d'un tel accueil,
Mon nom seul suffira, si je n'ai trop d'orgueil,
Et vous tressaillerez à tout ce qu'il rappelle,
Vous, chevalier de France et chevalier fidèle !

AMAURY.

Quel est-il donc, ce nom ? Parlez, parlez !

BERTHE.

Je suis

Nièce de Charlemagne, orpheline depuis
Le jour de Roncevaux; on appelait ma mère
La belle Aude, le duc Roland était mon père.

GÉRALD.

La fille de Roland !

AMAURY, reculant avec terreur et saisissant le main de Radbert.

La fille de Roland !

RADBERT, bas.

Prenez garde, Amaury ! Vous êtes tout tremblant.

AMAURY.

Dieu juste ! Est-il possible ?

RADBERT, bas.

Amaury, prenez-garde !

Soyez maître de vous : votre fils vous regarde !

AMAURY, se remettant un peu.

Madame, pardonnez mon trouble et mon émoi ;
Ce grand nom de Roland, un soldat comme moi
Ne saurait l'écouter sans tressaillir dans l'âme...
Vous me l'aviez prédit ; pardonnez-moi, madame !

BERTHE.

Merci, comte Amaury ; sire Gérard, merci !
Mais oubliez mon rang en m'accueillant ici.
Auprès de l'empereur même j'ai l'habitude
De chercher le bonheur calme et la solitude ;
Je ne veux être ici que Berthe ; c'est mon nom.

AMAURY.

Gérald, le prisonnier vient d'affirmer... mais non !
Les hordes des Saxons peuvent, quoi qu'il en dise,
Même contre nos murs tenter quelque entreprise.
Qu'ils viennent attaquer les fossés ou la tour,
Je veux être au péril le premier, c'est mon tour !
Ne songe pas, Gérald, au trait qui peut m'atteindre,
Pour Berthe seule il faut veiller, il faut tout craindre,
Et si je méritais ce glorieux trépas,
Si je tombe à ses yeux, mon fils, ne me plains pas !
— Maintenant, aux remparts ! Que tous les hommes d'armes,
Nos colons et nos serfs, au premier cri d'alarmes,
Soient chacun à son rang ! Que les guetteurs de nuit
Restent l'oreille à terre, épiant chaque bruit !
— Vous, du poste avancé faites doubler la garde
Par nos meilleurs soldats... Mais ce soin me regarde.
— Toi, reste ici, Gérald ; c'est le poste d'honneur.

GÉRALD.

Merci, mon père ! Dieu me fera ce bonheur
De payer de nouveau la dette de la France
Au grand nom de Roland, j'en ai là l'espérance !
Je trouvais, pardonnez ! lorsque j'étais enfant,
Que vous ne disiez pas ce nom assez souvent
Je me le répétais mille fois à moi même ;
Roland fut mon héros, mon idéal suprême ;
Il me semblait — je sens mon orgueil aujourd'hui —
Que quelque chose en moi me rapprochait de lui ;
Dans mes rêves d'enfant en lui je croyais vivre ;
Il me semblait du moins le voir, l'aimer, le suivre
Dans sa gloire éclatante et dans ses fiers travaux.

Et comme lui tomber aux champs de Roncevaux !
 Ah ! vous l'avez bien dit tout à l'heure : sa fille,
 Nous la saurons défendre, et, dans notre famille,
 Parmi nos gens, mon père, et dans notre maison,
 Elle ne trouvera jamais de Ganelon !

AMAURY, bas.

Venez, venez, Radbert ! — Voilà ce qui dévore ! —
 Venez !

GÉRALD.

Adieu, mon père ! Ici, jusqu'à l'aurore,
 Debout, cherchant de l'œil l'ennemi prompt ou lent,
 Votre fils gardera la fille de Roland !

SCÈNE V.

GÉRALD, BERTHE.

(Gérald est debout sur la galerie, regardant au loin vers le Rhin et la campagne.
 Berthe regarde Amaury s'éloigner, puis elle s'arrête assez longtemps les yeux sur
 Gérald immobile; enfin, elle parcourt lentement la grande salle, et arrive devant
 la table où se trouve le *Jeu des vertus*.)

BERTHE.

Ah ! *le Jeu des vertus* ! — Ce jeu me le rappelle,
 Au palais de Lutèce ou bien d'Aix-la-Chapelle,
 Charlemagne souvent, à cette heure du soir,
 Me dit : « Prends ce jeu, Berthe ! Il faut aujourd'hui voir,
 « Quelles sont les vertus que le sort nous indique,

Et qui de nous saura les mieux mettre en pratique. »

(Elle prend le cornet et agite les dés.)

Ce n'est qu'un jeu. Peurtant les inspirations
En sont bonnes toujours, très-bonnes! — Essayons.

(Elle jette les dés et lit sur le tableau.)

« Devant chacun, devant soi-même, être sincère. »
C'est facile, et cet ordre était peu nécessaire.

(Elle lit de nouveau.)

« Grande pitié pour ceux qui nous ont fait souffrir ! »
Ah! si l'occasion venait à moi s'offrir,
Je voudrais pratiquer cette vertu céleste!
Et cependant, qui peut savoir! — Lisons le reste.
« Reconnaissance! » Bien!

Elle regarde du côté de Gérard, toujours immobile; elle reprend les dés et va les
jeter de nouveau, mais elle s'arrête comme ayant réfléchi.)

Aujourd'hui, c'est assez.

(La nuit tombe.)

VOIX D'AMAURY, au dehors.

Dieu nous garde : veillez!

GÉRALD, répondant.

Dieu nous garde : veillez!

(Une autre voix répète le cri plus loin)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.**Même décor.**

SCÈNE PREMIÈRE.**GÉRALD.**

Berthe va donc partir ! La plaine est libre enfin ;
Les tribus des Saxons ont repassé le Rhin,
L'armée impériale arrive sur leur trace ;
Dieu d'un nouveau combat ne m'a pas fait la grâce.
Demain, ce soir peut-être, elle va nous quitter !
— Tous les soupçons, du moins, j'ai su les éviter :
Mon père ne sait rien ! Tout le monde l'ignore,
Ce secret de mon cœur !... Gardons-le bien encore !
— Ce silence me pèse... Il m'humilie, il ment,
Et la honte qu'il donne en est le châtement !
— Raisonçons toutefois... Pourquoi ne pas me taire ?
Tout homme a son secret, toute âme a son mystère ;
La pudeur, la prudence, au cœur le plus loyal
Sont permises toujours... Et cependant c'est mal !
Les nobles sentiments dédaignent tous les voiles,
Le ciel n'est plus le ciel quand il n'a pas d'étoiles !
Mon secret dans mon sein ne peut plus s'enfermer :
Mon père saura tout ! — Mais pourquoi l'alarmer ?

Pourquoi livrer mon père à l'angoisse, à la crainte?
— Ciel ! où donc ai-je appris cet art vil de la feinte ?
Dissimuler, tromper, m'engager, le front bas,
Dans ces obscurs chemins que je ne connais pas !
— Cependant... si je dis la vérité, mon père
Ne me permettra plus ce départ que j'espère ;
Si je lui dis : « C'est pour la suivre que je pars ! »
Son refus est certain ! — Hélas ! De toutes parts,
L'ombre descend sur moi ; partout, partout le doute.
Où donc est le devoir ? Je cherche en vain la route.
Éclairez-moi, mon Dieu ! J'aimerai la douleur,
Je bénirai le mal qui me rendra meilleur !

SCÈNE II.

GÉRALD, AMAURY.

AMAURY.

Ah ! c'est toi, mon enfant ?

GÉRALD.

Écoutez-moi, de grâce,
Mon père ! Un tel aveu me trouble et m'embarrasse ;
Mais si j'ose parler aujourd'hui, croyez-bien
Que mon respect pour vous n'en doit souffrir en rien.

AMAURY.

Parle.

GÉRALD.

Eh bien, je voudrais — car si j'ai pu naguère,
poursuivre des Saxons, je n'ai pas vu la guerre...

Je voudrais partir, voir de vrais combats un jour,
Et faire à notre nom quelque honneur à mon tour

AMAURY.

Je te comprends, Gérard : jeune, j'étais de même ;
C'est un noble désir que j'excuse et que j'aime.
Si ton éloignement est bien cruel pour moi,
Ta gloire et ton honneur me sont chers comme à toi.
Une guerre, dit-on, se prépare en Sicile,
Y prendre part, Gérard, pour toi sera facile.
J'y songerai.

GÉRALD.

Pardon, mon père ! mon espoir
Est de rester en France à faire mon devoir ;
Je veux être avant tout soldat de Charlemagne.

AMAURY.

Je te comprends encor. Les Sarrazins d'Espagne,
Après tant de combats sont encore insoumis ;
Tu trouveras en eux de dignes ennemis ;
Ils attaquent souvent l'Aquitaine voisine :
Tu verras donc, Gérard, la guerre sarrazine ;
J'ai là-bas des amis qui te feront accueil.

GÉRALD.

Plus grand est mon désir encore, ou mon orgueil :
Je voudrais guerroyer près de l'empereur Charles.

AMAURY.

Je comprends moins, Gérard, le désir dont tu parles ;
Fils d'un soldat obscur... Juge mieux ton erreur !
Qui donc te conduirait jusques à l'Empereur ?

GÉRALD.

Dame Berthe.

AMAURY, lui prenant vivement les mains et le regardant en face.

Gérald !

GÉRALD.

Eh bien, oui, oui, je l'aime !

Loin de moi, loin de moi tout lâche stratagème ;
J'aime Berthe !

AMAURY.

Mon fils !

GÉRALD.

Oui, je l'aime ! Et ce mot
Sembler élargir mon cœur à le dire tout haut !
Oui, mon père, je l'aime autant que je l'admire :
Ses yeux où l'on dirait qu'un coin du ciel se mire,
Son âme qui rayonne à travers la beauté,
Sa voix... Quel homme au monde aurait donc résisté ?
Je l'aime ! Est-ce folie ou raison ? je l'ignore.
Je l'aime ! Tout est là ; que vous dirais-je encore ?
Mais peut-être elle seule .. O mon père, pardon !
Comprendrait mon amour...

AMAURY.

Elle l'ignore donc ?

GÉRALD.

Ayant eu le bonheur de défendre sa vie,
En loyal chevalier, après l'avoir servie,
Pouvais-je... votre cœur m'a déjà répondu !
Abuser en parlant du service rendu ?

AMAURY.

Ah ! je respire ! Eh bien, il faut que dès cette heure,
Gérald, de cet amour rien en toi ne demeure !
Il le faut, je le veux ! Toi, sans gloire, sans nom,
Sans aïeux... songe enfin, songe à tout !

GÉRALD.

Eh bien, non !

Eh bien, non ! J'ai pensé tout ce que vous me dites,
J'ai mesuré d'en bas les hauteurs interdites ;
J'ai vu, je vois toujours dans ma pensée en feu,
Roland, le preux martyr, le chevalier de Dieu,
Passer, après sa vie offrant sa mort féconde,
Aux acclamations de la France et du monde !
Je vois le souverain dont s'étendent les lois
Du pays des Pisans au pays des Gallois,
Charlemagne béni par l'évêque de Rome,
Plus qu'un roi, presque un dieu qui daigne rester homme,
Tranquille, dans sa main portant le globe d'or !
— Et pourtant j'aime Berthe, et l'aime plus encor,
Et je sens, dans mon cœur plus pur et plus fidèle,
Quelque chose de grand qui me fait digne d'elle !

AMAURY.

Non, tu n'en es pas digne ! Hélas ! non, non, hélas !
Je le veux, obéis ; tu ne la suivras pas !
Ou plutôt, je t'en prie au nom de ma tendresse,
J'ai commandé, j'eus tort, à ton cœur je m'adresse :
Tu ne me connais pas, c'est ma faute ; je suis
Triste et morne souvent, quelquefois je te fuis ;
C'est que je crains pour toi, cœur jeune et plein de flamme,
L'ombre que répandrait mon âme sur ton âme ;

Mais je t'aime, mon fils ! Ma gloire, ma vertu,
Mon bonheur, c'est toi seul, c'est toi seul, le sais-tu ?...

GÉRALD.

Mon père !...

AMAURY

Eh bien, mon fils, juge de mes alarmes ·
J'ai le cœur d'un soldat, eh bien !... tu vois mes larmes !

GÉRALD.

Mon père !...

AMAURY.

Écoute-moi. Cet amour insensé,
C'est ta perte, Gérald, je le sens, je le sai,
Je le vois clairement ! Aujourd'hui l'espérance ;
Demain l'inquiétude, et bientôt la souffrance ;
Après, la jalousie avec tous ses poisons ;
Plus tard, les ennemis cachés, les trahisons,
La honte de tomber loin de son but, et même ;
Et surtout ! le dédain de celle que l'on aime !

GÉRALD.

Dieu !

AMAURY.

Pars, mais sache bien, mon fils, que j'en mourrai !

GÉRALD.

Mon père !...

AMAURY.

Jure donc de rester !

GÉRALD.

C'est juré !

SCÈNE III.

LES MÊMES, RADBERT.

RADBERT.

Comte, du haut des tours le guetteur nous signale
Des cavaliers nombreux ; c'est l'escorte royale
Que dame Berthe attend. Moi-même j'ai pu voir
Qu'ils suivent le chemin qui conduit au manoir.
Le duc Nayme est leur chef, et c'est bien sa bannière,
Qu'on porte devant lui comme roi de Bavière.

AMAURY.

Le duc Nayme ! — Gérard, comme il est entendu,
Va, fais tout préparer.

(Gérard s'incline et sort.)

SCÈNE IV.

RADBERT, AMAURY.

AMAURY.

Radbert, je suis perdu !
Nayme, ce vieillard noble et loyal entre mille,
Ce Nestor des chrétiens dont Roland fut l'Achille,
Le duc Nayme chez moi, Radbert, chez Ganelon !
— S'il me reconnaissait !

RADBERT.

C'est impossible... Non
On croit Ganelon mort au milieu des supplices ;
Et d'ailleurs, vos cheveux blancs, vos cicatrices,
Ce sillon que vos pleurs ont creusé lentement
Tromperont les regards...

AMAURY.

Eh ! le sais-je vraiment ?
L'homme garde souvent des traits que rien n'efface.
Si le duc me jetait mon vrai nom à la face,
Devant Gérard !

RADBERT.

Ami, courage jusqu'au bout !
Que le danger nouveau vous retrouve debout ;
Devant le duc prenez une calme attitude.
N'ayez dans vos regards aucune incertitude.
Allez vers lui, les yeux tranquilles, le front haut,
Et toutes vos terreurs disparaîtront bientôt ;
Les voici : prenez garde !

(Entrent au fond le duc Nayme et sa suite avec Gérard. Regenhardt entre aussi, mais reste à l'écart.)

SCÈNE V.

AMAURY, RADBERT, GÉRALD, LE DUC NAYME,
RAGENHARDT, FOULE DE CHEVALIERS.

LE DUC NAYME, à Gérard, s'arrêtant sur le seuil.

Oui, chevalier, oui certe,

Faites de ma présence avertir dame Berthe ;

(Gérald donne tout bas un ordre à un serviteur, qui sort aussitôt.)

Notre père, Gérald... il est sans doute ici :

Conduisez-moi vers lui...

GÉRALD.

Seigneur duc, le voici.

AMAURY, bas à Redbert.

Le duc Nayme !

RAUBERT, bas.

Courage !

LE DUC NAYME, allant vers Amaury

Au nom de Charlemagne,
 Au nom du roi des Francs, empereur d'Allemagne,
 Comte, je vous salue, et nous nous inclinons
 Devant vous, moi, duc Nayme, et mes vieux compagnons.

AMAURY, bas, à Redbert.

Oui, je les reconnais ! Vont-ils me reconnaître,
 Eux aussi ? J'ai versé trop peu de pleurs peut-être !

RAUBERT, bas.

Courage !

AMAURY, avançant.

Soyez tous, seigneurs, les bienvenus !

LE DUC NAYME.

Sire comte, vos traits ne m'étaient pas connus ;
 Je distingue pourtant sur ce mâle visage
 Du métier de la guerre un long apprentissage,
 Comment se fait-il donc ?...

AMAURY.

C'eût été grand hasard.

Que sur moi, sire duc, tombât votre regard :
Plus d'un soldat n'est pas connu du capitaine ;
Simple écuyer du comte Amaury d'Aquitaine,
J'avais sauvé ses jours dans un péril très-grand,
Il me légua son nom et son titre en mourant.

LE DUC NAYME.

Titre et nom sont portés de façon digne et haute ;
Je suis fier aujourd'hui, comte, d'être votre hôte ;
Votre fils s'est conduit en noble chevalier,
Et son premier exploit ne saurait s'oublier.
— Venez, sire Gérard, mais c'est étrange comme
Votre aspect... A qui donc ressemble ce jeune homme ?

AMAURY, à part.

Grand Dieu !

LE DUC NAYME.

Je ne sais pas... Je ne me souviens plus ;
Laissez-moi rappeler mes souvenirs confus ;
Venez... plus près encor ! — Plus je vous considère...
Ah ! oui, c'est à Roland !

GÉRALD.

A Roland !

AMAURY, bas à Radbert, en lui montrant Gérard.

A son frère !

(Haut.)

Duc, l'orgueil paternel, par vous-même excité,
Me fait manquer aux lois de l'hospitalité.

— Esclaves, apportez le festin qu'on prépare.

(Les esclaves servent le festin sur des tables à gauche.)

LE DUC, prenant place à la table du fond, avec Radbert et Amaury.

Où, je veux, comte, avant que l'heure nous sépare,
 Qu'on voie à vos côtés le duc Nayme et les siens,
 Et que nous nous traitions déjà d'amis anciens.
 Rompons ce pain, mon hôte, en signe d'alliance,
 Puis, en gage nouveau de double confiance,
 Remplissons et vidons la même coupe d'or.

(Le duc et Amaury boivent à la même coupe. Le duc s'assied et prend part au festin.

Gérald reste à droite. Radbert s'assied à la table à gauche.)

Comte, à notre festin manque un plaisir encor :
 N'est-il pas parmi nous un jongleur, un trouvère ?
 J'aime les chants guerriers mêlés aux chocs du verre.

AMAURY.

Nous n'avons pas ici de jongleur ; mais mon fils
 A reçu les leçons d'un ménestrel, jadis.
 — Voyons, Gérald, sais-tu quelque nouveau poème ?
 Quelque chanson de geste ? Obéis au duc Nayme

GÉRALD.

Excusez-moi, mon père : aujourd'hui, je le sens,
 La force manquerait sans doute à mes accents.

RADBERT.

Non, non, Gérald ! Il faut faire ce qu'on demande,
 Rends du repas guerrier la noblesse plus grande :
 Dis-nous cette chanson dont un moine est l'auteur.

GÉRALD.

Puisqu'on le veut ainsi, grâce pour le chanteur !

(Il prend le milieu du théâtre.)

« La France, dans ce siècle, eut deux grandes épées,
« Deux glaives, l'un royal et l'autre féodal,
« Dont les lames d'un flot divin furent trempées ;
« L'une a pour nom Joyeuse, et l'autre Durandal.

« Roland eut Durandal, Charlemagne a Joyeuse,
« Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier,
« En qui vivait du fer l'âme mystérieuse,
« Que pour son œuvre Dieu voulut s'associer.

« Toutes les deux dans les mêlées
« Entraient jetant leur rude éclair,
« Et les bannières étoilées
« Les suivaient en flottant dans l'air !
« Quand elles faisaient leur ouvrage,
« L'étranger frémissant de rage,
« Sarrazins, Saxons ou Danois,
« Tourbe hurlante et carnassière,
« Tombait dans la rouge poussière
« De ces formidables tournois !

« Durandal a conquis l'Espagne ;
« Joyeuse a dompté le Lombard ;
« Chacune à sa noble compagne
« Pouvait dire : Voici ma part !
« Toutes les deux ont par le monde
« Suivi, chassé le crime immonde,
« Vaincu les païens en tout lieu ;
« Après mille et mille batailles,
« Aucune d'elles n'a d'entailles
« Pas plus que le glaive de Dieu !

« Hélas ! La même fin ne leur est pas donnée :
« Joyeuse est fière et libre après tant de combats,

- « Et quand Roland périt dans la sombre journée,
 « Durandal des païens fut captive là-bas!
- « Elle est captive encore, et la France la pleure,
 « Mais le sort différent laisse l'honneur égal,
 « Et la France, attendant quelque chance meilleure,
 « Aime du même amour Joyeuse et Durandal! »

LE DUC NAYNE.

Bien, Gérald ! — Versez donc l'hydromel d'Allemagne
 Et le vin de Gaza, pages... A Charlemagne !

(Il lève sa coupe et boit avec tous les chevaliers, qui répètent le même cri, excepté Ragenhardt.)

Maintenant, à Roland !

(Tous les assistants, excepté Ragenhardt, répètent le même cri.)

GÉRALD, qui observe Ragenhardt placé en face de lui.

Ragenhardt, que fais-tu ?
 Pourquoi ce regard sombre et ce front abattu ?
 Étant chrétien, agis en chrétien ! Qu'est-ce à dire ?
 Sans doute ton hanap est vide?...

RAGENHARDT.

Non, messire.

GÉRALD.

Aux deux héros français, alors, bois avec nous !

RAGENHARDT.

A ma place vraiment, seigneurs, le feriez-vous ?
 Je suis chrétien d'hier, mais la voix de vos prêtres
 M'enseigna comme à vous le respect des ancêtres ;
 Vous donc, vainqueurs des miens, comprenez mon refus...

(Levant sa coupe.)

Je bois à Witikind, à la Saxe, aux vaincus !

GÉRALD.

Prends garde à toi, Saxon !

LE DUC NAYME.

Gérald !...

GÉRALD.

Un tel outrage...

LE DUC NAYME.

Excusons-le, Gérard, en faveur du courage !

RAGENHARDT.

Merci, duc ! — Seulement, Gérard avec orgueil,
En chantant nos revers, a caché votre deuil ;
Nous eûmes comme vous nos bonheurs, nos victoires ;
Vous eûtes comme nous vos jours expiatoires,
Vos fronts se sont parfois courbés sous l'aigillon ;
Vous avez eu Roland, — mais aussi Ganelon !

AMAURY, à part.

Grand Dieu !

LE DUC NAYME, se levant.

Tais-toi, Saxon ! Laisse ce nom infâme ;
Quelle douleur viens-tu réveiller dans notre âme !
Ganelon !... Ah ! son nom qui fait frémir ma voix,
Qui remet sous nos yeux les hontes d'autrefois,
Son nom qui vient troubler l'heure qui nous rassemble,

Élevons tous la main pour le maudire ensemble;
 Qu'il entende du fond des enfers aujourd'hui
 Nos malédictions descendre jusqu'à lui !

Tous les assistants se lèvent la main haute pour obéir au duc, excepté Amoury et Radbert.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BERTHE.

LE DUC NAYME, à Berthe, qui entre.

Venez, Berthe! venez! C'est à vous la première
 De maudire..

BERTHE.

Qui donc, seigneur duc de Bavière ?

LE DUC NAYME

Le nom de Ganelon.

BERTHE.

Ah ! duc, Dieu n'est témoin
 Qu'aujourd'hui de ce nom ma pensée était loin !
 Charlemagne souvent me dit ceci : « Pardonne
 « A tous nos ennemis, comme Dieu te l'ordonne,
 « Sarrazins, Grecs, Normands, Lombards, Aragonnais,
 « Didier, Lupus, Hunald ; à Ganelon, jamais ! »
 Qu'avec la mienne donc votre voix retentisse
 Pour maudire ce nom. C'est justice !

GÉRALD.

Oui, justice !

Et j'élève la main pour maudire aussi, moi,
Ce nom infâme...

AMAURY, à part.

Ciel !

RADBERT, se précipitant vers Gérard.

Tais-toi, Gérard, tais-toi !

Je suis prêtre, et j'ai droit à tous de vous le dire :
Celui que dans la mort vos voix allaient maudire,
Que pourrait-on pour lui si Dieu l'a condamné ?
Que peut-on contre lui si Dieu l'a pardonné ?

BERTHE.

Sire moine, il est vrai ! devant la voix du prêtre,
Je me tais !

LE DUC NAYME

J'ai parlé cruellement peut-être,
Mais j'ai comme un remords lorsque j'entends ce nom :
Autrefois j'ai sauvé la vie à Ganelon.

(Il se lève et quitte la table, suivi d'Amaury et de Radbert.)

Oui, c'était à Verden. Le soir de la bataille,
Un roi saxon... — je vois encore sa haute taille ;
Son nom était Morglan...

(Mouvement de Regenhardt.)

Tenait sous son genou

Ganelon renversé, blessé, l'épée au cou ;
En ce moment j'accours, je détourne le glaive
Du roi saxon...

AMAURY, à part, en s'éloignant encore de duo.

C'est vrai !

LE DUC NAYME.

Ganelon se relève,
Attaque de nouveau, car il avait du cœur,
Et frappe le Saxon qui se croyait vainqueur.
Un enfant déjà fort comme ceux de sa race,
Criait : Ne tuez pas mon père ! grâce ! grâce !

(Nouveau mouvement de Ragenhardt.)

Ganelon, par mon aide à son tour triomphant,
D'un regard furieux fit reculer l'enfant,
Puis il tua le père. — Un an après, madame,
Ganelon trahissait Roland, et dans mon âme,
Depuis ce jour maudit, je n'ai que ce remord :
C'est d'avoir arraché Ganelon à la mort !

AMAURY, à part.

Hélas !

RAGENHARDT, à part, après avoir remarqué visiblement l'attitude d'Amoury.

Comme le comte est pâle !... Étrange chose !
Il évite les yeux du duc... Pour quelle cause ?
Observons de plus près.

(Il s'approche lentement d'Amoury, qui, se sentant observé se retourne avec un regard terrible.)

AMAURY.

Que veux-tu, Ragenhardt !

RAGENHARDT, à part en reculant.

Je ne me trompe pas : c'est le même regard !

(Haut, allant vers le duc Nayme.)

Sire duc, un seul mot, de grâce !

LE DUC NAYME.

Je t'écoute.

RAGENHARDT.

C'est bien le roi Morglan dont vous parliez ?

LE DUC NAYME.

Sans doute.

Tous les Francs connaissaient ce brave chef saxon ;
Mais, pour m'interroger, quelle est donc ta raison ?

RAGENHARDT.

Le roi Morglan était mon père.

(Après un silence il se dirige vers Amaury.)

Seigneur comte,

J'espère ici de vous une réponse prompte :
Vous m'avez fait chrétien, et, d'après un édit,
Je suis libre.

AMAURY.

Il est vrai. Mais la loi t'interdit
De retourner en Saxe, et si ton espérance...

RAGENHARDT.

Non, il faut que longtemps je reste encore en France !

AMAURY.

Quel est donc ton projet ?

RAGENHARDT.

On le saura plus tard.

— Adieu, comte Amaury.

(A part en sortant.)

C'était bien ce regard !

SCÈNE VII.

GÉRALD, LE DUC NAYME, AMAURY, BERTHE, L'Escorte
AU FOND.

LE DUC NAYME.

Maintenant, sire comte, écoutez : Charlemagne
Désire qu'à sa cour votre fils m'accompagne ;
Oui, Gérald ! Et bientôt sans doute sa faveur
Va de sa nièce aimée honorer le sauveur.

GÉRALD, se rapprochant d'Amoury.

Ah ! mon père !

AMAURY, bas.

Gérald ! que ! fol espoir t'enivre !
J'ai reçu ton serment : tu ne dois pas la suivre !
Souviens-toi de l'aveu que tu m'as fait ici :
Elle ne peut t'aimer, et tu l'aimes ! — Ainsi,
Refuse.

LE DUC NAYME.

Comte, eh bien ?

AMAURY.

Je n'ai rien à vous dire,
Et c'est à mon fils seul de répondre, messire.

BERTHE, à part.

C'est étrange ! Gérald hésite... Pourquoi donc ?
Mais il m'aime, j'en suis certaine !

GÉRALD.

Duc, pardon !

Trop grande est la faveur qui par vous m'est offerte;
Je ne peux pas vous suivre et suivre dame Berthe :
Mon père, comme moi, le sait!

BERTHE, à part.

Ah ! je comprends !

LE DUC NAYME.

Dieu partage la vie en devoirs différents,
Mais l'amour filial, s'il a la préférence,
Ne peut fermer la vie à toute autre espérance.
Réfléchissez encor.

GÉRALD, à part regardant Berthe.

Berthe !

AMAURY, à part.

Ah ! mon fils ! hélas !

GÉRALD, regardant Amaury.

J'ai réfléchi, seigneur Nayme. — Je ne peux pas.

AMAURY, à part.

Ah ! pauvre vaillant cœur, c'est donc moi qui te brise !

LE DUC NAYME.

La résolution, Gérard, en est donc prise ?

(Signe affirmatif de Gérard.)

Eh bien, nous partirons sans vous, puisqu'il le faut.

(A ses compagnons.)

Qu'on se prépare donc !... Dame Berthe, à bientôt !

Il serre la main de Gérard, puis s'éloigne suivi d'Amaury, Gérard reste seul, immobile sur le devant de la scène, le tête penchée; Berthe le regarde un instant et descend vers lui.)

SCÈNE VIII.

BERTHE, GÉRALD.

BERTHE.

Je vous aime, Gérard !

GÉRALD.

Quoi, Berthe !

BERTHE.

Je vous aime,

Sire Gérard, autant que vous m'aimez vous-même ;
 Je vous ai deviné, j'ai vu de jour en jour
 Naître comme le mien et grandir votre amour
 En vain vous vous taisiez ; j'écoutais ce silence,
 Le cœur entend le cœur qui se fait violence,
 Et plus vous me cachiez ce généreux effort,
 Mieux je vous comprenais, Gérard ! Avais-je tort ?
 Puisque mon nom, mon rang, dans votre âme trop fière
 Retenaient cet aveu, j'ai parlé la première,
 Et c'est mon seul orgueil, de tout autre vainqueur,
 Gérard, d'avoir ce droit de vous offrir mon cœur !

GÉRALD.

Berthe, Bertthe... Pardon ! je ne peux pas vous dire
 Quel est en ce moment mon trouble et mon délire !
 Oh ! ciel ! Quel autre vœu pouvais-je donc former ?
 Comment aurais-je fait pour ne pas vous aimer ?
 Oui, Berthe, il est à vous dans son humble tendresse,
 Ce cœur tout frémissant de sa première ivresse ;

Tout mon cœur vous bénit dans mon trouble et mes pleurs,
Vous qui payez d'un mot le prix de mes douleurs ;
Vous qui, déjà clémente à mon âme confuse,
Partagiez mon amour pour lui faire une excuse ;
Vous qui tendez la main à celui qui souffrait,
Qui va vivre pour vous et qui pour vous mourrait !
Ah ! quand vous m'avez dit de cette voix profonde :
« Je vous aime, Gérard ! » J'ai compris que le monde
De ma part de bonheur ne me devait plus rien,
Et que je pouvais dire à jamais : tout est bien !
— Si vous saviez, hélas ! Tout à l'heure, mon père,
Ici même, m'a dit... Mais non : J'aime, j'espère,
Et voici de retour tous les bonheurs perdus !

BERTHE.

Que vous disait-il donc, Gérard ?

GÉRALD.

N'y songeons plus !
Vous ne sauriez comprendre, et je m'explique à peine
De quel regard, avec quelle terreur soudaine,
Ici de mon amour il a reçu l'aveu !
Il m'a dit que j'étais indigne... Mais, grand Dieu !
Peut-être a-t-il raison ; car, enfin, moi que suis-je ?
De quel droit vous aimer ? Il a raison, vous dis-je !

BERTHE.

Non, Gérard ! Il verra, car je n'ai pas tout dit.
Que l'amour, en entrant dans nos cœurs, les grandit
Et quand il connaîtra mon avenir, le vôtre,
Soyez-en sûr, sa joie égalera la nôtre !

SCÈNE IX.

BERTHE, GÉRALD, AMAURY.

BERTHE.

Comte, j'aime Gérard, Gérard m'aime. Je sais,
Je sais déjà par lui tout ce que vous pensez.
Mais tout vient de changer, et j'ai cette espérance...

AMAURY.

Madame !... Ah ! juste ciel ! (A part.) Encor cette souffrance !
Ils sont deux maintenant ! Ah ! malheureux enfants !
Contre vous-même, ici, c'est vous que je défends !
Grand Dieu ! Vous vous aimez... Oui, cela devait être !
Mais je ne suis pour vous le juge ni le maître ;
C'est Charlemagne seul, c'est Charlemagne, hélas !

BERTHE.

Comte, croyez-vous donc que je n'y songeais pas ?
Charlemagne lui-même, en un sujet si grave,
N'a jamais à mon choix imposé nulle entrave :
Il me connaît ! Ni lui, ni moi, n'avions trouvé
L'époux au cœur vaillant tel que je l'ai rêvé ;
Gérald lui seul, parmi les hommes du même âge,
Des héros d'autrefois m'a retracé l'image.
Mais il faut plus encore, il faut que mon époux
Même dans le passé, soit le premier de tous ;
— Qu'il ne me suive pas à la cour ; je préfère
A ce que je ferais pour lui ce qu'il doit faire !
Parmi tous les seigneurs autour de moi pressés

Il serait un égal, et ce n'est point assez !
Pour vous, pour moi, Gérard, voici mon espérance :
Vous savez quels exploits les paladins de France
Ont accomplis jadis ; par eux le ciel a fait
Ce que le monde a vu de plus grand, en effet !
Vous le savez encore, on le sait trop : la race
De ces héros s'en va ; — Retrouvez-en la trace !
Partez comme eux, cherchez comme eux, faites comme eux ;
Poursuivez les méchants, les criminels fameux ;
Les tyrans, comme on traque au bois la bête fauve ;
Soyez le juste armé qui châtie ou qui sauve ;
Et, ne songeant à moi qu'en songeant au devoir,
Rendez-nous un Roland — avant de me revoir !
Eh bien, comte, à présent me blâmez-vous encore ?
Vous reste-t-il au cœur des craintes que j'ignore ?
Je vous prends votre fils ; mais, pour dernier adieu,
Je le donne à la France, à Charlemagne, à Dieu !

AMAURY.

C'est impossible... Non !

GÉRALD.

Quoi ! mon père ! Impossible ?
Après ce qu'on a dit vous trouvant inflexible,
Je n'ai qu'à m'incliner, car sans doute, en ce cas,
Vous avez des raisons que je ne connais pas !

AMAURY.

Non, non, je ne peux pas !

GÉRALD.

Ah ! mon père, mon père !
Voulez-vous que mon cœur à jamais désespère ?

Voulez-vous que je croie, au milieu d'un tel deuil,
Que faire mon devoir c'est pour moi trop d'orgueil !
Tout à l'heure, pardon ! si grande était ma peine
Que je me suis senti comme un frisson de haine...

AMAURY.

Contre moi, mon fils :

GÉRALD.

Non ! mais contre le destin !
J'étais humble et soumis devant vous, ce matin ;
Je le serai toujours ! Mais voyez ma souffrance :
Je sens naître et mourir à la fois l'espérance,
Adieu ce que j'aimais et ce que je rêvais,
Je ne fais rien de bon qui ne me soit mauvais !
Tout croule sous ma main, tout s'enfuit comme l'onde ;
Le plus beau, le plus grand des bonheurs en ce monde,
L'amour dans le devoir ! Un mot de vous, un pas,
Pourraient me le donner... et vous ne voulez pas !

AMAURY.

Mon fils !... mon fils !... Eh bien, je me trompais peut-être ;
J'ai souvent des terreurs dont je ne suis pas maître ;
Mais, depuis un moment, je comprends, je peux voir,
Que le plus grand des maux serait ton désespoir !
— Fais ton devoir, mon fils, comme Berthe l'ordonne,
Si j'ai tort de céder, que Dieu me le pardonne !
Et songe seulement dans ton bonheur, un jour,
Que mes craintes n'étaient qu'un paternel amour !

GÉRALD.

Mon père !

AMAURY.

Pars, Gérard. C'est juste !

BERTHE.

Merci, conte ;

Je fais ce que je dois, Dieu nous en tienne compte !
Et vous, Gérard, songez en tous lieux, en tout temps,
à ce que j'ai promis comme à ce que j'attends !

GÉRALD.

Oui, Berthe, je le jure ! A cette illustre tâche
Je dévouerai mes jours sans retard, sans relâche,
Et plutôt que faiblir dans l'ombre ou devant tous,
Je renoncerais même au bonheur, même à vous !
Je partirai ce soir, ne voulant pas encore
Voir sans vous obéir une nouvelle aurore !
Je parviendrai, fier et soumis, Berthe, et quand je serai
Digne de votre père, alors je reviendrai !

SCENE X.

LES MÊMES, LE DUC NAYME.

LE DUC NAYME.

Madame, l'heure avance, et voici votre escorte.

BERTHE.

Je vous suis, duc.

(Elle s'arrête au moment de quitter Gérard.)

Hélas ! je me croyais plus forte.

Adieu, sire Gérard ! Au revoir !... Au revoir !

— Je n'ai plus maintenant, comte, qu'à recevoir
L'hommage du seigneur et le baiser du père.

AMAURY.

Madame...

BERTHE.

Dites-moi : ma fille ! car j'espère
Que ce nom cher et doux sera le mien bientôt.

AMAURY, à part, après l'avoir embrassée au front, en tremblant.

Et peut-être Roland nous regarde là-haut !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Grande salle dans le palais d'Aix-la-Chapelle. — Au fond un escalier montant vers l'extérieur et la cour verte. — A gauche une large fenêtre à baies, par laquelle on aperçoit le donjon et le champclos. — Au second plan à gauche, le profil de la cathédrale. — A droite, le trône de Charlemagne — Au lever du rideau, les jeunes seigneurs, l'épée au repos, écoutent Richard.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEOFFROY, RAGENHARDT, RICHARD, HARDRÉ, FOULS
DE JEUNES SEIGNEURS.

RICHARD, à Hardré et à Geoffroy.

C'est assez de récits, jeunes gens, car j'estime
Que je parle un peu trop pour un maître d'escrime.
Bientôt le chevalier sarrazin reviendra,
Et ce n'est point avec des mots qu'on le vaincra.

(Geoffroy et Hardré vont reprendre l'assaut au fond, à gauche.)

RAGENHARDT, à Richard, qu'il retient.

Pardon ! Mais ce récit grandement m'intéresse,
Car vous aimiez Roland d'une chère tendresse ?

RICHARD.

Je fus d'abord son page, et puis son écuyer.

RAGENHARDT, à part.

Ah ! Ce vieillard peut-être... Oui, je veux essayer...

(Haut.)

Cette mort de Roland est bien touchante et belle...
J'aime à connaître tout ce qu'elle vous rappelle :
Roland fut-il vengé ?

RICHARD.

Sans doute, mais trop peu !

RAGENHARDT.

Ganelon fut puni ?

RICHARD.

Pas assez... non, grand Dieu !

RAGENHARDT

Etiez-vous là ?

RICHARD.

Sans doute, et je regrette encore...

RAGENHARDT.

Vous regrettez... quoi donc ?

RICHARD, revenant vers lui.

Ici nul ne l'ignore,
Seigneur saxon ; après l'arrêt impérial,
On lia Ganelon mourant sur un cheval
Qu'on chassa dans les bois, afin que l'homme infâme.
Tandis que pour toujours Satan prendrait son âme,
Servit de proie aux loups, aux renards, aux corbeaux
Je le suivis, voulant voir cela ! Des lambeaux
De chair guidaient mes pas. Au bord d'une ravine

Je vois le cheval seul. Tandis que j'examine
Tout autour, j'aperçois des moines qui montaient
Vers le couvent voisin. Je les suis ; ils portaient
Le corps de Ganelon ; il était bien sans vie.
Ma meilleure vengeance ainsi me fut ravie :
Je regrette les loups et les corbeaux !

RAGENHARDT.

On dit

Qu'il avait un enfant, ce Ganelon maudit ?

RICHARD.

Un fils... oui ! Mais ce fils, on l'a fait disparaître.
« Brûle l'œuf de serpent et la graine de traître. »
C'est le dicton. — Comment ? quand ? par qui ? Je ne sais.

(Richard va vers Geoffroy et Hardré et surveille leur assaut.)

RAGENHARDT, à part, sur le devant de la scène.

Moi, j'en sais plus que toi maintenant ! C'est assez.
— A moi donc lentement la vérité se livre !
Ce regard d'Amaury !... premier indice à suivre !
Second indice ici : Ganelon fut guéri
Par ces moines... Radbert !... Tout s'explique : Amaury
Masque le Ganelon ; l'habileté du prêtre
A tout prévu : ce fils qu'on a fait disparaître,
On a changé son nom ; c'est Gérald ! — Tout cela,
Il faudrait le prouver. Attendons jusque-là.

(Il va rejoindre les jeunes seigneurs qui causent à droite.)

RICHARD, à Geoffroy et à Hardré, qui continuent l'assaut.

Ferme ! Continuez, messires ! la main haute,
Comme cela !... Le bras plié ! — C'est votre faute,
Sire Geoffroy ! Parez, et puis rompez d'un pas.

GEOFFROY.

Pardon, sire écuyer, pardon !... mais je suis las.

HARDRÉ.

Et moi de même !

(Il va vers le groupe où Regenhardt cause avec d'autres jeunes seigneurs.)

RICHARD.

Hélas! — O Roland ! ô mon maître !
Puisqu'après nous ainsi les hommes doivent être,
Tu fis bien de mourir.

HARDRÉ.

Bon Richard, je conçois
Que tu parles ainsi, toi, son page autrefois ;
Mais c'est un rude jeu que le jeu de l'escrime,
Et je suis fatigué ; fatigue n'est pas crime.

(Se dirigeant vers une table chargée de livres.)

Puis, nos travaux savants nous réclament..

RICHARD.

Fort bien :

C'est depuis qu'on sait tout que l'on ne fait plus rien !
Je dis que le calcul, l'histoire, la magie
Et, quoique l'Empereur l'aime, l'astrologie,
Sont des arts dangereux, qui même des plus forts
Amollissent le cœur et déforment le corps.
Qui lit bien se bat mal ! Vous en êtes la preuve :
A quoi vous sert ici votre science neuve ?
Voilà depuis un mois un seigneur sarrazin
Qui vous provoque tous dans le champ clos voisin,
Et vous êtes par lui vaincus l'un après l'autre,
Votre savoir est grand... Je préférerais le nôtre

GEOFFROY.

Pourquoi nous disputer sur nos goûts différents ?
Richard, le temps n'est plus des chevaliers errants ;
La preuve, la voici, tiens : Près de cette grille,
Aux portes du palais, cette cloche qui brille,
Immobile, au soleil...

RICHARD.

C'est la cloche d'argent !

GEOFFROY.

Autrefois, dans ces jours que tu regrettes tant,
Quand un de ces héros dont sans cesse tu parles
Venait dans ce palais trouver l'empereur Charles,
S'il avait accompli quelques hauts faits nouveaux,
Sûr d'obtenir ainsi la prix de ses travaux,
Il sonnait cette cloche, et puis faisait connaître
La première faveur qu'il réclamait du maître ;
Seulement une loi terrible, on le conçoit,
Aurait puni quiconque eût réclamé sans droit.
— Eh bien ! depuis dix ans peut-être, cette cloche,
Richard, est immobile.

RICHARD.

Et je vous le reproche !

GEOFFROY.

Calme-toi, bon Richard, et laisse-nous un peu
Lire ce livre... Vois ! c'est *la Cite de Dieu* ;
Le grand Alcuin l'explique aux clercs de son école.
Et Charlemagne l'aime !

RICHARD.

Ah ! jeunesse frivole !

Ceux qui vivent vivront longtemps; j'aime mieux ceux
Qui sont morts! — Apprenez à lire, paresseux!

GEOFFROY, s'essayant pour lire.

Quand tous auront appris, crois-le bien, mon vieux maître.
Tout n'en ira que mieux.

RICHARD.

L'escrime aussi ?

GEOFFROY.

Peut-être!

RICHARD.

Apprenez vite alors, par la bonté des cieux !
Le vieux Richard, au fond, ne demande pas mieux.

MARDRÉ, descendant la scène avec Regenhardt et autres jeunes seigneurs.)

Comment, seigneur saxon ! Ce Sarrazin...

RAGENHARDT.

Sans doute!

Ce combat, seigneurs francs, pour vous je le redoute.

MARDRÉ.

Eh quoi ! nous serions tous vaincus dans ce duel ?
Par un païen ? par un Sarrazin ? c'est cruel !

RAGENHARDT.

Oui ! mais je le connais pour l'avoir vu combattre,
Près de Narbonne, l'an dernier, seul contre quatre.
C'est terrible ! — On se sent subitement frappé,
Comment si l'on était d'éclairs enveloppé !
A de certains moments, qu'il prépare et médite,

Le fer semble jaillir de cette main maudite.
C'est sa manière, à lui. Je vous plains.

HARDÉ, à part.

Ce Saxon
Encourage tes gens d'une étrange façon !

RAGENHARDT.

Dites-moi cependant, — car c'est ce qui m'appelle
A visiter ce grand palais d'Aix-la-Chapelle, —
Comment dans ce duel on put vous engager,
Et depuis quand ?

HARDÉ.

Depuis un mois, sire étranger,
Mais Geoffroy mieux que nous ici peut vous le dire,
Car il était présent.

GEOFFROY.

Oui.

RAGENHARDT.

Parlez donc, messire.

GEOFFROY, quittant la table où il lisait.

Seigneur Saxon, voilà trente jours... hélas ! oui !
Nous achevions le jeu d'armes comme aujourd'hui ;
Un Sarrazin, suivi d'une nombreuse escorte,
Charlemagne étant là, parut à cette porte.
« Sire empereur, dit-il, je prie, étant enfant,
« Le jour de Roncevaux, sous le corps de Roland
« Durandal, son épée, et je viens vous la rendre,
« Mais je ne la rendrai qu'à qui pourra la prendre ! »
Dieu nous châtie, hélas ! dans ces affreux tournois.

Trente barons français sont morts depuis un mois
 Et bientôt l'on verra peut-être l'infidèle,
 L'emportant Durandal, quitter Aix-la-Chapelle.
 Cependant, chaque jour, à l'heure du combat,
 Levant avec effort son front que l'âge abat,
 L'Empereur vient ici. Près de cette fenêtre,
 On le voit du dehors, grave et calme, paraître.
 Son regard attentif, mais déjà résigné,
 Cherche son champion pour la mort désigné.
 La fille de Roland, qui seule l'accompagne,
 Dame Berthe, soutient le bras de Charlemagne,
 Quoique sans espérance, immobile et debout,
 Il veut être témoin du combat jusqu'au bout;
 Penché sur ce champ clos qui n'est plus qu'une tombe,
 Il bénit de la main le chevalier qui tombe;
 Puis on le voit rentrer, plus pâle et plus tremblant,
 En murmurant toujours ce nom : Roland ! Roland !

RAGENHARDT.

Je comprends, en effet : c'est un cruel martyr
 Que le sien !

RICHARD.

L'Empereur ! que chacun se retire.

(Tous sortent. Charlemagne descend par l'escalier du fond, appuyé sur le bras de Berthe.)

SCÈNE II.

CHARLEMAGNE, BERTHE.

BERTHE.

Cher sire, ce spectacle est trop terrible à voir !
 Renoncez aujourd'hui...

CHARLEMAGNE.

Non, non ! C'est mon devoir

— Jadis, et bien souvent, devant ce palais même,
Des ennemis, jetant au Christ leur vil blasphème,
Des seigneurs sarrazins, prince, émir, tour à tour,
Venaient me défier en face de ma cour ;
C'étaient Balant, Jonas, Ferragus, et tant d'autres.
« Français chevaliers ! disais-je en regardant les nôtres,
Le ciel de Mahomet réclame ses élus,
Tâchez qu'avant ce soir il en ait un de plus ! »
Ils me reprenaient tous par un seul cri : Montjoie !
Et l'un d'eux, souriant, tranquille, plein de joie,
Olivier ou Renaud ou Roland, descendait
Dans l'arène où le noir Sarrazin attendait.
Dur combat ! Le païen, s'élançant de la terre,
Horrible, rugissant comme fait la panthère,
Surprenait, terrassait parfois le paladin ;
Mais le bon chevalier se relevait soudain,
Et, quand il revenait vainqueur sous l'oriflamme,
Je ne sais quel orgueil royal m'entraîna dans l'âme !
Ah ! ces jours de fierté jamais ne reviendront ;
A la gloire j'étais, je dois être à l'affront !
O Roland ! ô Roland ! quelle honte est la mienne
De voir ta Durandal dans cette main païenne !

(L'assied sur un fanteuil à gauche.)

PERTHY.

Sire, espérons encor.

CHARLEMAGNE.

Le ciel l'a donc permis
La force maintenant passe à nos ennemis !

Parmi mes chevaliers, il faut le reconnaître,
Pas un seul ne vaincra ce Sarrazin.

BERTHE.

Peut-être !

CHARLEMAGNE.

Lequel ?

BERTHE.

Gérald.

CHARLEMAGNE.

Gérald ! Tu ne sais même pas,
Ma fille, en quel pays il a porté ses pas ;
A son père pourtant par un pressant message,
J'ordonnai de venir ici me rendre hommage
Pour le fief de Montblois. Nous espérions ainsi
Que le sort de Gérald serait mieux éclairci ;
Mais le comte Amaury n'a fait nulle réponse
Depuis deux mois ! Le sort contre nous se prononce

BERTHE.

Sire, Gérald viendra pourtant avant ce soir ;
C'est un pressentiment, sire ; mieux qu'un espoir.

CHARLEMAGNE.

J'eus longtemps, comme toi, cette espérance, Berthe ;
Parfois, l'œil attaché sur cette cour déserte,
Il me semblait — l'espoir cherche à se prendre à tout —
Que la cloche d'argent résonnait tout à coup,
Et que c'était Gérald qui venait... Ah ! mensonge !
La cloche est bien muette, et nul que moi n'y songe !

BERTHE.

Elle ne sera pas muette plus longtemps :
Le vengeur va venir, je le sais, et j'attends !

CHARLEMAGNE.

Comme à ce fier langage on reconnaît ta fille,
Roland ! Oui, dans ses yeux c'est ton regard qui brille !
— Berthe, sois donc bénie, enfant à qui je dois
Ce vivant souvenir des gloires d'autrefois !
Toi qui comprends si bien mes deuils et mes alarmes,
Le seul front sur lequel puissent tomber mes larmes,
Toi le seul cœur à qui le mien ose s'ouvrir,
Toi qui me chéris mieux en me voyant souffrir !
Eh bien, fasse le ciel que ton Gérard revienne ;
Dans cette noble main je veux placer la tienne,
Je veux qu'avant ma mort Gérard soit ton époux ;
Mais la mort n'attend pas...

BERTHE.

Sire, que dites-vous !

CHARLEMAGNE.

Non, la mort n'attend pas, et tout me la présage :
C'est bien le vent du soir qui me souffle au visage !

BERTHE.

Sire... mon père!...

CHARLEMAGNE.

Enfant ! Tu pleures ? Eh pourquoi ?
Juges-en mieux, et sois plus forte ; écoute-moi :
Ce qui tourmente une âme au déclin de la vie,
Ce n'est plus ou l'orgueil, ou la crainte, ou l'envie ;
C'est un désir ardent et plein d'anxiété
De se juger soi-même en toute vérité ;
Aucun homme, aucun roi jusqu'au fond de son être
Ne descend tant qu'il vit... Mourir, c'est se connaître!

— Je ne me connais pas moi-même ! J'ai pourtant
 Travaillé, combattu, souffert à tout instant.
 Oui, j'ai porté mes lois chez les peuples barbares,
 Comme on soumet un fleuve en franchissant ses barres :
 J'ai pris et j'ai gardé l'Europe dans ma main,
 J'ai refait pour le Christ le vieux monde romain,
 Et pourtant ! n'ai-je rien, en scrutant mes pensées,
 À regretter parmi mes actions passées ?
 Les peuples, qu'il fallait en un seul rassembler,
 Ne les ai-je pas trop broyés pour les mêler ?
 Un roi ne sait jamais cela que lorsqu'il tombe :
 L'arbre de vérité ne croît que sur sa tombe !

BERTHE.

Sire, le monde entier, comme le peuple franc,
 Vous a nommé le Juste aussi bien que le Grand !

CHARLEMAGNE.

La flatterie ainsi vivants nous accompagne !
 Mais quel nom Dieu doit-il donner à Charlemagne ?
 — Je le saurai bientôt ! — Puis, quel trouble profond
 Quand je songe comment nos œuvres se défont !
 Hélas ! toute puissance est à peine élevée
 Qu'elle s'ébranle ; où sont les fils de Mérovée ?
 Où sont ceux de Clovis ? — Que deviendront les tiens,
 Charlemagne ? Après moi, quels seront leurs soutiens ?
 Quand on m'aura couché sous le funèbre dôme
 L'Empire sera-t-il ou colosse ou fantôme ?
 Ma race vivra-t-elle un siècle seulement ?
 — Je le saurai, bientôt ! — Bientôt, en m'endormant
 Du sommeil de la mort, m'enfuyant de la terre,
 Je verrai l'avenir sans voile et sans mystère .

Dans le livre des temps pour mon regard ouverts,
O France ! je lirai ta gloire ou tes revers !

(Il se lève.)

Ta gloire ! oh ! puisse-t-elle, aux époques prochaines,
Croître en s'affermissant comme croissent les chênes,
Offrir l'abri superbe et l'ombre de son front,
Nation maternelle, aux peuples qui naîtront,
Afin qu'on dise un jour, selon mon espérance :
Tout homme a deux pays, le sien et puis la France !

(On entend au dehors une fanfare de clairons.)

BERTHE.

Écoutez !

CHARLEMAGNE.

Le voici ! le païen ! le vainqueur !
L'étranger ! Cesse donc de battre, mon vieux cœur !
Finir ainsi ! vaincu . . . par ce More d'Espagne !
Moi, Charles ! moi qui suis, moi qui fus Charlemagne !
Non, je ne le suis plus ! Courbe la tête, ô roi,
Puisque Dieu pour toujours s'est retiré de toi !

(Charlemagne va lentement se placer sur le trône. Le Sarrasin entre et se place en face de lui.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, NOÉTHOLD et sa suite de Sarrasins, SEIGNEURS FRANÇAIS

NOÉTHOLD.

Moi, Noéthold, émir, et prince de Valence,
Je vous défie encore, à l'épée, à la lance,

A l'arc, au javelot; la lice va s'ouvrir;
Barons français, lequel d'entre vous vient mourir?

TOUS LES JEUNES SEIGNEURS.

Moi! Moi!

CHARLEMAGNE.

Non, arrêtez! lutter serait folie :
Je sens depuis un mois que Dieu nous humilie ;
Trop de sang a coulé déjà, barons chrétiens !
Toi, mécréant, tu peux retourner chez les tiens !

NOËTHOLD

C'est bien, noble Empereur! Mais j'ai gardé mémoire
D'un jour où tu parus plus jaloux de ta gloire :
L'Espagne presque entière alors était à toi ;
Saragosse tenait seule pour notre roi ;
Les dix ambassadeurs de notre roi Marseille
Partirent pour Cordoue, et devant cette ville
Rejoignirent ton camp. Dans un vaste jardin
Ton fauteuil d'or était dressé sous un grand pin ;
A tes côtés, Roland, Olivier, le duc Sanche ;
Toi, calme et fier, avec ta barbe déjà blanche,
Tu nous vis approcher, souriant à demi
De voir nos fronts courbés devant notre ennemi.
Alors l'ambassadeur, s'inclinant davantage,
Te demanda la paix et m'offrit pour otage ;
Toi, tu ne répondis que quelques mots hautains.
— Roi, le temps a changé la face des destins ;
Nous avons reconquis notre Espagne ; à cette heure
Le mécréant triomphe, et le roi chrétien pleure !
Je m'en retourne donc, ainsi que tu l'as dit ;
Mon triomphe est complet, puisque tu l'as maudit ;

Nul ne m'accusera d'une gloire usurpée :
De ton neveu Roland je remporte l'épée,
Durandal !... Je l'ai bien conquise, tu le vois ;
Roi, regarde-la donc pour la dernière fois !

CHARLEMAGNE.

Attends ! — Du sang des miens je pouvais être avare,
Puisque pour toi contre eux le destin se déclare.
La force en moi décroît. — Je n'ai plus soixante ans !
Mais ce reste suffit aux hommes de mon temps ;
C'est moi qui combattrai contre toi tout à l'heure,
Et s'il faut sous tes coups que Charlemagne meure,
Il suffira, païen qui crois nous avilir,
De mon dernier regard pour te faire pâlir !
Viens donc !

TOUS LES SEIGNEURS.

Sire empereur ! Non, par grâce !

BERTHE.

Mon père !

C'est chercher le trépas !

CHARLEMAGNE.

Non, mes enfants ! J'espère !
Puis, à survivre ainsi j'aurais trop de remord :
Quand ils n'ont plus la gloire, il reste aux rois la mort !
— Ennemi de mon Dieu, comme de mon empire,
Viens mourir ou tuer !

(On entend le son d'une cloche au dehors.)

BERTHE.

La cloche d'argent, sire !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GÉRALD, parlant en fond.

CHARLEMAGNE.

Gérald !

BERTHE.

Gérald. Oui, sire ! Oh ! je le savais bien !
C'est lui.

GÉRALD.

Sire empereur, d'après le droit ancien
Accordé par vous-même aux guerriers sans reproche,
J'ai fait en cet instant résonner cette cloche.
Si j'eus tort que je sois puni selon la loi.

CHARLEMAGNE.

Non, chevalier ; je sais tout ce que je te doi,
Ta main pouvait toucher à la cloche muette,
Et quel que soit le prix que ta valeur souhaite,
Tu peux le réclamer.

GÉRALD.

Ce droit étant le mien,
Je demande à combattre à l'instant le païen.
Sire, j'arrive tard ; mais le temps qui me reste.
Je compte en bien user, par la grâce céleste.
Je vous demande donc, sire, par grand merci,
De vaincre en votre nom ou de mourir ici.

CHARLEMAGNE.

Approche, chevalier. — J'aime ce fier visage ; —

Fils du comte Amaury, je connais ton courage ;
Ma nièce a dû la vie à ta jeune valeur ;
Mais celui que tu viens combattre est, par malheur,
Vaillant autant que fort et rude à la bataille ;
Tu peux juger déjà de sa force à sa taille.

GÉRALD.

Sa taille . . . Mieux encor je la mesurerai.
Sur le champ du combat où je le coucherai

CHARLEMAGNE.

Roland n'eût pas mieux dit, certes ! je le proclame.
Mais, le péril venu, le bras peut trahir l'âme.

GÉRALD.

Sire, depuis un an, je vis dans cet espoir
Qui rend la force aussi grande que le devoir !
A peine de retour d'une course lointaine,
Après d'heureux combats sur la terre africaine,
On m'apprit le défi de ce païen, le deuil
De la France, le vôtre, et je conçus l'orgueil
De combattre pour vous, noble Empereur ! Mon père
L'a permis, m'a suivi ; j'attends donc, et j'espère.

CHARLEMAGNE.

Oui, cet œil intrépide et ce langage ardent
M'invitent à l'espoir . . . J'hésite cependant ;
Sais-tu d'une main ferme, agile, toujours prête,
Lancer le javelot et tendre l'arbalète ?
Les Sarrazins nous ont surpassés en cela
Trop souvent, tu le sais !

GÉRALD.

Sire. ces armes-là,

Je les laisse aux vassaux, aux ribauds, aux esclaves,
 Et m'en tiens à l'épée, à l'arme des vrais braves !
 Maudit soit le premier soldat qui fut archer ;
 C'était un lâche, au fond : il n'osait approcher !

CHARLEMAGNE.

Tu parles noblement, par saint Pol de Tudèle !
 Va donc venger nos deuils, va punir l'infidèle ;
 Reprends-lui Durandal, le glaive de Roland
 Que brandit ce païen à son bras insolent ;
 Et puisque ta valeur ne se plait qu'à l'épée,
 Prends la mienne, ta main n'en sera point trompée ;
 Voici *Joyeuse* ! Elle est noble et digne d'un roi ;
 Je ne l'ai confiée à personne avant toi.

GÉRALD.

Oui, sire, de vos mains j'ai l'orgueil de la prendre,
 Mais à vous seul aussi je jure de la rendre.

GEOFFROY.

De l'honneur qui t'est fait jaloux au fond du cœur,
 Vous te disons pourtant : Gérald, reviens vainqueur !

GÉRALD.

Vainqueur !... si je le suis, la louange que j'aime,
 Vous me la donnerez en agissant de même,
 En marchant avec moi vers des périls plus grands
 Pour chasser l'étranger de la terre des Francs,
 Ou, dressant jusqu'aux cieux la nouvelle hécatombe,
 Sa conquête d'un jour, la lui donner pour tombe !
 Nous vivrons pour cela, pour cela nous mourrons .
 Ici je vous le jure !

GEOPHROY ET LES AUTRES JEUNES SEIGNEURS.

Ici nous le jurons !

BERTHE, allant vers lui.

Regardez-moi, Gérald ! Puis, ma main dans la vôtre...
Elles ne tremblent pas, voyez ! l'une ni l'autre !
Allez, mon chevalier ! Va, mon Gérald !

NOËTHOLD.

Chrétien,

Ton courage me plaft, étant digne du mien ;
Mais le sort va bientôt tromper ton espérance ;
Suis-moi ! — Pour Mahomet !

GERALD.

Pour le Christ et la France !

(Noëthold et Gérald sortent, suivis de la foule. Charlemagne et Berthe restent seuls.)

SCÈNE V.

CHARLEMAGNE, BERTHE.

CHARLEMAGNE.

Viens, Berthe ! Cette fois Dieu sera-t-il pour nous ?
Prions-le donc ensemble ; oui, ma fille, à genoux !
Prions : J'ai vu toujours, dans ma rude carrière,
Que l'arme la meilleure est encor la prière.

(Berthe s'agenouille ; Charlemagne, debout près d'elle, lève les mains au ciel.)

BERTHE.

O Dieu, notre vrai père, assis au haut du ciel.
Dieu de Joseph, d'Agar, de Judith, de Daniel,

Devant qui le méchant frissonne comme l'herbe,
 Qui livras à David le Philistin superbe,
 Livre, ô toi par qui seul toute justice vit,
 L'ennemi de ton nom à cet autre David!

CHARLEMAGNE, allant vers la fenêtre, à Berthe qui veut le suivre.

Reste. Je te dirai de ce combat suprême
 Les divers mouvements.

BERTHE.

Non! — Je veux voir moi-même!

CHARLEMAGNE.

Viens!

(Ils se placent ensemble à la fenêtre. On entend une fanfare de clairons.)

Le signal... Gérald dans l'arène descend...

On lui lace son heaume.

BERTHE.

Oh! j'ai peur à présent!

Mon Dieu, sauvez Gérald : notre cause est la vôtre!

CHARLEMAGNE.

Les voilà face à face. Ils marchent l'un vers l'autre.

BERTHE.

Ils s'abordent déjà!... Le fer heurte le fer;
 Joyeuse et Durandal jettent un double éclair;
 L'infidèle s'élançait!

CHARLEMAGNE.

Il recule... Montjoie!

BERTHE.

Non; il revient. levant Durandal qui tourne...

Sur le front de Gérard elle brille et s'abat;
 Je le vois chanceler... Oh ! l'horrible combat !
 Son heaume est fracassé, sa tête est découverte,
 Le sang de son front coule et rougit l'herbe verte !...

CHARLEMAGNE.

Oh ! le bon chevalier !... Il ne recule point,
Joyeuse frémissante étincelle à son poing.

BERTHE.

Durandal, de nouveau, sur sa tête se dresse !

CHARLEMAGNE.

Cette fois il l'évite, il bondit, il se baisse,
 Passe sous Durandal, se relève... C'est bien !
 Au défaut du haubert, il frappe le païen...

BERTHE.

L'infidèle éperdu se rejette en arrière.
 Il chancelle..

CHARLEMAGNE.

Son corps roule dans la poussière...

BERTHE.

Ah ! Gérard est vainqueur !

CHARLEMAGNE, se penchant au dehors.

Gloire au Christ triomphant !
 Gloire aux barons français ! — Sonnez de l'oliphant !
 O France ! douce France ! ô ma France bénie
 Rien n'épuisera donc ta force et ton génie !
 Terre du dévouement, de l'honneur, de la foi ;
 Il ne faut donc jamais désespérer de toi.

Puisque, malgré tes jours de deuil et de misère,
Tu trouves un héros dès qu'il est nécessaire!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GÉRALD, AMAURY, le foule.

GÉRALD, montrant les deux épées que porte un page.

Sire, voici Joyeuse et voici Durandal.

CHARLEMAGNE.

Viens dans mes bras, mon fils, preux fidèle et loyal!

(Au page qui porte les deux épées.)

Donnez-moi Durandal.

(Il prend l'épée.)

Te voilà délivrée,

Durandal! — C'est bien toi! C'est ta lame sacrée;

le reconnais l'acier, et dans ta garde d'or

Les reliques... Voyez, elles y sont encor!

Oh! Laisse-moi presser mes lèvres sur ta lame,

Épée illustre et sainte où Roland mit son âme!

Que tu devais souffrir, captive des païens!

Console-toi : c'est moi, moi le roi, qui te tiens!

— Mon Roland t'attendait dans sa demeure sombre,

Nous irons t'y placer pour réjouir son ombre.

(Il va placer Durandal sur le trône, puis revient vers Gérald.)

Repose jusque-là sur le trône royal,

Sous les plis du drapeau de France, ô Durandal!

— Gérald, voici le prix que ta valeur réclame :

La fille de Roland demain sera ta femme ;

Viens maintenant, au pied des autels prosterné,
Offrir ce grand triomphe à qui nous l'a donné !

(Tout le monde sort, excepté Amaury qui est resté jusque-là perdu dans la foule.)

SCÈNE VII.

GANELON, seul.

Non, non, je n'irai pas ! Non je n'en suis pas digne !
Mon fils doit triompher sans moi, je m'y résigne.
D'ailleurs, trop de regards se fixeraient sur moi,
Et je me trahirais rien que par mon effroi.
— J'ai dû venir ici pourtant : ma résistance
Eût étonné Gérard... j'ai bien fait, plus j'y pense ;
Pour la justifier j'ai cherché des raisons,
Mais déjà de Gérard s'éveillaient les soupçons.
— Palais de Charlemagne, ô sublime demeure,
Seuil que mes pas tremblants ont franchi tout à l'heure,
Murs illustres, donjon où le grand aigle d'or
Semble sur l'univers mesurer son essor,
Champ clos, perron d'acier, magnifique chapelle,
Tout est plein de ma honte et tout me la rappelle !
— Ma honte... mais moi seul je la connais ici,
Mystère tous les jours sur moi plus épais ;
L'écuyer de Roland, à l'instant, ici même,
Ne m'a pas reconnu, pas plus que le duc Nayme !
— Donc, devant Charlemagne, ainsi que je le dois,
Je prêterai serment pour le fief de Montblois ;
Et puis, je m'en irai, là-bas, attendre l'heure
De la mort, que mon fils m'aura faite meilleure..

— Mon fils ! mon fils ! O joie ! ô merveille ! ô bonheur !
 O fils qui de son père a recréé l'honneur !
 Jusqu'ici je sentais, là, mon crime incurable
 Qui me rongea le sein... Sois guéri, misérable !
 Mon mal vient de mourir ! Je ne suis plus ici
 Que ton père, Gérard ! O mon Gérard, merci !
 C'est de toi que me vient ce souffle de clémence ;
 Le passé, c'est l'effroi, l'angoisse, la démence ;
 Mon fils, c'est l'avenir ; mon fils, c'est le pardon ;
 O mon fils, mon Gérard, soit béni !

(Depuis un instant, Charlemagne est entré et il se trouve tout à coup en face d'Amaury.)

SCÈNE VIII.

CHARLEMAGNE, AMAURY.

CHARLEMAGNE.

Ganelon !

AMAURY, reculant sous le regard de l'Empereur.

Grand Dieu !

CHARLEMAGNE.

C'est le malheur des rois de reconnaître,
 Et trop tard bien souvent, le visage d'un traître !
 Oui, c'est lui, Ganelon ! l'homme de Roncevaux !
 Il sort donc de l'enfer pour des crimes nouveaux !

AMAURY.

Sire...

CHARLEMAGNE, s'éloignant de lui

Pas un seul mot !

AMAURY

Sire...

CHARLEMAGNE.

Tais-toi, te dis-je!

Quoi ! cet homme, sauvé par quelque noir prodige,
Quand nos gloires semblaient reflleurir aujourd'hui,
Quoi ! cet homme revient ! C'est bien lui ! c'est bien lui !
— Tant mieux ! Puisqu'autrefois il trompa ma colère,
Le second châtement sera plus exemplaire :
Roland méritait bien d'être vengé deux fois !
Oui, dans ce même lieu qu'épouvante ta voix,
Ganelon, où jadis ma noble sœur, ta femme,
Mourut de honte après ta trahison infâme,
Où la belle Aude apprit la fin de son époux,
De Roland, et tomba morte, là, devant nous,
Sous ces murs indignés, traître qui fus mon frère,
Tu vas périr enfin !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GÉRALD

GÉRALD.

Je vous cherchais, mon père.

CHARLEMAGNE.

Son père ? lui !

AMAURY.

Gérald, je demandais au roi
Une faveur nouvelle, une grâce... pour moi.

Je crains que ta présence, en ce que je dois dire,
Ne trouble mon esprit, mon fils . . .

GÉRALD.

Je me retire.

AMAURY.

Mais ne t'éloigne pas ; je te rappellerai
Quand il en sera temps.

GÉRALD.

Mon père, j'attendrai.

SCÈNE X.

AMAURY, CHARLEMAGNE.

CHARLEMAGNE.

Et Gérald est son fils ! Le sauveur de ma nièce,
Le vengeur de Roland, l'orgueil de ma vieillesse,
Ce héros, ce Gérald, dont je bénis le nom,
C'est le fils de ma sœur. le fils de Ganelon !

AMAURY, tombant à genoux.

Oui, sire, c'est mon fils ! Et je demande grâce,
Pour lui, mais pour lui seul, à vos pieds que j'embrasse
S'il apprend mon vrai nom, il mourra sous vos yeux.

CHARLEMAGNE.

Son fils ! son fils ! Par quel miracle, justes cieux !
Le fils de Ganelon, étant né d'un tel père,
A-t-il si noble cœur ?

AMAURY, baissant, puis relevant la tête.

Vous oubliez sa mère !

Ce qu'il a fait pour vous, ô mon juge, ô mon roi,
Vous le savez ; voici ce qu'il a fait pour moi.
Laissez-moi vous le dire à genoux, ô mon maître,
Comme on ouvre son âme au tribunal du prêtre.
Vous connaissez mon crime ; et moi, sire empereur,
Ce n'est que par mon fils que j'en compris l'horreur.
Ému contre Roland de l'âpre jalousie
Qu'ont tous les Neustriens pour les Francs d'Austrasie,
Croyant que je pouvais sans trahir me venger,
Pour lui livrer Roland j'appelai l'étranger ;
Le soir de Roncevaux, dans les plaines funèbres,
Je vis nos preux tombés au loin dans les ténèbres,
Et je n'éprouvai rien qu'un trouble vague, au lieu
De l'effroi de Caïn fuyant sous l'œil de Dieu !
Plus tard, je vis venir, par ces longues vallées,
L'étranger, l'ennemi, bannières déroulées,
Tous nos vainqueurs, les plus obscurs, les plus fameux,
Leurs lances qui semblaient orgueilleuses comme eux !
Et je ne ressentis que la stupide joie
Du chien quand le chasseur lui fait flairer sa proie !
Plus tard même, le jour de mon arrêt de mort,
Oui, sire, j'ignorais jusqu'au nom du remord.
Un moine me sauva. Ma colère, ma haine,
Me restaient ; ses discours, je les compris à peine.
Un jour, il m'apporta Gérard, puis il me dit :
« Ce qu'on t'a reproché, voudrais-tu qu'il le fit ? »
Je compris cette fois, sire empereur ; ma honte
M'apparut tout entière et de façon si prompte

Que j'ai voulu mourir. — « Tu vivras ! tu vivras,
 « Dit le moine, et ton crime, ainsi tu l'expieras ;
 « Nous ferons de ton fils, j'en ai la confiance,
 « Un modèle d'honneur, de vertu, de vaillance ! »
 Ainsi nous avons fait. Mais dès les premiers pas
 Ce fut aisé : mon fils ne me ressemblait pas !
 Et, ce fut mon orgueil et mon remords suprême,
 Il rappelait Roland par son visage même,
 Au point que mon esprit quelquefois ne savait
 Si mon fils était mort ou si Roland vivait !
 Alors, descendant mieux au fond de l'ancien crime,
 J'éprouvai pour Roland, pour ma sainte victime,
 Une admiration , un respect plein d'effroi,
 Un amour douloureux et poignant. .

CHARLEMAGNE

Lève-toi !

AMAURY, *début.*

Voilà, sire, comment l'œuvre du bien s'opère ;
 Et maintenant jugez le fils avec le père.

CHARLEMAGNE.

O destins ! flots mouvants des choses d'ici bas !
 Cœurs flottants et livrés à d'éternels combats !
 Hélas ! combien de fois, orgueilleux que nous sommes,
 Dieu doit prendre en pitié la justice des hommes !
 Le dernier mot de tout, nul vivant ne le dit.
 Voilà donc le mortel que j'ai le plus maudit !
 Est-ce toi, Ganelon, qui parlais tout à l'heure ?
 Tu pleures donc Roland, toi ! comme je le pleure ?
 Tu l'as livré ! ton fils l'a vengé ! De quel nom

Te nommer maintenant : Amaury ? Ganelon ?
 Lequel doit l'emporter, lorsque je considère
 Et juge l'un par l'autre, ou le fils ou le père ?
 — Gérald... Il faudrait donc, sans qu'il sache pourquoi,
 L'un retirer soudain ma parole de roi ?
 Et Berthe ? Il faudrait donc aussi... Mais elle l'aime !
 Que résoudre, ô mon Dieu ? Double et sombre problème !
 Ganelon et Roland !... Tant de honte et d'honneur !
 Où sera la justice ? Inspirez-moi, Seigneur !

(La nuit est venue depuis un instant.)

Voici que la nuit tombe, et sous ses larges voiles
 Dans l'ordre accoutumé surgissent les étoiles...
 C'est mon livre suprême, et ces lettres de feu
 M'ont souvent expliqué ce que m'ordonnait Dieu ;
 Souvent j'ai lu là-haut, au vif flambeau des astres,
 La victoire future ou les prochains désastres :
 Que, cette fois encor, mon esprit anxieux,
 A défaut de la terre, interroge les cieus !
 — O cieus ! mer immobile et d'azur inondée,
 Où plongeait le regard des mages de Chaldée,
 Vous que l'œil des méchants contemple avec effroi,
 Astres révélateurs, cieus profonds, montrez-moi
 Le vrai bien descendant de la source première,
 La justice sereine et la pure lumière !
 De ma pensée, ainsi que de mes yeux ravis,
 Chassez l'ombre, ô soleils !...

(Charlemagne reste quelques instants les regards tournés vers le ciel, puis il revient
 lentement vers Amaury.)

Rappelez votre fils !

AMAURY, appelant au dehors.

Gérald !

SCÈNE XI.

CHARLEMAGNE, AMAURY, GÉRALD.

CHARLEMAGNE.

Nous avons craint, chevalier, de surprendre
Par un trop brusque aveu le cœur d'un fils si tendre ;
Pendant votre duel, votre père, à l'instant
Où le sort du combat paraissait hésitant,
A fait ce vœu d'aller chercher en Palestine
La noble fin que Dieu peut-être lui destine !

GÉRALD.

Quoi, mon père, partir ! Me quitter au moment
Où le sort à mes jours sourit si doucement !

AMAURY.

Oui, mon fils, il le faut !

GÉRALD.

Après mes fiançailles ?

AMAURY.

Non, avant. Il le faut. D'où vient que tu tressailles ?
Quelle pensée as-tu ? Songe que c'est mon vœu :
Je suis mort pour le monde et n'appartiens qu'à Dieu,
Et je vais revêtir, mon fils, sans plus attendre,
L'habit de pèlerin que j'ai juré de prendre.

GÉRALD.

Eh ! quoi, lorsque j'aurai devant le dizainier,
Selon l'usage, offert le sol et le denier

Quand je conduirai Berthe au seuil de la chapelle,
Pour en ouvrir la porte à l'épouse nouvelle...
Quoi, mon père, vous seul vous ne seriez pas là!

CHARLEMAGNE.

Non, comte Amaury ! Dieu n'exige point cela ;
Au désir de Gérard, moi le roi, je me range.
Attendez à demain ! A demain !

GÉRALD, à part.

C'est étrange !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

**GÉRALD, BERTHE, LE DUC NAYME, RAGENHARDT
AMAURY, GEOFFROY, HARDRÉ, JEUNES FILLES, JEUNES
SEIGNEURS.**

LE DUC NAYME, debout à gauche.

Approchez tous les deux, jeune fille et jeune homme ;
C'est Gérald de Montblois et Berthe qu'on vous nomme ?

GÉRALD ET BERTHE.

Oui, sire.

LE DUC NAYME.

L'Empereur m'ayant commis ce soin,
Moi, duc Nayme, prenant cette foule à témoin,
Ici du dizainier je remplirai la charge ;
L'Empereur veut ainsi d'une façon plus large
Honorer cet hymen... Venez donc devant moi
Échanger les présents, comme le veut la loi.
Mais, d'après cette loi dont aucun ne s'exempte,
Je dois interroger l'époux qui se présente,

Afin qu'il puisse encore, ayant mieux réfléchi,
 Revenir sur ses pas avant le seuil franchi.
 — Gérald, un homme fut, dans des temps héroïques,
 Grand parmi les plus grands, parmi les plus stoïques ;
 Vingt ans nous l'avons vu, marchant au doigt de Dieu
 Sous son blanc gonfanon et son cimier de feu ;
 Son courage était fait de sa haine du crime.
 Il était généreux surtout et magnanime ;
 Le soir de Roncevaux, dans le fatal vallon,
 Quand Olivier mourant maudissait Ganelon :
 « Tais-toi, lui dit Roland, plus de parole amère ;
 « Épargne devant moi le mari de ma mère ! »
 L'univers, où son nom vient toujours retentir,
 Vénère maintenant le chevalier martyr,
 Si bien que, nous offrant ce rare et noble exemple,
 La tombe de Roland lui peut servir de temple !
 Tel fut Roland. — Voici sa fille près de toi,
 Sire Gérald ; avant de recevoir sa foi,
 Cherche si dans ton cœur ferme, loyal, fidèle.
 On ne peut rien trouver qui soit indigne d'elle.

GÉRALD.

Rien ! — Je peux donc offrir, messire dizainier,
 Sur ce bouclier d'or le sol et le denier.

présente à Berthe le bouclier qu'elle reçoit et remet à une de ses suivantes.

LE DUC NAYME.

« Berthe, à présent, selon le même usage,
 Offrez au fiancé les dons du mariage

BERTHE.

Messire dizainier, j'offre donc devant vous

Le manteau, puis l'épée, à mon futur époux.

(Une des suivantes remet à Gérard l'épée et le manteau qu'il fait passer à ce seigneur de sa suite.)

LE DUC NAYME.

Et maintenant, il faut pour l'hymen qu'on espère,
Joindre au désir du fils la volonté du père.
— Venez, comte Amaury. Voici les fiancés ;
Ils ne peuvent sans vous être unis. Prononcez

AMAURY, avançant lentement.

Sire duc... Pardonnez à mon trouble... Il me semble
Que pour moi cet honneur est trop grand, et je tremble ;
Je voudrais qu'en ce jour qui met tout au vrai prix,
Le père disparût dans la gloire du fils !
Après ce qu'il a fait, ce qu'il fera peut-être,
Mon fils est le vrai chef de famille, le maître !
Moi je ne suis plus rien, je ne peux rien, sinon
Sentir mon cœur frémir de tendresse à son nom.
Faites ce qu'il désire.

GÉRALD.

Ah ! mon père... De grâce !...
Ma gloire, c'est d'avoir bien suivi votre trace.

AMAURY.

Ce que j'ai dit, Gérard, je dois le maintenir :
Moi, je suis le passé ; marche vers l'avenir !

LE DUC NAYME.

Comte Amaury, c'est bien ! — Pour que nul n'en ignore
À tous, selon la loi, je fais appel encore.

Ainsi, par des motifs qu'a prévus cette loi,
 Quelqu'un s'oppose-t-il à cet hymen ?

RAGENHARDT, sortant de la foule.

Oui, moi.

GÉRALD ET BERTHE.

Ragenhardt !

AMAURY.

Le Saxon !

LE DUC NAYME.

Ah ! je comprends sans doute :
 La haine du vaincu se réveille. J'écoute.
 Tu peux parler. Saxon.

RAGENHARDT.

La haine, avez-vous dit ?
 En effet, j'ai souffert, j'ai haï, j'ai maudit ;
 Je n'étais, n'ayant pas de Dieu qui m'avertisse,
 Que la haine... Je suis à présent la justice !
 Dame Berthe, Gérald, moi Saxon, vous Français,
 Je me tairais encor si je vous haïssais,
 Et laissant accomplir cet hymen exécration,
 Je parlerais quand tout serait irréparable !
 Eh bien, non, non ! Cela, je ne le ferai pas,
 Et tous deux je vous sauve avant le dernier pas !

LE DUC NAYME.

Explique-toi donc !

TOUS

Oui !

AMAURY.

N'écoutez pas cet homme,
Il est notre ennemi.

RAGENHARDT.

Prends garde, toi qu'on nomme
Amaury !

AMAURY.

Que peux-tu ? quelles preuves as-tu
Pour attaquer mon fils, sa gloire, sa vertu ?

RAGENHARDT.

Je ne l'attaque pas, je le défends, te dis-je !

AMAURY.

Contre qui ?

RAGENHARDT.

Contre toi.

LE DUC NAYME.

Parle donc, je l'exige.

AMAURY.

Non ! ne l'écoutez pas : il ment, il va mentir,
Mais j'épargnai sa vie, et c'est mon repentir.

RAGENHARDT.

Ton repentir, dis-tu ? Tu n'en as donc pas d'autre ?
— Cet homme dont la main ose toucher la vôtre,
Je connais son passé, je connais son vrai nom,
Et je vais vous le dire à tous.

AMAURY.

Tu mens, Saxon,

Tu mens !

RAGNHARDT

Eh bien, je vais devant l'empereur même,
Je vais donner la preuve, oui, la preuve suprême !
Oui, je le prouverai, cet homme que voici
Se nomme...

AMAURY bas, en allant jusqu'à lui.

Tais-toi ! pas devant lui ! pas ici !

RAGNHARDT.

Je suis plus généreux que toi, comte, j'espère,
Car c'est devant son fils que tu tuas mon père !
Je voudrais épargner Gérard, je ne le puis :
Les ombres des martyrs viendraient troubler mes nuits !
Je peux faire du moins, et cela doit suffire,
Qu'il apprenne par toi ce que je venais dire !
Parle donc à ton fils, toi-même, si tu veux.

AMAURY.

C'est bien... Reste, Gérard.

(Aux assistants.)

Qu'on nous laisse tous deux !

BERTHE.

Dieu ! qu'est-ce donc ? Sur nous je sens comme un orage !

GEOFFROY, au duc Mayme montrant Amaury.

Voyez quelle pâleur a couvert son visage !

LE DUC MAYME.

Oui.

GEOFFROY, à Regenhardt.

Qui donc es-tu, toi qu'à nos yeux étonnés...

REGENHARDT.

Je vous l'ai dit : Je suis la justice ! Venez.

SCÈNE II

AMAURY, GÉRALD.

GÉRALD.

Mon père... Ce Saxon... Cet homme est fou, je pense ?

AMAURY.

Non !

GÉRALD.

Mais pour vous jeter une pareille offense
Il ne vous connaît pas ?

AMAURY.

Il me connaît !

GÉRALD.

Eh quoi.

Un tel outrage...

AMAURY.

Est juste !

GÉRALD.

O mon Dieu ! quel effroi

Glace mon cœur !

AMAURY.

Gérald, que ton ame soit forte !

Comment cet homme a su la vérité, n'importe.

Ecoute Mon vrai nom, ce n'est pas Amaury.
Il est un nom maudit de tous, partout flétri ;
L'homme qui le portait, ce nom qui déshonore,
On l'a cru mort, longtemps.

GÉRALD.

Eh ! bien ?

AMAURY.

Il vit encore.

Ce secret est connu du Saxon et du roi ;
Ganelon n'est pas mort.

GÉRALD.

Et Ganelon ?

AMAURY.

C'est moi.

GÉRALD.

Ah ! Berthe :

AMAURY.

O noble cœur ! O grande âme martyr !
Son premier cri n'a pas été pour me maudire !

GÉRALD.

Vous maudire... jamais ! Pas même en cet instant !
Comme vous avez dû souffrir ; je souffre tant !

AMAURY.

Ah ! parle-moi plutôt avec colère et haine ;
J'ai soif de tes mépris, s'ils soulagent ta peine !

GÉRALD.

Vous mépriser... jamais ! Je ne veux rien savoir

Sinon qu'enfant par vous j'ai compris le devoir,
 L'honneur, le dévouement, la fierté, le courage ;
 Rien de bon n'est en moi qui ne soit votre ouvrage !
 Quel que soit le démon qui vous put égarer.
 Je reste votre fils... Mais laissez-moi pleurer !
 — Ah ! quand elle apprit tout, dans ce jour de misère,
 C'est ainsi, n'est-ce pas, que dut pleurer ma mère ?

AMAURY.

Gérald...

GÉRALD.

Ne parlez pas ! n'arrachez pas le fer :
 Laissez le dard aigu se fixer dans la chair !
 — Moi qui me rappelait ma fierté, ma vaillance,
 Mon dévouement !... Hélas ! O mon orgueil, silence !
 Je m'explique à présent ce que je sentais là,
 Ce mal sombre, profond, hideux... C'était cela !
 L'héritage fatal que l'homme n'est pas maître
 De fuir !... Mon père ainsi l'avait reçu peut-être !
 Oui, c'est vrai ! c'est bien vrai ! Je sens avec effroi
 L'être mystérieux caché toujours en moi,
 Qui supprime soudain mon existence ancienne,
 Et qui me prend mon âme et me donne la sienne !
 Je parle... c'est sa voix ! je marche... c'est son pas !
 Ah ! c'est horrible !... Non, non, non ! je ne veux pas !

AMAURY.

Gérald... Mais je n'ai pas le droit de te répondre,
 Et rien que ton regard suffit à me confondre.
 Charlemagne sans doute hier fut trop clément ;
 Dieu l'est moins : ta douleur, voilà mon châtement !

GÉRALD.

Ma douleur... il est vrai ! — J'ai mal compris ma tâche ;
Ce coup brutal du sort m'a trouvé presque lâche ;
Terrible fut le choc, mais en le recevant,
J'ai tremblé, j'ai pleuré, j'ai souffert en enfant ;
Je suis homme à présent ! D'une âme plus virile
J'éloigne désormais toute plainte stérile ;
J'aurais dû, respectant la faute et le malheur,
Devant vous, dans mon sein, étouffer ma douleur ;
Mais l'expiation éclatante et suprême
Il faut que je la trouve, à l'instant, en moi-même,
Pour racheter l'honneur de mon père et le mien,
Le ciel me donnera la force et le moyen ;
S'il est à ma blessure encore quelque remède,
Si terrible qu'il soit, je suis prêt ! que Dieu m'aide

AMAURY.

Dieu t'inspire, Gérald ! Je ne peux désormais
Que t'approuver en tout ; à tout je me sou mets.
Mon destin est fini ; je pars, cela doit être :
L'ombre que je jetais sur toi va disparaître ;
Mais laisse-moi mêler, en fuyant de ce seuil,
À mes larmes de honte une larme d'orgueil.
Hélas ! plein d'une horreur que ta pitié tempère,
Sans doute en ce moment tu te dis : c'est mon père !
Mais moi, plein d'un orgueil inconnu, je me dis :
— Pardonne-moi, Gérald ! — je me dis : c'est mon fils !

GÉRALD.

Mon père !

AMAURY.

Adieu, Gérald !

GÉRALD.

Mon père !

AMAURY.

Un jour, peut-être,

— Bientôt si je pouvais, mais Dieu seul est le maître ! —
 Quand cette vie aura cessé de me punir,
 Quand je ne serai plus qu'un lointain souvenir,
 Gérard, malgré mon crime immense, irréparable,
 Songe qu'il t'aimait bien, ce cœur si misérable,
 Et que je l'ai trouvé, mon plus dur châtement,
 A voir tes bras pour moi fermés en ce moment !

GÉRALD, lui ouvrant ses bras.

Ah ! mon père !

AMAURY.

Mon fils ! — Maintenant je te laisse ;
 Adieu, mon fils ! Plus tard j'aurais trop de faiblesse !
 J'entends venir, je fuis : je serais trop honteux
 Si le père et le fils se trouvaient devant eux !

(Amaury sort par la gauche. Gérard reste immobile sur le devant de la scène et se retourne à demi à l'aspect de Charlemagne, de Berthe, du duc Naimé et de toute la cour qui entrent par le fond.)

SCÈNE III.

GÉRALD, CHARLEMAGNE, BERTHE, LE DUC NAIMÉ
 HARDRÉ, GEOFFROY, et AUTRES SEIGNEURS.

GÉRALD, à part.

Les voici !... l'Empereur... le frère de ma mère !

Le duc Nayme... tous ceux qui m'admiraient naguère !
Berthe!... Berthe!... O mon Dieu! m'avez-vous donc maudit

CHARLEMAGNE, au fond, entouré de tous les seigneurs.

Gérald, devant ma cour le Saxon a tout dit,
Dieu vient de te frapper dans ta noble espérance :
A ta gloire, Gérald, il manquait la souffrance !
— Barons, ducs, chevaliers, vous tous qui m'entourez,
Si ma justice a pu faillir, vous jugerez :
Je savais tout hier ; sans haine ou complaisance,
J'ai dû mettre le crime et la gloire en présence ;
Mais j'eus tort en voulant qu'après ce long oubli,
Ce secret dans mon sein restât enseveli,
Car un roi doit à tous, quoi qu'on puisse prétendre,
Dire la vérité comme il devrait l'entendre !
J'eus tort, l'événement me le prouve trop bien !
Donnez donc votre avis, même contre le mien.
Autrefois, en un jour douloureux pour moi-même,
J'assemblai mes seigneurs en tribunal suprême,
Et c'est dans ce conseil que ma voix proclama
L'union d'Eginhardt et de ma fille Emma.
Ce qu'ils furent jadis, vous le serez sans doute
Bons et droits justiciers ! Parlez, je vous écoute.

LE DUC NAYME, descendant vers Gérald.

Gérald, le lendemain de Roncevaux, tandis
Que nous luttions depuis la veille un contre dix
Je fus blessé, vaincu, par Dalabeis le More ;

(Montrant son front)

La cicatrice est là : tu peux la voir encore.
Honneur à toi, Gérald ! Ton triomphe d'hier
A racheté l'honneur de ton père. — Sois fier.

Car devant toi, héros que la faveur divine
 Vous a donné, moi, prince et vieillard je m'incline :

HARDRÉ, descendant vers Gérard.

Honneur à toi, Gérard ! — Messire chevalier,
 Je suis le dernier fils du baron Angelier,
 Au champ de Roncevaux mort pour la foi chrétienne.
 Permits qu'en ce moment ma main serre la tienne !

GEOFFROY descendant vers Gérard, avec son jeune frère.

Le soir de Roncevaux, l'archevêque Turpin,
 Tandis que la bataille arrivait à sa fin,
 Tomba près de Roland. Roland, cachant ses larmes,
 Alla chercher les corps de ses compagnons d'armes ;
 Aux pieds de l'archevêque il étendit les morts,
 Le duc Sanche, Anséis, et bien d'autres ! Alors
 L'archevêque, au Seigneur offrant cette hécatombe,
 Bénit tous ces martyrs ; puis, lui-même succombe.
 — Hugon et moi, Gérard, nous sommes les neveux
 De Turpin ; nous serons tes frères, si tu veux !

RICHARD, allant à pas lents vers Gérard.

Sire, Gérard, pardon !... moi, vieil homme de guerre,
 Je vous dirais trop mal .. mes larmes, ce n'est guère ;
 Mais laissez-moi pleurer, en baisant à genoux
 Cette main qui vengea mon Roland... et nous tous !

CHARLEMAGNE, du haut de son trône.

Le soir de Roncevaux, sous l'ombre des grands arbres,
 Aux coups dont son épée avait taillé les marbres,
 Je reconnus Roland ; je le pris dans mes bras,
 Jurant de le pleurer tous mes jours d'ici-bas ;
 Puis, dans l'herbe du val de sang toute trempée,

Autour du héros mort je cherchai son épée ;
Je ne la trouvai point, et ce fut un grand deuil,
Car il avait toujours témoigné cet orgueil
De vouloir au tombeau dormir à côté d'elle ;
Il fallut la laisser aux mains de l'infidèle ;
— C'est grâce à toi, Gérard, que, dans un jour plus beau
Le glaive saint ira le rejoindre au tombeau !
Sois donc glorifié, vengeur de la patrie ;
Sois fier dans ta douleur, dans ton âme meurtrie ;
Et prends ta place, ainsi que je l'avais promis,
Sur les marches du trône, à côté de mes fils !

LE DUC NAYME.

Sois fier, Gérard !

TOUS LES SEIGNEURS.

Sois fier !

CHARLEMAGNE.

Et toi, Berthe, ma fille,
Toi qui maintiens si haut l'honneur de la famille,
Parle : il faut que chacun soit juge et soit témoin :
Parle à ton tour.

BERTHE.

Eh quoi, sire, en est-il besoin ?
Un mot suffit : l'autel est prêt, et je suis prête.
Vlons, Gérard, allons ! — Pourquoi baisser la tête ?

(Gérard reste immobile.)

Pourquoi détournes-tu les yeux, Gérard ? Pourquoi
Ce silence obstiné ? Douterais-tu de moi ?
Veux-tu que je le dise à haute voix encore ?

(A tous les assistants.)

J'aime sire Gérard, autant que je l'honore ;
 Je l'aime maintenant d'un cœur plus attendri,
 Car ce qui l'a frappé ne l'a pas amoindri ;
 Son honneur reste pur dans la cruelle épreuve,
 Et la source n'a pas empoisonné le fleuve.
 Je lui donnai mon âme, ici comme à Montblois,
 Pour sa jeune vertu, pour ses nouveaux exploits,
 Et je ne saurais pas de trahison plus noire
 D'aimer moins son affront que je n'aimais sa gloire !
 — Viens maintenant, Gérard !

CHARLEMAGNE.

Viens, Gérard, et reçois
 La main que t'offre Berthe une seconde fois

GÉRALD.

Sire, je vous bénis dans mon âme confuse,
 Mais ce dernier bienfait, sire, je le refuse.

BERTHE.

Dieu ! Gérard !

GÉRALD.

Laissez-moi m'expliquer devant vous,
 Devant l'Empereur, Berthe, ainsi que devant tous :
 Oui, sire, ce bienfait, cette faveur insigne,
 C'est en les refusant que j'en puis être digne :
 J'entends là cette voix qui ne saurait mentir :
 Je suis le fils du crime, et non du repentir !
 Afin qu'aux yeux de tous la leçon soit plus haute,
 Je veux que le malheur soit plus grand que la faute !
 Et le père sera d'autant mieux pardonné

Que le fils innocent se sera condamné !
Sans cela l'on dirait, en citant mon exemple,
Que l'expiation ne fut point assez ample,
Et j'aime mieux briser mon cœur en ce moment
Que d'être un jour témoin de votre étonnement !
Oui, vous-mêmes, vous tous qui plaignez mes souffrances,
Vous qui me consolez dans mes horribles transes,
Peut-être cet élan de vos cœurs généreux
S'arrêterait bientôt à me voir plus heureux !
Mon père s'exilait ; nous partirons ensemble ;
Il sied que le destin jusqu'au bout nous rassemble.
— Que mon malheur du moins serve à tous de leçon :
Pour mieux vaincre à jamais l'esprit de trahison,
Songez à vos enfants ! Songez que d'un tel crime
Votre race serait l'éternelle victime,
Et que tous les remords, tous les pleurs d'ici-bas,
Toutes les eaux du ciel ne l'effaceraient pas !

BERTHE

Tu veux partir, Gérald !

GÉRALD.

Oui, Berthe !

BERTHE.

Ah ! si tu m'aimes

Ne sois pas seul, Gérald, si cruel pour nous-mêmes

GÉRALD.

Je n'ose plus t'aimer !

BERTHE.

Et moi, Gérald, et moi ?

Pour me frapper ainsi que t'ai-je fait ? Pourquoi ?

GÉRALD.

Le sort nous frappe seul !

BERTHE.

N'en sois donc pas complice !

Ne perds pas le bonheur...

GÉRALD.

Veux-tu que j'en rougisse ?

BERTHE.

Regarde l'avenir.

GÉRALD.

Je vois trop le passé !

BERTHE.

Eh bien, si pour toi seul il n'est pas effacé,
S'il ne te suffit pas que l'Empereur pardonne,
S'il faut que la mort parle et que le ciel ordonne,
Eh bien, Gérald, au nom de mon père...

GÉRALD.

Plus bas :

Le mien pourrait entendre !

BERTHE, tombent dans les bras de ses suivantes.

Ah ! plus d'espoir, hélas !

GÉRALD, allant vers Charlemagne.

Sire, devant ces pleurs venez à ma défense !
Je ne peux rien céder contre ma conscience,
Tout espoir me rendrait à moi-même odieux :
La fille de Roland au fils de... Justes dieux !

Non, jamais ! Sa pitié ne voit que mon martyr,
Aujourd'hui... Mais demain ! Vous m'avez compris, sire !

CHARLEMAGNE.

C'est vrai, Gérald ! Ton roi, ton juge et ton seigneur,
Ne te saurait blâmer pour cet excès d'honneur ;
Mais, comme roi, voici ma sentence dernière :
Hier, pour délivrer Durandal prisonnière,
Je t'ai prêté Joyeuse. — Aujourd'hui, je fais mieux :
Il faut à ton courage un prix plus glorieux ;
Je veux que Durandal désormais t'appartienne,
Car la main de Roland la mettrait dans la tienne !
La noble épée a soif du sang de l'étranger ;
Toi son libérateur, mène-la se venger ;
Et quand vous aurez fait ce qu'il faut faire encore,
Quand vous aurez chassé, du couchant à l'aurore,
Nos derniers ennemis comme un troupeau tremblant,
Tu la rapporteras au tombeau de Roland !

GÉRALD.

Oui, sire, à son tombeau, là-bas ! en Aquitaine !
Et puis, j'irai chercher une mort plus lointaine.

BERTHE.

Et si la mort te fuit, Gérald ?

GÉRALD.

Je marcherai
Si loin et d'un tel pas que je la trouverai !

BERTHE, après un long silence.

Eh bien... je me sou mets : qui t'aime te ressemble !
Dieu fit nos cœurs pareils : que Dieu seul les rassemble !
— Adieu, Gérald !

CHARLEMAGNE.

Barons, princes, inclinez-vous
Devant celui qui part : il est plus grand que nous !

Gérald, Durandal à la main, s'éloigne au milieu des épées de tous les seigneurs inclinés devant lui, tandis que Berthe lui montre du doigt le ciel.)

LE MONDE
OU L'ON S'ENNUIE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, à la COMÉDIE-FRANÇAISE,
le 25 avril 1881

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

L'AGE INGRAT, comédie en trois actes.
L'AUTRE MOTIF, comédie en un acte.
LE CHEVALIER TRUMEAU, comédie en un acte, en vers.
LE DÉPART, poésie dite sur la scène du Théâtre-Français.
LE DERNIER QUARTIER, comédie en deux actes, en vers.
L'ÉTINCELLE, comédie en un acte.
LES FAUX MÉNAGES, comédie en quatre actes, en vers.
HÉLÈNE, tragédie bourgeoise, en trois actes, en vers.
LE MONDE OU L'ON S'AMUSE, comédie en un acte.
LE MUR MITOYEN, comédie en deux actes, en vers.
LE PARASITE, comédie en un acte, en vers.
PENDANT LE BAL, comédie en un acte, en vers.
PETITE PLUIE..., comédie en un acte.
PRIÈRE POUR LA FRANCE, poème dit sur la scène du Théâtre-Français.
LE SECOND MOUVEMENT, comédie en trois actes, en vers.

AMOURS ET HAINES, un volume.
LES PARASITES, un volume.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

LE THÉÂTRE CHEZ MADAME, un volume.

LE MONDE
OU
L'ON S'ENNUIE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

ÉDOUARD PAILLERON

DIXIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—
1881

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

Qu'on ait trouvé des personnalités dans cette comédie, je n'en suis pas surpris : on trouve toujours des personnalités dans les comédies de caractère, comme on se découvre toujours des maladies dans les livres de médecine.

La vérité est que je n'ai pas plus visé un individu qu'un salon ; j'ai pris dans les salons et chez les individus les traits dont j'ai fait mes types, mais où voulait-on que je les prisse ?

Et ce sont si bien des types et si peu des portraits, qu'on a mis sur chacun d'eux jusqu'à cinq noms différents.

Entre mes prétendus modèles et leurs prétendues copies, d'ailleurs, il y a toute la distance qui sépare les gens honnêtes des intrigants, les délicats des précieux, ceux qui arrivent par leur talent, de ceux qui n'ont que le talent d'arriver.

Et maintenant, que mes personnages marchent comme monsieur X., ou se coiffent comme madame Y., qu'est-ce que cela prouve? Un ridicule est toujours à quelqu'un et à plus d'un. Là n'est pas la question : Est-ce monsieur X. ? Non ! Est-ce madame Y. ? Non ! Eh bien alors ? Il n'y aurait plus d'études de mœurs contemporaines possibles avec cette tendance à feindre de voir partout des personnalités pour feindre ensuite de s'en indigner.

La comédie a ses droits, limités par le goût et ce respect de soi-même qui fait que l'on respecte les autres.

J'ai la conscience de ne pas avoir dépassé cette limite.

PERSONNAGES

BELLAC.	MM. GOT.
ROGER DE CÉРАН.	DELAUNAY.
PAUL RAYMOND.	COQUELIN.
TOULONNIER.	GARRAUD.
LE GÉNÉRAL DE BRIAIS	MARTEL.
VIROT.	JOLLET.
FRANÇOIS	ROGER.
DE SAINT-RÉAULT	RICHARD.
GAIAC.	DAVRIGNY.
MELCHIOR DE BOINES	PAUL RENÉY.
DES MILLETS.	LELOIR.
LA DUCHESSE DE RÉVILLE.	M ^{mes} M. BROHAN.
MADAME DE LOUDAN	E. RIQUIER.
JEANNE RAYMOND	REICHENBERG.
LUCY WATSON.	E. BROISAT.
SUZANNE DE VILLIERS.	J. SAMARY.
LA COMTESSE DE CÉРАН	LLOYD.
MADAME ARRIÉGO.	MARTIN.
MADAME DE BOINES.	FAYOLLE.
MADAME DE SAINT-RÉAULT	AMEL.

Au château de madame de Céran, à Saint-Germain.

1884.

S'adresser, pour la mise en scène détaillée et la plantation des décors,
à M. LEAUTAUD, au Théâtre-Français.

LE
MONDE OU L'ON S'ENNUIE

ACTE PREMIER

Un salon carré avec porte au fond, ouvrant sur un autre grand salon. Portes aux premier et troisième plans. A gauche, entre les deux portes, un piano. Porte à droite au premier plan; du même côté, plus haut, une grande baie avec vestibule vitré donnant sur le jardin; à gauche, une table avec siège de chaque côté; à droite, petite table et canapé, fauteuils, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANÇOIS, seul, puis LUCY.

FRANÇOIS, cherchant au milieu des papiers qui encombrant la table.

Ça ne peut pas être là-dessus non plus; ni là dedans: *Revue Matérialiste... Revue des Cours... Journal des Savants...*

Entre Lucy.

LUCY.

Eh bien, François, avez-vous trouvé cette lettre?

FRANÇOIS.

Non, miss Lucy, pas encore.

LUCY.

Ouverte, sans enveloppe, un papier rose?

FRANÇOIS.

Est-ce que le nom de miss Watson est dessus?

LUCY.

Vous ai-je dit qu'elle était à moi?

FRANÇOIS.

Mais...

LUCY.

Enfin vous n'avez rien trouvé?

FRANÇOIS.

Pas encore, mais je chercherai, je demanderai...

LUCY.

Non, ne demandez pas, c'est inutile! Seulement, comme je tiens à l'avoir, cherchez toujours. De l'endroit où vous nous avez remis les lettres ce matin jusqu'à ce salon. Elle ne peut pas être tombée autre part... Cherchez!... Cherchez!

Elle sort.

SCÈNE II

FRANÇOIS, puis JEANNE et PAUL RAYMOND.

FRANÇOIS, seul, revenant à la table.

Cherchez! Cherchez!... *Revue Coloniale! Revue Diplomatique! Revue Archéologique...*

JEANNE, entrant et gaiement.

Ah ! voilà quelqu'un ! (A François.) Madame de Céran...

PAUL, lui prenant la main et bas.

Chut !... (A François, gravement.) Madame la comtesse de Céran est-elle en ce moment au château ?

FRANÇOIS.

Oui, Monsieur !

JEANNE, gaiement.

Eh bien, allez lui dire que M. et madame Paul...

PAUL, même jeu, froidement.

Veillez la prévenir que M. Raymond, sous-préfet d'Agenis, et madame Raymond, arrivent de Paris et l'attendent au salon.

JEANNE.

Et que...

PAUL, de même.

Chut ! (A François.) Allez, mon ami...

FRANÇOIS.

Oui, monsieur le sous-préfet. (A part.) C'est les nouveaux mariés... (Haut.) Monsieur le sous-préfet veut-il se débarasser?...

Il prend les sacs et couvertures des arrivants et sort.

JEANNE.

Ah çà ! mais, Paul...

PAUL

Pas de Paul, ici : M. Raymond.

JEANNE.

Comment? tu veux?...

PAUL.

Pas de *tu*, ici: *vous*, je t'ai dit.

JEANNE.

Elle rit.

Ah! cette figure...

PAUL.

Pas de rire ici, je vous en prie!

JEANNE.

Eh bien, Monsieur, vous me grondez?

Elle se jette à son cou; il se dégage avec effroi.

PAUL.

Malheureuse! il ne manquerait plus que cela!

JEANNE.

Ah! tu m'ennuies. .

PAUL.

Précisément! cette fois, tu tiens la note! Ah çà! tu as donc oublié tout ce que je t'ai dit en chemin de fer?

JEANNE.

Je croyais que tu plaisantais, moi.

PAUL.

Plaisanter! ici? Voyons, veux-tu être préfète, oui ou non?

JEANNE.

Oui, si ça te fait plaisir.

PAUL.

Eh bien ! observe-toi, je t'en prie, observe-toi. Je te dis encore *toi* parce que nous sommes seuls, mais tout à l'heure, devant le monde, ce sera : *vous*, tout le temps : *vous* ! La comtesse de Céràn m'a fait l'honneur de m'inviter à lui présenter ma jeune femme et à passer quelques jours à son château de Saint-Germain. Or, le salon de madame de Céràn est un des trois ou quatre salons les plus influents de Paris. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Nous y entrons sous-préfet, il faut en sortir préfet. Tout dépend d'elle, de nous, de toi !

JEANNE.

De moi?.. Comment, de moi?

PAUL.

Certainement. Le monde juge de l'homme par la femme. Et il a raison. Et c'est pourquoi sois sur tes gardes ! De la gravité sans hauteur, un sourire plein de pensées ; regarde bien, écoute beaucoup, parle peu ! Oh ! des compliments, par exemple, tant que tu voudras, et des citations aussi, cela fait bien, mais courtes, alors, et profondes : en philosophie, Hegel ; en littérature, Jean-Paul ; en politique...

JEANNE.

Mais je ne parle pas politique.

PAUL.

Ici, toutes les femmes parlent politique.

JEANNE.

Je n'y entends goutte.

PAUL.

Elles non plus, cela ne fait rien, va toujours ! Cite Pufendorf et Machiavel, comme si c'étaient des parents à toi, et le Concile de Trente, comme si tu l'avais présidé. Quant à tes distractions : la musique de chambre, un tour de jardin et le whist, voilà tout ce que je te permets. Avec cela, des robes montantes et les quelques mots de latin que je t'ai soufflés, et je veux qu'avant huit jours on dise de toi : « Eh ! eh ! cette petite madame Raymond, ce serait une femme de Ministre. » Et dans ce monde-ci, vois-tu, quand on dit d'une femme, c'est une femme de Ministre, le mari est bien près de l'être.

JEANNE.

Comment, tu veux être Ministre ?

PAUL.

Dame ! pour ne pas me faire remarquer.

JEANNE.

Mais puisque madame de Céran est de l'opposition, quelle place peux-tu en attendre ?

PAUL.

Candeur, va ! En ce qui concerne les places, mon enfant, il n'y a entre les conservateurs et les opposants qu'une nuance : c'est que les conservateurs les demandent et que les opposants les acceptent. Non, non, va ! c'est bien ici que se font, défont et surfont les réputations, les situations et les élections, où, sous couleur de littérature et beaux-arts, les malins font leur affaire : c'est ici la petite porte des ministères, l'antichambre des académies, le laboratoire du succès !

JEANNE.

Miséricorde ! Qu'est-ce que ce monde-là ?

PAUL.

Ce monde-là, mon enfant, c'est un hôtel de Rambouillet en 1881 : un monde où l'on cause et où l'on pose, où le pédantisme tient lieu de science, la sentimentalité de sentiment et la préciosité de délicatesse ; où l'on ne dit jamais ce que l'on pense, et où l'on ne pense jamais ce que l'en dit ; où l'assiduité est une politique, l'amitié un calcul, et la galanterie même un moyen ; le monde où l'on avale sa canne dans l'antichambre et sa langue dans le salon, le monde sérieux, enfin !

JEANNE.

Mais c'est le monde où l'on s'ennuie, cela.

PAUL.

Précisément !

JEANNE.

Mais, si l'on s'y ennue, quelle influence peut-il avoir ?

PAUL.

Quelle influence !.. candeur ! candeur ! quelle influence, l'ennui, chez nous ? mais énorme !... mais considérable ! Le Français, vois-tu, a pour l'ennui une horreur poussée jusqu'à la vénération. Pour lui, l'ennui est un dieu terrible qui a pour culte la tenue. Il ne comprend le sérieux que sous cette forme. Je ne dis pas qu'il pratique, par exemple, mais il n'en croit que plus fermement, aimant mieux croire... que d'y aller voir. Oui, ce peuple gai, au fond, se méprise de

LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE

rire; il a perdu sa foi dans le bon sens de son vieux rire; ce peuple sceptique et bavard croit aux silencieux, ce peuple expansif et aimable s'en laisse imposer par la morgue pédante et la nullité prétentieuse des pontifes de la cravate blanche: en politique, comme en science, comme en art, comme en littérature, comme en tout! Il les raille, il les hait, il les fuit comme peste, mais ils ont seuls son admiration secrète et sa confiance absolue! Quelle influence, l'ennui? Ah! ma chère enfant! mais c'est-à-dire qu'il n'y a que deux sortes de gens au monde: ceux qui ne savent pas s'ennuyer et qui ne sont rien, et ceux qui savent s'ennuyer et qui sont tout... après ceux qui savent ennuyer les autres!

JEANNE.

Et voilà où tu m'amènes, misérable!

PAUL.

Veux-tu être préfète, oui ou non?

JEANNE.

Oh! d'abord, je ne pourrai jamais...

PAUL.

Laisse donc! ce n'est que huit jours à passer.

JEANNE.

Huit jours! sans parler, sans rire, sans t'embrasser.

PAUL.

Devant le monde, mais quand nous serons seuls... et puis dans les coins... tais-toi donc!... ce sera charmant, au contraire: je te donnerai des rendez-vous... au jardin... partout... comme avant notre mariage.... chez ton père, tu sais?...

JEANNE.

Ah ! c'est égal ! c'est égal !...

Elle ouvre le piano et joue un air de la Fille de madame Angot.

PAUL, effrayé.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que tu fais là ?

JEANNE.

C'est dans l'opérette d'hier.

PAUL.

Malheureuse ! voilà comme tu profites...

JEANNE.

En baignoire, tous les deux, ah ! Paul, c'était si gentil !

PAUL.

Jeanne... Mais Jeanne !.. si on venait... veux-tu bien ?..

(François parait au fond.) Trop tard ! (Jeanne change son air d'opérette en symphonie de Beethoven; à part.) Beethoven ! Bravo ! (Il suit la mesure d'un air profond.) Ah ! il n'y a décidément de musique qu'au Conservatoire.

SCÈNE III

JEANNE, PAUL, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Madame la comtesse prie monsieur le sous-préfet de l'attendre cinq minutes, elle est en conférence avec monsieur le baron Eriel de Saint-Réault.

PAUL.

L'orientaliste ?

FRANÇOIS.

Je ne sais pas, Monsieur ; c'est le savant dont le père avait tant de talent...

PAUL, à part

Et qui a tant de places. C'est bien cela. (Haut.) Ah ! monsieur de Saint-Réault est au château et madame de Saint-Réault aussi, sans doute ?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur le sous-préfet, ainsi que la marquise de Loudan et madame Arriégo ; mais ces dames sont en ce moment à Paris, au cours de monsieur Bellac, avec mademoiselle Suzanne de Villiers.

PAUL.

Et il n'y a pas d'autres personnes en résidence ici ?...

FRANÇOIS.

Il y a madame la duchesse de Réville, la tante de madame.

PAUL.

Oh ! je ne parle ni de la duchesse, ni de miss Watson, ni de mademoiselle de Villiers qui sont de la maison, mais des étrangers comme nous.

FRANÇOIS.

Non, monsieur le sous-préfet, c'est tout.

PAUL.

Et on n'attend personne ?

FRANÇOIS.

Personne?... si, monsieur le sous-préfet : monsieur Roger, le fils de madame la comtesse, arrive aujourd'hui même de sa mission scientifique en Orient; on l'attend d'un moment à l'autre... Ah ! et puis monsieur Bellac, le professeur, qui, après son cours, va venir s'installer ici pour quelque temps ; du moins on l'espère.

PAUL, à part.

C'est donc pour cela qu'il y a tant de dames. (Haut.) C'est bien, merci.

FRANÇOIS.

Alors, monsieur le sous-préfet veut bien attendre?

PAUL.

Oui, et dites à madame la comtesse de ne pas se presser.

SCÈNE IV

PAUL, JEANNE.

PAUL.

Ouf ! quelle peur tu m'as faite avec ta musique !... mais tu t'en es bien tirée. Bravo ! changer Lecocq en Beethoven, ça c'est très fort !

JEANNE.

Je suis si bête, n'est-ce pas?..

PAUL.

Oh ! que je sais bien que non ! Ah ça ! puisque nous avons encore cinq minutes, un mot sur les gens d'ici ; c'est prudent !

JEANNE.

Ah ! bien, non !

PAUL.

Voyons, Jeanne, cinq minutes ! ces renseignements sont indispensables.

JEANNE.

Alors, après chaque renseignement, tu m'embrasseras.

PAUL.

Eh bien, oui, voyons ! quelle enfant ! Ah ! ça ne sera pas long, va !.. la mère, le fils, l'ami et les invités, — ni hommes, ni femmes, tous gens sérieux.

JEANNE.

Eh bien, cela va être gai.

PAUL.

Rassure-toi ! il y en a deux qui ne le sont pas, sérieux, je te les ai gardés pour la fin.

JEANNE.

Attends, paie-moi d'abord ! (Elle compte sur ses doigts.) Madame de Céran, une ; son fils Roger, deux ; miss Lucy, trois ; deux Saint-Réault ; un Bellac ; une Loudan et une Arriégo, cela fait huit.

Elle tend la joue.

PAUL.

Huit quoi ?

JEANNE.

Huit renseignements, donc ; allons paie...

Elle tend la joue.

PAUL.

Quelle enfant!... tiens! tiens! tiens!

Il l'embrasse coup sur coup.

JEANNE.

Ah ! pas si vite ; détaille ! détaille !

PAUL, après l'avoir embrassée plus lentement.

Là ! es-tu contente ?

JEANNE.

Je peux attendre. Voyons les deux pas sérieux, maintenant.

PAUL.

D'abord la duchesse de Réville, la tante à succession, une jolie vieille qui a été une jolie femme...

JEANNE, d'un air interrogateur.

Hem ?

PAUL.

On le dit. Un peu hurluberlu et forte en... propos, mais excellente, avec du bon sens, tu verras... Et enfin, pour le bouquet, Suzanne de Villiers. Oh ! celle-là pas sérieuse du tout, par exemple ; pas assez.

JEANNE.

Enfin !

PAUL.

Une gamine de dix-huit ans, étourdie, bavarde, emballée, avec des audaces de tenue et de langage... oh ! mais... et dont l'histoire est tout un roman.

JEANNE.

A la bonne heure ! nanan, cela ! Voyons !

PAUL.

C'est la fille d'une certaine veuve...

JEANNE, même jeu que plus haut.

Hem ?

PAUL.

Dame ! une veuve !... et de ce fou de Georges de Villiers, un autre neveu de la duchesse qu'elle adorait. Une fille naturelle, par conséquent.

JEANNE.

Naturelle ? oh ! mais c'est délicieux !

PAUL.

La mère est morte, le père est mort. La petite est restée seule à douze ans avec un héritage de viveur et une éducation toute pareille. Georges lui apprenait le javanais. La duchesse, qui en est folle, l'a amenée chez madame de Céran qui la déteste, et elle lui a fait donner Roger pour tuteur. On a bien essayé de la mettre au couvent, mais elle s'en est sauvée deux fois ; on l'en a renvoyée une troisième, et la voilà ici ! Juge de l'effet dans la maison ! Un feu d'artifice dans la lune. -- Ah ! j'ai bien fini, j'espère ; c'est gentil, ça ?

JEANNE.

Si gentil que je te fais grâce des deux baisers que tu me dois...

PAUL, déçu.

Ah :

JEANNE.

Et que c'est moi qui te les donne.

Elle l'embrasse.

PAUL.

Folle ! (La porte du fond s'ouvre.) Oh ! Saint-Réault et madame de Céran. Souffle-moi dans l'œil !... Non !... elle ne nous a pas vus ! Tiens-toi ! hum ! tenez-vous !...

SCÈNE V

PAUL, JEANNE, MADAME DE CÉRAN

ET SAINT-RÉAULT, sur la porte, causant sans les voir.

MADAME DE CÉRAN.

Mais non, mon ami ! pas au premier tour ! comprenez donc ! 15-8-15, au premier tour... Il y a ballottage au premier tour, par conséquent second tour ; c'est pourtant simple.

SAINT-RÉAULT.

Simple ! simple ! Au second tour, puisque je n'ai que quatre voix de second tour, avec nos neuf voix du premier tour, cela ne nous fait que treize au second tour.

MADAME DE CÉRAN.

Et nos sept de premier tour, cela fait vingt au second tour ; comprenez donc !

SAINT-RÉAULT, éclairé.

Ah !

PAUL, à Jeanne.

C'est si simple.

MADAME DE CÉRAN.

Mais !... je vous le répète, soignez Dalibert et ses libéraux. L'Académie est libérale dans ce moment-ci... (insistant) dans ce moment-ci.

Ils descendent en scène en causant.

SAINT-RÉAULT.

Revel n'est-il pas aussi directeur de la Jeune École ?

MADAME DE CÉRAN, le regardant.

Ah ça ! Revel n'est pas mort, que je sache?...

SAINT-RÉAULT.

Mais non.

MADAME DE CÉRAN, de même.

Ni malade ? hein ?

SAINT-RÉAULT, un peu embarrassé.

Oh ! malade... il l'est toujours.

MADAME DE CÉRAN.

Eh bien, alors ?

SAINT-RÉAULT.

Enfin, il faut être prêt, qui sait?... Je vais m'en occuper.

MADAME DE CÉRAN, à part.

Il y a quelque chose. (Apercevant Raymond et allant à lui.) Ah ! mon cher monsieur Raymond, je vous oubliais, pardonnez-moi.

PAUL.

Oh ! Comtesse... (Lui présentant Jeanne.) Madame Paul Raymond.

MADAME DE CÉRAN.

Soyez la bienvenue dans ma maison, Madame. Vous êtes ici chez une amie. (Les présentant à Saint-Réault et le leur présentant.) M. Paul Raymond, sous-préfet d'Agenis ; madame Paul Raymond ; monsieur le baron Eriel de Saint-Réault.

PAUL.

Je suis d'autant plus heureux de vous être présenté, monsieur le baron, que, bien jeune, j'ai eu l'honneur de connaître votre illustre père. (A part.) Il m'a collé à mon baccalauréat.

SAINT-RÉAULT, saluant.

Fort heureux, monsieur le préfet, de cette coïncidence.

PAUL.

Moins que moi, monsieur le baron ; en tous cas, moins fier.

Saint-Réault va à la table et écrit.

MADAME DE CÉRAN, à Jeanne.

Vous trouverez ma maison peut-être un peu austère pour votre jeunesse, Madame ; ne vous en prenez qu'à votre mari si votre séjour ici comporte quelque monotonie, et dites-vous pour vous consoler que se résigner c'est obéir, et qu'en venant vous n'étiez pas libre.

JEANNE, gravement.

En quoi donc, madame la comtesse ? Être libre, ce n'est

pas faire ce que l'on veut, mais ce que l'on juge meilleur...
a dit le philosophe Joubert.

MADAME DE CÉRAN, après avoir regardé Paul, approbativement.

Voilà un mot qui me rassure, mon enfant. Du reste, pour purement intellectuel que soit le mouvement de mon salon, il n'est pas sans attrait pour les esprits élevés. Et tenez, aujourd'hui, précisément, la soirée sera particulièrement intéressante. M. de Saint-Réault veut bien nous lire un extrait de son travail inédit sur Rama-Ravana et les légendes sanscrites.

PAUL.

Vraiment! Oh! Jeanne!..

JEANNE.

Quel bonheur!

MADAME DE CÉRAN.

Après quoi, je crois pouvoir vous promettre quelque chose de M. Bellac.

JEANNE.

Le professeur?

MADAME DE CÉRAN.

Vous le connaissez?

JEANNE.

Quelle dame ne le connaît pas? Oh! mais cela va être charmant.

MADAME DE CÉRAN.

Une causerie intime, *ad usum mundi*, quelques mots seulement, mais du fruit rare, et enfin, pour terminer, la lecture d'une pièce inédite.

PAUL.

Oh! en vers peut-être?

MADAME DE CÉRAN.

Oui, le premier ouvrage d'un jeune poète inconnu qu'on me présente ce soir et dont l'œuvre vient d'être admise au Théâtre-Français.

PAUL.

Voilà de ces bonnes fortunes que les délicats ne rencontrent que chez vous, Comtesse.

MADAME DE CÉRAN.

Toute cette littérature ne vous effraie pas un peu, Madame?... Car enfin une soirée comme celle-là, c'est autant de perdu pour votre beauté.

JEANNE, gravement.

Ce que le vulgaire appelle temps perdu est bien souvent du temps gagné, comme a dit M. de Tocqueville!

MADAME DE CÉRAN, la regardant étonnée, bas à Paul.

Elle est charmante! (Saint-Réault se lève et va vers la porte.)
Eh bien, Saint-Réault, où allez-vous donc?

SAINT-RÉAULT, sortant.

Au chemin de fer; excusez-moi... Un télégramme... Je reviens dans dix minutes.

Il sort.

MADAME DE CÉRAN.

Décidément, il y a quelque chose... (Elle cherche sur la table, (A Jeanne et à Paul.) Pardon! (Elle scane. François paraît.) Les journaux?

FRANÇOIS.

M. de Saint-Réault les a pris ce matin, madame la comtesse. Ils sont dans sa chambre.

PAUL, tirant le *Journal Amusant* de sa poche.

Si vous voulez, Comtesse!...

Jeanne l'arrête brusquement, tire le *Journal des Débats* de la sienne et le remet à madame de Cérans.

JEANNE.

Il est d'aujourd'hui.

MADAME DE CÉRAN.

Volontiers... Je suis curieuse... Encore pardon.

Elle ouvre le journal et lit.

PAUL, bas à sa femme.

Bravo! très bien! continue! Exquis le Joubert! et le Tocqueville!... Ah! ça...

JEANNE, bas.

Ce n'est pas de Tocqueville, c'est de moi.

PAUL.

Oh!

MADAME DE CÉRAN, lisant.

Revel très malade... Allons donc! j'étais bien sûre!... Il ne perd pas de temps, Saint-Réault. (Rendant le journal à Paul.) Je sais ce que je voulais savoir, merci! Je ne veux pas vous retenir, on va vous indiquer vos chambres. Nous dinons à six heures très précises; la duchesse est fort exacte, vous le savez. A quatre heures, le consommé; à cinq, la promenade, à six, le diner. (Quatre heures sonnent.) Et tenez, quatre heures, la voici.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA DUCHESSE *entre suivie de* **FRANÇOIS**

qui dispose son fauteuil et son panier à tapisserie, et d'une femme de chambre qui porte le consommé. Elle va s'asseoir dans le fauteuil préparé pour elle.

MADAME DE CÉRAN.

Ma chère tante, voulez-vous me permettre de vous présenter...

LA DUCHESSE, s'installant.

Attends un peu... Attends un peu... Là ! Me présenter qui donc?... (Elle regarde avec son binocle.) Ce n'est pas Raymond, j'imagine?... Il y a beau jour que je le connais.

PAUL, s'avançant avec Jeanne.

Non, Duchesse ; mais madame Paul Raymond, sa femme, si vous le voulez bien.

LA DUCHESSE, lorgnant Jeanne qui salue.

Elle est jolie !... Elle est très jolie ! Avec ma petite Suzanne et Lucy, malgré ses lunettes, ça fera trois jolies femmes dans la maison... Ce ne sera, ma foi, pas trop. (Elle boit à Jeanne.) Et comment, charmante comme vous êtes, avez-vous épousé cet affreux républicain-là ?..

PAUL, se récriant.

Oh ! Duchesse ! républicain, moi !

LA DUCHESSE.

Ah ! vous l'avez été au moins.

Elle bott.

PAUL.

Oh ! bien, comme tout le monde, quand j'étais petit. C'est la rougeole politique cela, Duchesse ; tout le monde l'a eue.

LA DUCHESSE, riant.

Ah ! ah ! la rougeole !... Il est drôle. (A Jeanne.) Et vous, êtes-vous un peu gaie aussi, mon enfant, voyons ?

JEANNE, réservée.

Mon Dieu, madame la duchesse, je ne suis pas ennemie d'une gaieté décente... et je...

LA DUCHESSE.

Oui ; enfin, entre un pinson et vous, il y a une différence, je vois cela. Tant pis ! tant pis !... J'aime qu'on soit gaie, moi... surtout à votre âge. (A la femme de chambre.) Tenez, ôtez-moi cela.

Elle montre sa tasse.

MADAME DE CÉRAN, à la femme de chambre.

Voulez-vous conduire madame Raymond chez elle, Mademoiselle ? (A Jeanne.) Votre appartement est par ici, à côté du mien...

JEANNE.

Merci, Madame. (A Paul.) Venez, mon ami.

MADAME DE CÉRAN.

Non ! votre mari, je l'ai mis par là, lui, de l'autre côté, avec nos laborieux ; entre le comte, mon fils et M. Bel-lac, dans ce pavillon que nous appelons ici, un peu pré-

tentieusement peut-être, le pavillon des Muses. (A Paul.) François va vous y conduire ; j'ai pensé que vous seriez mieux là pour travailler.

PAUL.

Admirablement, Comtesse, et je vous remercie. (Jeanne le pince.) Aïe !

JEANNE, doucement.

Allez, mon ami !

PAUL, bas.

Tu viendras au moins m'aider à défaire mes malles.

JEANNE.

Comment ?

PAUL.

Par les corridors, en haut.

LA DUCHESSE, à madame de Cérén.

Si tu crois que tu leur fais plaisir avec ta séparation de corps.

JEANNE, bas, à Paul.

Je suis trop bonne.

MADAME DE CÉRAN, à Jeanne.

Comment, est-ce que cet arrangement vous contrarie ?

JEANNE.

Moi, madame la comtesse, mais pas le moins du monde. D'ailleurs, vous savez mieux que personne *quid deceat, quid non*.

Elle salue.

MADAME DE CÉRAN, à Paul.

Tout à fait charmante !

Ils sortent ; Paul à droite, Jeanne à gauche.

SCÈNE VII

MADAME DE CÉLAN, LA DUCHESSE, assise près de
la table de gauche et travaillent à sa tapisserie.

LA DUCHESSE.

Ah! elle parle latin! Allons! allons! elle ne déparera pas la collection.

MADAME DE CÉLAN.

Vous savez, ma tante, que Revel est au plus mal.

LA DUCHESSE.

Il ne fait que cela, et puis qu'est-ce que cela me fait?

MADAME DE CÉLAN, s'asseyant.

Comment, ma tante! mais Revel est un second Saint-Réault. Il occupe au moins quinze places. Celle de Directeur de la Jeune École, entre autres, une situation qui mène à tout: voilà ce qu'il faudrait à Roger. Justement il revient aujourd'hui et j'ai le secrétaire du Ministre à dîner ce soir, vous le savez.

LA DUCHESSE.

Oui, une nouvelle couche qui s'appelle Toulonnier.

MADAME DE CÉLAN.

Ce soir, j'emporte la place.

LA DUCHESSE.

Alors tu veux en faire un maître d'école, de ton fils, à présent ?

MADAME DE CÉRAN.

Mais c'est le pied à l'étrier, ma tante, comprenez donc !

LA DUCHESSE.

Il est vrai que tu l'as élevé comme un pion.

MADAME DE CÉRAN.

J'en ai fait un homme sérieux, ma tante.

LA DUCHESSE.

Oh ! oui, parlons-en ! un homme de vingt-huit ans, qui n'a pas encore seulement... fait une bêtise, je le parierais ; si ce n'est pas honteux !

MADAME DE CÉRAN.

A trente ans, il sera de l'Institut, à trente-cinq à la Chambre.

LA DUCHESSE.

Ah ça ! décidément, tu veux recommencer avec le fils ce que tu as fait avec le père ?

MADAME DE CÉRAN.

Ai-je donc si mal fait ?

LA DUCHESSE.

Ah ! pour ton mari, je ne dis pas : un cœur sec, une intelligence médiocre...

MADAME DE CÉRAN.

Ma tante !

LA DUCHESSE.

Laisse-moi donc tranquille, c'était un imbécile, ton mari !

MADAME DE CÉRAN.

Duchesse !

LA DUCHESSE.

Un imbécile avec de la tenue ! Tu l'as poussé dans la politique. C'était indiqué. Et encore tout ce que tu as pu en faire, c'est un ministre de l'agriculture et du commerce. Il n'y a pas tant de quoi te vanter ! Enfin, passe pour lui ; mais pour Roger, c'est autre chose : il est intelligent, lui, il a du cœur ou il en aura... que diable ! ou il ne serait pas mon neveu. Tu ne penses pas à cela, toi ?

MADAME DE CÉRAN.

Je pense à sa carrière, ma tante !

LA DUCHESSE.

Et à son bonheur ?

MADAME DE CÉRAN.

J'y ai pensé.

LA DUCHESSE.

Oui, oui, oh ! Lucy, n'est-ce pas ? Ils s'écrivent, je sais cela ; c'est joli, va ! Une jeune fille qui a des lunettes et qui n'a pas de gorge..., tu appelles ça penser à son bonheur, toi ?

MADAME DE CÉRAN.

Duchesse, vous êtes terrible.

LA DUCHESSE.

Une manière d'aérolithe qui est tombé ici pour quinze

jours et qui y est depuis deux ans, une pédante qui correspond avec les savants, qui traduit Schopenhauer.

MADAME DE CÉRAN.

Une personne sérieuse, instruite, orpheline, extrêmement riche et bien née, la nièce du lord chancelier qui me l'a recommandée... ce serait pour Roger une femme...

LA DUCHESSE.

Cette banquise anglaise?... brrrr!... Rien qu'à l'embrasser il aurait le nez gelé. Du reste, tu fais fausse route, tu sais. D'abord Bellac en tient pour elle ; oui, le professeur. Oh ! il m'a demandé trop de renseignements... Et puis elle en tient pour lui.

MADAME DE CÉRAN.

Lucy ?

LA DUCHESSE.

Oui ! Lucy ! parfaitement ! comme vous toutes, d'ailleurs ; vous en êtes toutes folles !... Oh ! mais je m'y connais mieux que toi, peut-être. Non, non, ce n'est pas Lucy qu'il faut à ton fils.

MADAME DE CÉRAN.

Oui, c'est Suzanne, je sais vos desseins.

LA DUCHESSE.

Et je ne m'en cache pas ! Oui, si j'ai amené Suzanne chez toi, c'est pour qu'il l'épouse. Si j'ai voulu qu'il fût son tuteur et un peu son maître, c'est pour qu'il l'épouse, et il l'épousera, j'y compte bien.

MADAME DE CÉRAN.

Vous comptez sans moi, Duchesse, qui n'y consentirai jamais !

LA DUCHESSE.

Et pourquoi donc? Une enfant...

MADAME DE CÉRAN.

Inquiétante d'origine, inquiétante d'allures, sans éducation, sans tenue!

LA DUCHESSE, éclatant de rire.

Tout à fait moi, à son âge!

MADAME DE CÉRAN.

Sans fortune, sans naissance!

LA DUCHESSE.

Sans naissance! La fille de mon pauvre Georges, si beau, si bon, si brave... Ta cousine, après tout.

MADAME DE CÉRAN.

Une enfant naturelle!

LA DUCHESSE.

Naturelle! Eh bien, quoi? naturelle! Est-ce que tous les enfants ne sont pas naturels?... Tu me fais rire! Et puis d'ailleurs il l'a reconnue. Et puis, et puis tu auras beau faire, tu sais, si le diable s'en mêle... et moi donc!

MADAME DE CÉRAN.

Il s'en est mêlé, Duchesse, mais pas comme vous l'espérez; c'est vous qui faites fausse route.

LA DUCHESSE.

Oh! le professeur! oui, oui, Bellac. Tu m'as dit cela. Tu crois qu'on ne peut pas aller à son cours sans l'aimer, alors?

MADAME DE CÉRAN.

Mais Suzanne n'en manque pas un, ma tante, et elle prend des notes, et elle rédige, et elle travaille; un travail sérieux, Suzanne! Et quand il est là, elle ne le quitte pas d'un instant, elle boit ses paroles. Et tout cela pour la science, alors? Allons donc! ce n'est pas la science qu'elle aime, c'est le savant! c'est aussi clair! Il n'y a qu'à la voir avec Lucy, d'ailleurs: elle en est jalouse. Et cette coquetterie qui lui est venue, et son caractère, depuis quelque temps? Elle chante, elle boude, elle rougit, elle pâlit, elle rit, elle pleure...

LA DUCHESSE.

Giboulées d'avril: c'est la fleur qui vient. Elle s'ennuie, cette enfant.

MADAME DE CÉRAN.

Ici?

LA DUCHESSE.

Ici! Ah çà, est-ce que tu t'imagines qu'on s'amuse, ici? Mais moi, tu entends, moi!... Est-ce que tu crois que si j'avais dix-huit ans je serais ici, moi, avec toutes tes vieilles et tous tes vieux? Ah! bien oui! Mais je serais toujours fourrée avec des jeunes gens, moi! et les plus jeunes possible, et les plus beaux possible, et qui me feraient la cour le plus possible! Nous autres femmes, vois-tu, il n'y a qu'une seule chose qui ne nous ennue jamais, c'est d'aimer et d'être aimées! Et plus je vieillis, plus je vois qu'il n'y a pas d'autre bonheur au monde.

MADAME DE CÉRAN.

Il y en a de plus sérieux, Duchesse.

LA DUCHESSE.

De plus sérieux que l'amour ! Allons donc ! C'est-à-dire que quand celui-là vous échappe, on s'en fait d'autres : quand on est vieux on a des faux bonheurs comme on a des fausses dents, mais il n'y en a qu'un vrai ! un seul ! c'est l'amour ! c'est l'amour, je te dis !

MADAME DE CÉRAN.

Vous êtes romanesque, ma tante.

LA DUCHESSE.

C'est de mon âge, ma nièce. Les femmes le sont deux fois : à seize ans pour elles, et à soixante ans pour les autres. En résumé, tu veux que Lucy épouse ton fils ; moi je veux que ce soit Suzanne ; tu dis que c'est Suzanne qui aime Bellac, moi je dis que c'est Lucy. Nous avons peut-être tort toutes les deux. C'est Roger qui jugera.

MADAME DE CÉRAN.

Comment ?

LA DUCHESSE.

Oui ; je lui exposerai la situation, et pas plus tard que tout à l'heure, dès son arrivée.

MADAME DE CÉRAN.

Vous voulez !...

LA DUCHESSE.

Ah ! c'est son tuteur ! Il faut qu'il le sache. (A part.) Et puis ça l'émoustillera un peu, il en a besoin !

SCÈNE VIII

MADAME DE CÉRAN, LA DUCHESSE, LUCY,

en grande toilette décolletée, avec une pèlerine.

LUCY.

Je crois que voici votre fils, Madame.

MADAME DE CÉRAN.

Le comte !

LA DUCHESSE.

Roger !

LUCY.

Sa voiture entre dans la cour.

MADAME DE CÉRAN.

Enfin !

LA DUCHESSE.

Tu avais peur qu'il ne revînt pas ?

MADAME DE CÉRAN.

Qu'il ne revînt pas à temps, oui... à cause de cette place.

LUCY.

Oh !... il m'avait écrit ce matin qu'il arriverait aujourd'hui, jeudi.

LA DUCHESSE.

Et vous avez manqué le cours du professeur pour le voir plus tôt ? c'est bien, cela.

LUCY.

Oh ! ce n'est pas pour cela, Madame.

LA DUCHESSE, bas, à madame de Cérán.

Tu vois ?... (Haut.) Non, alors ?...

LUCY.

Non... je cherchais... je... c'est autre chose qui m'a retenue.

LA DUCHESSE.

Ce n'est pourtant pas pour le nommé Schopenhauer que vous avez fait cette toilette-là, j'imagine ?

LUCY.

Mais n'attend-on pas du monde ici, ce soir, Madame ?

LA DUCHESSE, bas, à madame de Cérán.

Bellac, c'est assez clair. (A Lucy.) Mes compliments, d'ailleurs. Il n'y a que ces affreuses lunettes... Pourquoi donc portez-vous des infamies pareilles ?

LUCY.

Parce que je n'y vois pas sans cela, Madame.

LA DUCHESSE.

Une belle raison ! (A part.) Elle est pratique ; j'ai horreur de cela, moi !... C'est égal, elle est moins maigre que je ne croyais. Ces Anglaises ont d'aimables surprises.

MADAME DE CÉRAN.

Ah ! voici mon fils.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ROGER.

ROGER.

Ma mère ! ah ! ma mère !... que je suis heureux de vous revoir.

MADAME DE CÉRAN.

Et moi de même, mon cher enfant.

Elle lui tend la main qu'il baise.

ROGER.

Qu'il y a longtemps !... Encore !

Il lui baise encore la main.

LA DUCHESSE, à part.

Ils ne s'étoufferont pas.

MADAME DE CÉRAN, lui faisant voir madame de Réville.

La duchesse, mon ami.

ROGER, allant à la duchesse.

Duchesse !

LA DUCHESSE.

Appelle-moi ma tante et embrasse-moi !

ROGER.

Ma chère tante...

Il va pour lui baiser la main.

LA DUCHESSE.

Non !... non !... sur les joues, moi, sur les joues, co

sont les petits profits de mon âge..... Mais regarde-moi donc!... tu as toujours ton petit air pion! Tiens! tu as laissé pousser les moustaches, il est tout à fait mignon comme cela, ce garçon.

MADAME DE CÉRAN.

J'espère bien, Roger, que vous couperez cela.

ROGER.

Oui, ma mère, soyez tranquille.... Ah! Lucy; bonjour, Lucy!....

LUCY.

Bonjour, Roger! (Poignées de mains.) Vous avez fait un bon voyage?

ROGER.

Oh! des plus intéressants; figurez-vous un pays presque inexploré et, comme je vous l'écrivais, une mine véritable pour le savant, le poète et l'artiste.

LA DUCHESSE, s'asseyant.

Et les femmes? Parle-moi un peu des femmes.

MADAME DE CÉRAN.

Duchesse!

ROGER, étonné.

De quelles femmes, ma tante?

LA DUCHESSE.

De ces femmes d'Orient qui sont si belles, il paraît... Ah! coquin!

ROGER.

Je vous avouerai, ma tante, que le temps m'a manqué pour vérifier ce... détail.

LA DUCHESSE, indignée.

Ce détail!

ROGER, souriant.

Du reste, le gouvernement ne m'avait pas envoyé pour cela.

LA DUCHESSE.

Mais qu'est-ce que tu as vu, alors?

ROGER.

Vous lirez cela dans la *Revue archéologique*.

LUCY.

Sur les monuments funéraires de l'Asie occidentale n'est-ce pas, Roger?

ROGER.

Oui, oh! Lucy, il y a là des tumuli...

LUCY.

Ah! des tumuli!

LA DUCHESSE.

Voyons, voyons, vous marivauderez quand vous serez seuls. Dis-moi un peu, tu dois être fatigué?... Tu arrives à l'instant?

ROGER.

Oh! non, ma tante, je suis depuis hier soir à Paris.

LA DUCHESSE.

Tu as été au spectacle?

ROGER.

Non, j'ai été simplement voir le Ministre.

MADAME DE CÉRAN.

Très bien! et qu'est-ce qu'il t'a dit?

LUCY.

Je vous laisse.

MADAME DE CÉRAN.

Oh! vous pouvez rester, Lucy.

LUCY.

Non, il est plus convenable que je vous laisse, je reviendrai tout à l'heure;... à tout à l'heure, Roger!

Elle lui tend la main.

ROGER, lui serrant la main.

A tout à l'heure, Lucy.

LA DUCHESSE, à part.

Pour ceux-là, je les garantis calmes, on ne peut plus calmes.

Lucy sort. Roger l'accompagne jusqu'à la porte de droite, Madame de Céran s'assied sur le fauteuil, de l'autre côté de la table.

SCÈNE X

LES MÊMES, moins LUCY.

MADAME DE CÉRAN.

Et qu'est-ce qu'il t'a dit, le Ministre, voyons?...

LA DUCHESSE.

Ah! oui, au fait, parlons-en un peu, il y avait longtemps.

ROGER.

Il m'a interrogé sur les résultats de mon voyage et m'a demandé mon rapport dans le plus bref délai, en assignant au jour de son dépôt une récompense que vous devinez, n'est-ce pas.

Il montre sa boutonnière où est le ruban de chevalier.

MADAME DE CÉRAN.

Officier? C'est bien, mais j'ai mieux. Et puis?

ROGER.

Et puis, il m'a chargé de vous présenter ses respects, ma mère, en vous priant de penser à lui, pour cette loi, au Sénat.

MADAME DE CÉRAN.

Je penserai à lui s'il pense à nous... Il faut te mettre à ton rapport sans tarder.

ROGER.

A l'instant même.

MADAME DE CÉRAN.

Tu as mis des cartes chez le Président?

ROGER.

Ce matin, oui, et chez le général de Briais et chez madame de Vielfond.

MADAME DE CÉRAN.

Bon ! il faut qu'on sache ton retour. Du reste, je ferai passer une note aux journaux. A ce propos, une observation. Les articles que tu as envoyés de là-bas sont bien ; seulement j'y ai découvert avec étonnement une tendance à... comment dirai-je ? à l'imagination, au style ; il y a des pay-

sages... des digressions... il y a même des vers... (D'un ton de reproche douloureux.) des vers d'Alfred de Musset, mon enfant !

LA DUCHESSE.

Oui, enfin, c'était presque amusant, méfie-toi de cela.

MADAME DE CÉLAN.

La duchesse plaisante, mon ami, mais garde-toi de la poésie, je t'en prie... Tu traites des matières sérieuses, sois sérieux.

ROGER.

Je ne croyais pas, ma mère... A quoi reconnaît-on qu'un article est sérieux, alors ?

LA DUCHESSE, montrant une brochure.

A ce qu'il n'est pas coupé, mon ami.

MADAME DE CÉLAN.

Ta tante exagère, mon enfant ; mais crois-moi, va, pas de poésie. Et maintenant, nous dinons à six heures. Tu as ton rapport sur les *tumuli* à faire et une heure devant toi. Je ne te retiens plus ; va à ton travail, va !...

LA DUCHESSE.

Un instant !... Maintenant que vos épanchements de cœur sont terminés, parlons d'affaires, s'il vous plaît. Et Suzanne ?

ROGER.

Oh ! chère petite, où donc est-elle ?

LA DUCHESSE.

Au cours de littératures comparées, mon ami.

ROGER.

Suzanne ?

LA DUCHESSE.

Oui, au cours de Bellac.

ROGER.

Bellac ?.. Qui, Bellac?..

LA DUCHESSE.

Un champignon de cet hiver, le savant à la mode, un de ces abbés galants d'Ecole Normale, courtisant les femmes, courtisé d'elles, et se poussant par ce moyen. La princesse Okolitch, qui en est folle, comme toutes nos vieilles, du reste, a imaginé de lui faire faire deux fois par semaine, dans son salon, un cours dont la littérature est le prétexte et le cailletage le but. Or, à force de voir toute la haute femellerie férue du génie de ce Vadius jeune, aimable et facond, il paraît que ta pupille a fait comme les autres, voilà !

MADAME DE CÉRAN.

Inutile, Duchesse...

LA DUCHESSE.

Pardon, c'est son tuteur, il doit tout savoir.

ROGER.

Mais qu'est-ce que cela veut dire, ma tante ?

LA DUCHESSE.

Ça veut dire que Suzanne est amoureuse de ce monsieur !
là... Comprends-tu ?

ROGER.

Suzanne !.. allons donc; cette gamine !

LA DUCHESSE.

Oh ! il ne faut pas longtemps à une gamine pour passer femme, tu sais.

ROGER.

Suzanne !

LA DUCHESSE.

Enfin, voilà ce que ta mère prétend.

MADAME DE CÉRAN.

Je prétends, je prétends que cette... demoiselle recherche visiblement les bonnes grâces d'un homme beaucoup trop sérieux pour l'épouser, mais assez galant pour s'amuser d'elle, et je prétends que, dans ma maison, cette aventure qui n'en est encore qu'à l'inconvenance, n'aille pas jusqu'au scandale.

LA DUCHESSE, à Roger.

Tu entends ?

ROGER.

Mais, ma mère, vous me confondez ! Suzanne ! une enfant que j'ai laissée en robe courte, grim pant aux arbres, une gamine à qui je donnais des pensums, qui sautait sur mes genoux, qui m'appelait papa... Allons donc !... C'est impossible... une dépravation aussi précoce....

LA DUCHESSE.

Une dépravation ! parce qu'elle aime ! Ah ! tu es bien le fils de ta mère, toi, par exemple !... Et quant à être précoce, il y a beau jour qu'à son âge mon cœur avait parlé... C'était un hussard, moi ! oui, bleu et argent ! superbe !... Il était bête comme son sabre ! mais à cet âge-là !... Un cœur neuf, c'est comme une maison neuve, ce ne sont pas les vrais locataires qui essuient les plâtres ! Enfin, il paraît que Bellac... Ah ! c'est invraisemblable ; mais les jeunes filles... il faut se méfier. (A part.) Je n'en crois pas un mot,

mais ça l'émoustille... (Haut.) Et c'est pourquoi tu vas me faire le plaisir de planter là tes *tumuli* et de t'occuper d'elle et rien que d'elle.

SCÈNE XI

MADAME DE CÉRAN, LA DUCHESSE, ROGER,
SUZANNE.

SUZANNE, entrant à pas de loup derrière Roger, lui met la main sur les yeux.
Coucou !...

ROGER, se levant.

Hein ?

SUZANNE, venant se placer devant lui.

Ah ! la voilà.

ROGER, surpris.

Mais, Mademoiselle...

SUZANNE.

Vilain !... qui ne reconnaît pas sa fille.

ROGER.

Suzanne !

LA DUCHESSE, à part.

Il rougit.

SUZANNE.

Eh bien ! tu ne m'embrasses pas ?

MADAME DE CÉRAN.

Suzanne, voyons, il n'est pas convenable. .

SUZANNE.

D'embrasser son père?.. Ah bien!

Elle va à lui.

LA DUCHESSE, à Roger.

Mais embrasse-la donc, voyons!...

Ils s'embrassent.

SUZANNE.

C'est moi qui suis contente!... Je ne savais pas que tu arrivais aujourd'hui, figure-toi! C'est madame de Saint-Réault qui m'a appris cela, au cours, tout à l'heure; alors, moi, sans rien dire... j'étais précisément près d'une porte... je me suis esquivée et j'ai couru au chemin de fer!

MADAME DE CÉRAN.

Seule?

SUZANNE.

Oui, toute seule! Oh! C'est amusant!... Mais le plus drôle, vous allez voir!... J'arrive au guichet, pas d'argent, ah!! Voyant cela, un monsieur qui prenait son billet m'offre de prendre le mien, un jeune homme très poli. Il allait à Saint-Germain justement. Et puis un autre, un vieux très respectable! Et puis un troisième, et puis tout le monde, tous les messieurs qui étaient là... ils allaient tous à Saint-Germain: « Mais, Mademoiselle, je vous en prie!... Je ne souffrirai pas... Moi, Mademoiselle, moi!.. » J'ai donné la préférence au vieux respectable; tu comprends, c'était plus convenable.

MADAME DE CÉRAN.

Tu as accepté?

SUZANNE.

Je ne pouvais pas rester là, voyons.

MADAME DE CÉRAN.

D'un étranger?

SUZANNE.

Puisque c'était un vieux respectable!... Oh! il a été très bien; il m'a aidée à monter en wagon... Oh! très bien! tous, du reste!... car ils étaient tous montés avec nous. Et si aimables! Ils m'offraient les coins, ils levaient les glaces, et puis ils s'empresaient: « Par ici, Mademoiselle;... non, » vous iriez en arrière!... Tenez, par là; pas de soleil, » Mademoiselle!... » et ils tiraient leurs manchettes, et ils frisaient leurs moustaches, et ils faisaient des grâces, tout à fait comme pour une dame... Oh! oui, c'est amusant de sortir seule!... Il n'y a que le vieux respectable qui me parlait toujours de ses propriétés immenses!... ça m'était bien égal.

MADAME DE CÉRAN.

Mais c'est monstrueux!

SUZANNE.

Oh! non; mais le plus étonnant, c'est qu'en arrivant, je retrouve mon porte-monnaie! dans ma poche!... Alors, j'ai remboursé le vieux respectable, j'ai fait une belle révérence à ces messieurs, et j'ai filé. Ah! ah! ils me regardaient tous... (A Roger.) comme toi, tiens!... Qu'est-ce qu'il a?... Mais embrasse-moi donc encore!...

MADAME DE CÉRAN, à la duchesse.

Voilà une inconvenance qui dépasse toutes les autres.

SUZANNE.

Une inconvenance!

LA DUCHESSE.

Tu vois bien qu'elle n'a pas conscience...

MADAME DE CÉLAN.

Une jeune fille, seule, par les chemins !

SUZANNE.

Lucy sort bien seule !

MADAME DE CÉLAN.

Lucy n'a pas dix-huit ans.

SUZANNE.

Je crois bien ! Elle en a au moins vingt-quatre !

MADAME DE CÉLAN.

Lucy sait se conduire.

SUZANNE.

Pourquoi ? parce qu'elle a des lunettes ?

LA DUCHESSE, riant.

Suzanne ! voyons !... (A part.) Je l'adore, moi, cette enfant-là !

MADAME DE CÉLAN.

Lucy n'a pas été renvoyée du couvent.

SUZANNE.

Oh ! cela, c'est une injustice, tu vas voir. Quand je m'ennuyais...

MADAME DE CÉLAN.

Inutile, votre tuteur le sait...

SUZANNE.

Oui, mais il ne sait pas pourquoi... Tu vas voir si c'est une injustice. Quand je m'ennuyais trop en classe, je me

faisais mettre à la porte pour aller au jardin, tu comprends !... Oh ! mon Dieu ! c'était bien facile... J'avais un moyen ! Au milieu d'un grand silence, je m'écriais : — « Ah ! ce Voltaire, quel génie ! » La sœur Séraphine me disait tout de suite : Sortez, Mademoiselle ! Ce n'était pas long et ça prenait toujours. Une fois, qu'il faisait un beau soleil, je regardais par le carreau et tout d'un coup, je dis : « Ah ! ce Voltaire, quel génie ! » et j'attends. Rien !... — Je répète : « Oh ! ce Voltaire... ! » Encore rien... un silence ! Tout étonnée, je me retourne. La mère supérieure était là, je ne l'avais pas entendue entrer. Tableau ! Elle ne m'a pas envoyée au jardin, non, elle m'a renvoyée ici ! Ah bien ! tant pis !.. Assez de couvent comme ça... maintenant je suis une femme !... Tiens !

MADAME DE CÉRAN.

Votre conduite ne le prouve guère ; madame de Saint-Réault doit mourir d'inquiétude.

SUZANNE,

Oh ! le cours était presque fini ; elle sera ici dans un instant avec les autres et M. Bellac... Oh ! c'est lui qui a parlé aujourd'hui !... Oh !

LA DUCHESSE, regardant Roger.

Hum !

SUZANNE.

Et ce que ces dames l'ont applaudi ! Et il n'en manquait pas à son cours, je vous en réponds !... Et dans des toilettes !... Ça avait l'air d'un mariage à Sainte-Clotilde... Oh ! mais il a été... (Faisant claquer un baiser sur ses doigts.) superbe !

LA DUCHESSE, regardant Roger.

Hum !

SUZANNE.

Superbe!... Aussi, il fallait entendre ces dames... « Ah! charmant! charmant!... » Madame de Loudan en poussait, des petits cris de cochon d'Inde... ah! ah! ah! Je ne l'aime pas, moi, cette femme-là!

LA DUCHESSE, regardant Roger.

Hum! (A Suzanne.) Et alors, voilà les notes que tu prends au cours, toi?...

SUZANNE.

Moi?... oh! j'en prends d'autres. (A Roger.) Tu verras.

LA DUCHESSE, à Roger, prenant le cahier de notes que Suzanne a déposé sur la table en entrant.

On peut voir tout de suite. (Cinq heures sonnent.) Cinq heures! Oh! oh! et ma promenade! (Bas à Roger.) Eh bien, y vois-tu quelque chose... pour Bellac?

ROGER.

Non, je...

LA DUCHESSE.

Cherche! examine! déchiffre! C'est un palimpseste qui en vaut bien un autre! Après tout, c'est ton métier...

ROGER.

Je n'y entends rien.

LA DUCHESSE.

Et c'est ton devoir!

MADAME DE CÉRAN, à part.

Que de temps perdu!

LA DUCHESSE, à part, regardant Roger.

Ça l'émoustille!

SUZANNE, à part, les regardant tous.

Qu'est-ce qu'ils ont donc ?

SCÈNE XII

ROGER, SUZANNE.

SUZANNE.

Comme tu me regardes!... Parce que je suis venue seule?... Tu es fâché?

ROGER.

Non, Suzanne, et pourtant vous devez comprendre...

SUZANNE.

Mais tu me dis vous? ce n'est pas parce que tu es fâché?

ROGER.

Non, et cependant...

SUZANNE.

Alors, c'est parce que tu trouves que je suis une femme, maintenant?... hein?... oui, n'est-ce pas?.., dis-le!... oh! dis-le... cela me fera tant de plaisir.

ROGER.

Oui, Suzanne, vous êtes une femme maintenant et c'est précisément pour cela qu'il faut vous observer davantage.

SUZANNE, se pressant contre lui.

C'est cela, gronde-moi, toi, je veux bien.

ROGER, la repoussant doucement.

Voyons, mettez-vous là!

SUZANNE.

Mais attends donc! tu me dis : vous; tu veux que je te dise vous aussi, alors?

ROGER.

Cela vaudrait mieux.

SUZANNE.

Oh! que c'est amusant!... mais pas facile!

ROGER.

Il y a bien d'autres convenances auxquelles il faudra désormais vous astreindre, et c'est précisément là le reproche...

SUZANNE.

Oui, oui, oh! je sais : pas de tenue! monsieur Bellac me l'a assez dit.

ROGER.

Ah! monsieur...

SUZANNE.

Mais qu'est-ce que tu veux?... pas moyen... ce n'est pas ma faute, va, je te jure, je vous jure... Tu vois, ce n'est pas facile; je m'étais pourtant bien promis qu'à ton... qu'à votre retour, tu me... vous... ah bien! je ne peux pas! tant pis! ce sera pour une autre fois; oui, je m'étais promis qu'à ton retour tu me retrouverais aussi raide que Lucy,

et ce que je m'appliquais!... Voilà six mois que je m'applique... Et puis, tout à coup j'apprends que tu arrives... et patatras! six mois de perdus, je manque mon effet!

ROGER, d'un ton de reproche.

Je manque mon effet!

SUZANNE.

Ah! oui, je suis contente que tu sois revenu!... Je t'aime tant! mais tant! je t'adore!...

ROGER.

Suzanne! Suzanne! perdez donc l'habitude de vous servir de mots dont vous ne connaissez pas la portée.

SUZANNE.

Comment!... je ne connais pas!... mais je connais très bien!... je t'adore, je te dis. Est-ce que tu ne m'aimes pas, toi, avec ton air tout drôle?... Pourquoi as-tu un air tout drôle?... N'est-ce pas que tu m'aimes mieux que Lucy?

ROGER.

Suzanne!

SUZANNE.

Bien sûr! Tu ne vas pas l'épouser?

ROGER.

Suzanne...

SUZANNE.

On me l'a dit.

ROGER.

Allons!... allons!...

SUZANNE.

Alors pourquoi lui écris-tu?... oui, tu lui as écrit vingt-sept lettres, à elle!... oh! je les ai [comptées... vingt-sept.

ROGER.

C'était sur des choses...

SUZANNE.

Et encore une ce matin... toujours sur des choses, alors? Qu'est-ce que tu lui écrivais, hein... ce matin?

ROGER.

Mais tout simplement que j'arriverais jeudi.

SUZANNE.

Que tu arriverais jeudi? que ça! bien vrai? Mais pourquoi pas à moi, alors? Je t'aurais vu la première.

ROGER.

Mais ne vous ai-je pas écrit pendant mon absence? et souvent.

SUZANNE.

Oh! souvent... dix fois! et encore des petits mots de rien du tout, au bas d'une page comme à un baby. Je ne suis plus un baby, va, j'ai bien réfléchi pendant ces six mois; j'ai appris des choses!...

ROGER.

Quoi?... quelles choses? (Suzanne se penche sur son épaule et pleure.) Suzanne, qu'avez-vous?

SUZANNE, essayant ses yeux en voulant rire.

Ah! et puis j'ai travaillé!... oh! mais beaucoup! Tu sais, mon piano... l'horrible piano... Eh bien, je joue du Schumann, maintenant; c'est raide, hein?

ROGER.

Oh!...

SUZANNE.

Veux-tu que je t'en joue ?

ROGER.

Non, plus tard.

SUZANNE.

Tu as joliment raison ! Et puis je suis devenue savante.

ROGER.

Oui, vous suivez les cours de M. Bellac ; c'est M. Bellac qui m'a remplacé, alors ?

SUZANNE.

Oui. Ah ! il a été bon ! Oh ! je l'aime bien aussi.

ROGER.

Ah !

SUZANNE, vivement.

Tu es jaloux de lui ?

ROGER.

Moi !...

SUZANNE.

Oh ! dis-le, je comprends ça ! Je suis si jalouse, moi !... oh !... mais toi, pourquoi ? Toi et un autre, ce n'est pas la même chose... Est-ce que tu n'es pas mon père, toi ?

ROGER.

Permettez, votre père...

SUZANNE.

Mais qu'est-ce que tu as donc ? Voyons, câline-moi un peu, comme autrefois.

ROGER.

Comme autrefois, non.

SUZANNE.

Si l... si l... comme autrefois.

Elle va pour l'embrasser.

ROGER.

Suzanne, ah ! non, plus cela.

SUZANNE.

Pourquoi ?

ROGER.

Allez-vous-en, voyons. Tss ! tss ! tss !

Il s'assied sur le canapé.

SUZANNE.

J'aime bien quand tu fais : tss ! tss ! tss !

ROGER, même jeu.

Soyez raisonnable.

SUZANNE.

Ah !... assez de raison pour aujourd'hui.

Elle lui ébouriffe les cheveux en riant.

ROGER.

Allez-vous-en !... Une grande fille !...

SUZANNE, jalouse-

Oh ! si c'était Lucy...

ROGER.

Voyons, va-t'en !

SUZANNE.

Tu m'as dit : tu. Un gage.

Elle s'assied sur ses genoux et l'embrasse.

ROGER.

Suzanne, encore une fois !...

SUZANNE.

Oui, encore une fois.

Elle l'embrasse.

ROGER la repousse et se lève.

C'est intolérable !

SUZANNE.

Je suis taquine, hein ? Bah ! je vais te chercher mes cahiers, ça nous raccommode... (Elle s'arrête à la porte et regarde.) Ah ! voilà ces dames et M. Bellac ! Comment ! Lucy est décollée ! Attends un peu.

Elle sort en courant.

ROGER, seul, très agité.

Intolérable !...

SCÈNE XIII

ROGER, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Eh bien ?

ROGER.

Eh bien ?

LA DUCHESSE.

Comme tu es ému !

ROGER.

Eh bien !... Elle a été très affectueuse... trop peut-être !

LA DUCHESSE.

Je t'engage à te plaindre... Alors, tu n'as rien trouvé?...
Moi j'ai trouvé ça...

Elle tire un portrait-carte du cahier de notes de Suzanne.

ROGER.

La photographie?...

LA DUCHESSE.

Du professeur... oui...

ROGER.

Dans son cahier!

LA DUCHESSE, légèrement.

Oui, mais ceci...

ROGER.

Ah! permettez, ceci...

LES DAMES, du dehors.

Admirable, cette leçon!.. Magnifique!

LA DUCHESSE.

Le voilà, le bel objet! avec ses gardes du corps!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, BELLAC, MADAME ARRIÉGO,
MADAME DE LOUDAN, MADAME DE SAINT-
RÉAULT, MADAME DE CÉРАН, LUCY.

MADAME DE SAINT-RÉAULT.

Superbe!... il a été superbe!

BELLAC.

Madame de Saint-Réault, épargnez-moi!

MADAME DE LOUDAN.

Idéal!... vous entendez? Idéal!...

BELLAC.

Marquise!...

MADAME ARRIÉGO.

Beau!... beau!... beau!... Oh! je suis passionnée!

BELLAC.

Madame Arriégo! voyons!

MADAME DE LOUDAN.

Enfin, Mesdames, disons le mot : Il a été... dangereux !
mais n'est-ce pas son péché d'habitude?

BELLAC. ♣

De grâce, madame de Loudan.

MADAME DE LOUDAN.

Oh! d'abord, moi, je suis folle de votre talent, oui, oui,
folle! et de vous aussi!... Oh! je ne m'en cache pas! Je le
dis partout! cyniquement... Vous êtes un des dieux de
mon Olympe!... c'est du fétichisme!...

MADAME ARRIÉGO.

Vous savez que j'ai un autographe de lui dans mon mé-
dillon. (Elle montre son cou.) Là.

MADAME DE LOUDAN, montrant sa poitrine.

Et moi, une de ses plumes, là!

LA DUCHESSE, à Roger.

Vieilles chattes!...

MADAME DE LOUDAN, à madame de Cérans.

Ah! Comtesse, comment n'étiez-vous pas à ce cours?

MADAME DE CÉRAN, présentant Roger.

Voici mon excuse! Mon fils, Mesdames.

LES DAMES.

Ah! Comte!

MADAME DE LOUDAN.

Voilà donc l'exilé de retour!

ROGER, saluant.

Mesdames!

MADAME DE CÉRAN, présentant Bellac à son fils.

Monsieur Bellac... le comte Roger de Cérans.

MADAME DE LOUDAN.

Je reconnais que l'empêchement était inéluctable... mais vous, Lucy, vous.

LUCY.

Moi, j'avais affaire ici.

MADAME DE LOUDAN

Vous absente, il lui manquait sa muse.

BELLAC, galamment.

Ah! Marquise, je pourrais vous répondre : vous en êtes une autre.

MADAME DE LOUDAN.

Il est charmant. (A Lucy.) Ah! vous ne savez pas ce que vous avez perdu.

LUCY.

Oh! je sais...

MADAME ARRIÉGO.

Non! elle ne le sait pas! une flamme! une passion!

MADAME DE LOUDAN.

Une suavité de parole! une délicatesse de pensée!

BELLAC.

Devant un pareil auditoire, qui ne serait éloquent?

LA DUCHESSE.

Et de quoi a-t-il parlé aujourd'hui?

TOUTES.

De l'amour!!

LA DUCHESSE, à Roger.

Bien entendu!

MADAME ARRIÉGO.

Et comme un poète!

MADAME DE LOUDAN.

Et comme un savant! un psychologue doublé d'un rêveur! une lyre et un scalpel!... C'était... Ah! il n'y a qu'une chose que je n'accepte pas, c'est que l'amour ait sa raison dans l'instinct.

BELLAC.

Mais, Marquise, je parlais...

MADAME DE LOUDAN.

Ah ! cela, non ! non !

BELLAC.

Je parlais de l'amour dans la nature.

MADAME DE LOUDAN.

L'instinct, pouah ! Mesdames, aidez-moi, défendons-nous !
Lucy !

BELLAC.

Vous tombez mal, Marquise, miss Watson tient pour
l'instinct.

MADAME DE SAINT-RÉAULT.

Est-il possible, Lucy !

MADAME DE LOUDAN.

L'instinct !

MADAME ARRIÉGO.

Dans l'amour !

MADAME DE LOUDAN.

Mais c'est voler à l'âme son plus beau fleuron ; mais il
n'y a plus ni bien, ni mal alors, Lucy...

LUCY, froidement.

Il ne s'agit ici, ni du bien, ni du mal, Madame, mais
de l'existence même de l'espèce.

LES DAMES, protestant.

Oh !

LA DUCHESSE, à part.

Décidément, elle est pratique !

MADAME DE LOUDAN, avec indignation.

Tenez, vous dénimbez l'amour!

LUCY.

Hunter et Darwin...

MADAME DE LOUDAN.

Non! non! non! Personne mieux que moi ne connaît les fatalités du corps! La matière nous domine, nous oppresse, je le sais! je le sens! mais laissez-nous au moins le refuge psychique des pures extases!

BELLAC.

Mais, Marquise...

MADAME DE LOUDAN.

Taisez-vous! vous êtes un vilain! Je ne veux pas frapper mon Dieu! ce serait un sacrilège, mais je vous boude.

LA DUCHESSE, à part.

Petite follette!

BELLAC.

Nous nous réconcilierons, je l'espère, quand vous lirez mon livre.

MADAME DE LOUDAN.

Mais quand? mais quand? Oh! ce livre, le monde entier l'attend! et il n'en veut rien dire, pas même le titre!

TOUTES.

Le titre, au moins, le titre!

MADAME ARRIÉGO.

Lucy! vous! insistez!

LUCY.

Eh bien ! le titre ?

BELLAC, à Lucy, après un temps.

Mélanges !

MADAME DE LOUDAN.

Oh ! que c'est joli !... mais quand ! mais quand ?

BELLAC.

J'en hâte la publication, comptant bien qu'elle me sera un droit de plus à la place que je sollicite.

MADAME DE CÉRAN.

Vous sollicitez ?

MADAME ARRIÉGO.

Que peut-il désirer encore ?

MADAME DE LOUDAN.

Lui, le filleul des fées !

BELLAC.

Mon Dieu ! ce pauvre Revel est au plus mal, vous le savez. Et à tout événement, je l'avoue sans pudeur, j'ai posé ma candidature à la direction de la Jeune École.

LA DUCHESSE, à madame de Cérans.

Et de trois !

BELLAC.

Mesdames, le cas échéant, ce qu'à Dieu ne plaise, je me recommande à votre toute-puissance.

LES DAMES.

Soyez tranquille, Bellac.

BELLAC, allant vers la duchesse.

Et vous, Duchesse, puis-je espérer ?

LA DUCHESSE.

Oh! moi! mon cher monsieur, il ne faut rien me demander avant le diner; la fatalité du corps me domine, comme dit madame de Loudan. (On entend une cloche.) Et tenez, voilà le premier coup, vous n'avez plus qu'un quart d'heure. Allez vous habiller, nous causerons de cela à table.

MADAME DE CÉRAN.

A table! mais monsieur Toulonnier n'est pas arrivé, Duchesse!

LA DUCHESSE.

Ah! c'est ça qui m'est égal, par exemple, à six heures précises, avec ou sans lui...

MADAME DE CÉRAN.

Sans lui! un secrétaire général!

LA DUCHESSE.

Oh! sous la République!

Suzanne entre avec ses cahiers sous le bras et va les poser sur la table de droite.

MADAME DE CÉRAN.

Je vais à sa rencontre. (A Bellac.) Mon cher professeur, on va vous montrer votre chambre.

Elle sonne, François entre.

BELLAC.

Inutile, Comtesse, j'ai ce bonheur de connaître le chemin. (Bas, à Lucy.) Vous avez reçu ma lettre?

LUCY.

Oui, mais...

Bellec lui fait signe de se taire, s'incline et sort par la porte d'appartement, à droite.

MADAME DE LOUDAN.

Et nous, Mesdames, allons nous faire belles pour le Dieu!

MADAME ARRIÉGO.

Allons!

MADAME DE CÉRAN.

Venez-vous avec moi, Lucy?

LUCY.

Volontiers, Madame.

MADAME DE LOUDAN.

Dans cette toilette? Vous ne redoutez pas la perfide beauté des soirs de printemps, ma chère?

LUCY.

Oh! je n'ai pas froid.

MADAME DE LOUDAN.

Vous êtes une fille des brumes, c'est vrai. Pour moi, j'ai grand'peur de ces humidités bleues.

Elle sort avec madame Arriégo par la porte d'appartement, à gauche. Au moment où Lucy va suivre madame de Céran dans le jardin, elle est arrêtée par François.

FRANÇOIS, à Lucy.

Je ne trouve toujours pas ce papier rose, Miss.

SUZANNE, ramassant un papier rose qu'elle vient de faire tomber de la table en dérangeant les papiers qui l'encombrent pour y poser ses cahiers, et à part.

Un papier rose!

Elle le regarde.

LUCY.

Ah! oui, la lettre de ce matin.

SUZANNE, à part, la cachant vivement derrière elle.

La lettre de ce matin!

LUCY, s'en allant.

Oh! bien! ne cherchez plus, c'est inutile.

Elle sort par la porte du jardin. François sort derrière elle.

SCÈNE XV

LA DUCHESSE, ROGER, SUZANNE.

SUZANNE, à part, regardant Lucy puis Roger.

La lettre de ce matin!

LA DUCHESSE.

Comment! tu n'es pas encore prête, toi non plus? Mais qu'est-ce que tu viens faire ici?

Suzanne regarde Roger sans répondre.

ROGER, à la duchesse.

Ah! ce sont ses cahiers. Donnez, Suzanne. (Il va à elle, Suzanne lui tend ses cahiers en le regardant toujours, sans parler.) Qu'est-ce qu'elle a?

LA DUCHESSE.

Voyons un peu ces cahiers !

Roger va à la duchesse assise à gauche. Suzanne, à droite près de la table, cesse de déplier sans être vue le papier qu'elle tient de la main gauche.

ROGER, regardant Suzanne, et à part, avec étonnement.

C'est singulier.

LA DUCHESSE, à Roger, l'attirant à elle.

Mais plus près donc ! Ah ! dame, mes yeux !...

ROGER baise les cahiers tout en regardant furtivement Suzanne, et tout d'un coup il saisit le bras de la duchesse. Bas.

Ma tante !

LA DUCHESSE, bas, à Roger.

Qu'est-ce qui te prend ?

ROGER.

Regardez ! Ne levez pas la tête. Elle cherche à lire quelque chose ! Une lettre ! Voyez-vous ? elle se cache ; voyez-vous ?

LA DUCHESSE.

Oui !

SUZANNE, qui a ouvert le papier, lisant.

« J'arriverai jeudi. » (Avec étonnement.) De Roger ! Sa lettre de ce matin à Lucy ! (Elle regarde le papier.) Mais pourquoi écrit comme ça renversé et pas signé ? (Elle lit.) « Le soir, à dix heures, dans la serre. Ayez la migraine. » Ah !

LA DUCHESSE.

Mais qu'est-ce que ça peut être ? (Appelant.) Suzanne !

SUZANNE, surprise, met la main qui tient la lettre derrière son dos et se retournant vers la duchesse.

Ma tante?

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce que tu lis donc là?

SUZANNE.

Moi, ma tante? Rien...

LA DUCHESSE.

Il me semblait... Viens donc ici.

SUZANNE, glissant la lettre sous les livres de la table contre laquelle elle est appuyée avec sa main gauche qu'elle tient derrière son dos.

Oui! ma tante!...

Elle marche vers la duchesse.

LA DUCHESSE, à part.

Ah! mais voilà qui est curieux, par exemple.

SUZANNE, près de la duchesse.

Qu'est ce que vous voulez, ma tante?

LA DUCHESSE.

Va donc me chercher un manteau.

SUZANNE, hésitant.

Mais...

LA DUCHESSE.

Tu ne veux pas?

SUZANNE.

Si..., si, ma tante.

LA DUCHESSE.

Là, dans ma chambre. Va! (Suzanne sort. A Roger). Sur la table, vite!

ROGER.

Quoi?

LA DUCHESSE.

La lettre! cachée! Je l'ai vue!

ROGER.

Cachée!...

Il va à la table et cherche.

LA DUCHESSE.

Oui, dans le coin, là, sous le livre noir! Tu ne vois rien?

ROGER.

Non... Ah! si!... Un papier rose! (Il prend la lettre et l'apporte, en lisant, à la duchesse.) Oh!

LA DUCHESSE.

Quoi donc?

ROGER, lisant.

« J'arriverai jeudi. » De Bellac!

LA DUCHESSE, lui arrachant la lettre et la regardant.

De!... Mais ce n'est pas signé! Et l'écriture...

ROGER.

Renversée, oui. Oh! le monsieur est prudent! Mais « j'arriverai jeudi » c'est lui ou moi!

LA DUCHESSE, lisant.

« Le soir à dix heures dans la serre. Ayez la migraine! » Un rendez-vous! (Lui tendant la lettre.) Vite! vite! remets-la! Je l'entends.

ROGER, troublé.

Oui...

Il remet la lettre où il l'a prise.

LA DUCHESSE.

Et reviens maintenant.

ROGER, toujours troublé.

Oui, oui !

LA DUCHESSE.

Vite donc ! vite ! (Roger reprend sa place auprès de sa tante.) Et du calme ! la voilà !... (Suzanne rentre. Haut, en feuilletant les cahiers.) Eh bien ! mais, c'est très bien cela, très bien !

SUZANNE.

Voici votre manteau, ma tante.

LA DUCHESSE.

Merci, mon enfant. (Bas à Roger.) Parle donc, toi.

Suzanne va à la table, reprend la lettre et y jette encore les yeux en se détournant comme auparavant, pendant que Roger parle.

ROGER, troublé-

Il y a, en effet, là... des progrès étonnants... et... je m'étonne... (Bas à la duchesse, montrant Suzanne.) Ma tante !

LA DUCHESSE, bas.

Oui, elle l'a reprise, je l'ai vue. (On entend la cloche, haut.) Le second coup ! Mais va donc t'habiller, Suzanne, tu ne seras jamais prête !

SUZANNE, à part, regardant Roger.

Un rendez-vous ! à Lucy ! Oh !

Elle marche sur Roger sans rien lui dire et, le regardant toujours, lui prend des mains ses cahiers, les déchire, les jette à terre avec colère et sort.

SCÈNE XVI

LA DUCHESSE, ROGER.

ROGER, stupéfait, se tournant vers la duchesse.

Ma tante ?

LA DUCHESSE.

Un rendez-vous !

ROGER.

De Bellac !

LA DUCHESSE.

Allons donc !...

ROGER, se laissant tomber sur un siège.

Je n'ai plus ni bras, ni jambes !

On entend des voix au dehors ; la porte du fond s'ouvre.

LA DUCHESSE, regardant au dehors.

Et voilà le Toulonnier ! et tout le monde ! et le dîner !...
Tiens, va mettre ton habit, ça te calmera, tu es pâle...

ROGER.

Suzanne, ce n'est pas possible, enfin !

Il sort.

LA DUCHESSE.

Eh ! non, ce n'est pas possible... et cependant !...

SCÈNE XVII

A DUCHESSE, MADAME DE CÉLAN,
TOULONNIER, SAINT-RÉAULT, MADAME
DE SAINT-RÉAULT; peu après, LUCY, MADAME
DE LOUDAN, MADAME ARRIÉGO, entourent
BELLAC.

MADAME DE CÉLAN, présentant Toulonnier à la duchesse.

Monsieur le secrétaire général, ma tante.

TOULONNIER, saluant.

Madame la Duchesse!

LA DUCHESSE.

Ma foi, mon cher monsieur Toulonnier, j'allais diner
sans vous.

TOULONNIER.

Excusez-moi, madame la Duchesse, mais les affaires!
Nous sommes littéralement débordés. Vous voudrez bien
me permettre de me retirer de bonne heure, n'est-ce pas?

LA DUCHESSE.

Comment donc? Avec plaisir.

Bellac entre.

MADAME DE CÉLAN, embarrassée.

Hum! Ah! Monsieur Bellac!

TOULONNIER, à qui madame de Cérans présente Bellac.

Monsieur !

Bellac et lui se serrent la main et causent.

MADAME DE CÉRAN, revenant à la duchesse.

Ménagez-le, ma tante, je vous en prie.

LA DUCHESSE.

Ton républicain ? Allons donc ! Un homme qui nous donne vingt minutes, comme le roi ! A-t-on idée de cela ?

MADAME DE CÉRAN.

Au moins, vous accepterez son bras pour aller à table ?

LA DUCHESSE.

Pas du tout ! Garde-le pour toi ! Je prendrai le petit Raymond, moi ; c'est plus gai.

ROGER, arrivant habillé et effaré, à la duchesse.

Ma tante ?

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce qu'il y a encore ? Quoi ?

ROGER.

Oh ! mais une chose !... Je viens d'entendre dans le corridor !... En haut... Oh ! c'est à ne pas croire !

LA DUCHESSE.

Mais quoi ?

ROGER.

Je n'ai vu personne, mais j'ai entendu positivement !...

Raymond et Jeanne entrent furtivement.

LA DUCHESSE.

Mais quoi ? Mais quoi ?

ROGER.

Eh bien, le bruit d'un baiser, là!

LA DUCHESSSE, bondissant.

D'un...

ROGER.

Oh! je l'ai entendu!

LA DUCHESSSE.

Mais qui?...

MADAME DE CÉRAN, présentant Raymond à Toulonnier.

Monsieur Paul Raymond, sous-préfet d'Agénis.

Il^s se saluent.

RAYMOND.

Monsieur le secrétaire général, (Présentant Jeanne.) madame Paul Raymond.

Suzanne entre décolletée.

MADAME DE LOUDAN, voyant Suzanne.

Oh! oh!

BELLAC.

Ah! voilà ma jeune élève.

Légers murmures d'étonnement.

ROGER, à la duchesse.

Ma tante, voyez donc, décolletée! mais c'est épouvantable!

LA DUCHESSSE.

Je ne trouve pas... (à part.) Elle a pleuré.

FRANÇOIS, annonçant..

Madame la duchesse est servie.

ROGER, allant à Suzanno qui cause avec Bellec.

Oh! je veux savoir!... (Lui offrant son bras.) Suzanne!

Suzanno le regarde fièrement et prend le bras de Bellec qui parle à Lucy.

BELLAC, à Suzanne.

Voilà qui va me faire bien des envieux, Mademoiselle.

ROGER, à lui-même.

Oh! c'est trop fort!

Il va offrir son bras à Lucy.

LA DUCHESSE, à part.

Qu'est-ce que tout cela signifie? (Haut.) Allons, Raymond, votre bras. (Raymond vient près d'elle.) Ah! dame, il faut souffrir pour être préfet, mon ami.

PAUL.

La pénitence est douce, Duchesse.

LA DUCHESSE.

Vous vous mettez à côté de moi, à table, nous dirons du mal du gouvernement.

PAUL.

Oh! Duchesse! moi, un fonctionnaire, en dire! Oh! non... mais je peux en entendre!

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

SAINT-RÉAULT, BELLAC, TOULONNIER,
ROGER, PAUL RAYMOND, MADAME DE
CÉRAN, MADAME ARRIÈGO, MADAME DE
LOUDAN, LA DUCHESSE, SUZANNE, LUCY,
JEANNE.

Tout le monde est assis et rangé pour écouter Saint-Réault qui termine sa lecture.

SAINT-RÉAULT.

Et qu'on ne s'y trompe pas! Si profondes dans leur étrangeté qu'apparaissent ces légendes, ce ne sont, comme l'écrivait, en 1834, mon illustre père, ce ne sont que de pauvres imaginations comparées aux conceptions surhumaines des Brahmanas recueillis dans les Oupanishas, ou bien aux dix-huit Paranas de Vyasa, le compilateur des Védas.

JEANNE, bas, à Paul.

Tu dors?

PAUL.

Non, non... j'entends comme un vague auvergnat.

SAINT-RÉAULT, *continuant.*

Tel est, en termes clairs, le concretum de la doctrine bouddhique, et c'est par là que je voulais terminer.

Bruit. — On se lève.

PLUSIEURS VOIX, *faiblement.*

Très bien! Très bien!

SAINT-RÉAULT.

Et maintenant...

Silence subit. On va se rasseoir.

SAINT-RÉAULT.

Et maintenant...

Il toussé.

MADAME DE CÉRAN, *avec empressement.*

Vous êtes fatigué, Saint-Réault?

SAINT-RÉAULT.

Mais non, Comtesse.

MADAME ARRIÉGO.

Si! vous êtes fatigué; reposez-vous, nous attendrons!

PLUSIEURS VOIX.

Oui! reposez-vous! reposez-vous!

MADAME DE LOUDAN.

Vous ne sauriez planer toujours! Reprenez terre, Baron.

SAINT-RÉAULT.

Merci, mais... D'ailleurs, j'avais fini!

Tout le monde se lève.

PLUSIEURS VOIX, *dans le bruit.*

Très intéressant! Un peu obscur! Très bien! Trop long!

BELLAC, aux dames.

Matérialiste! Trop matérialiste!...

PAUL, à Jeanne.

C'est un four!

SUZANNE, très haut.

Monsieur Bellac!

BELLAC.

Mademoiselle?

SUZANNE.

Venez donc à côté de moi.

Bellac va vers elle.

ROGER, bas.

Ma tante!

LA DUCHESSE, de même.

C'est-à-dire qu'elle a l'air de le faire exprès, positivement!

SAINT-RÉAULT, revenant à la table.

Plus qu'un mot! (étonnement. On se rassied dans un silence consterné.)
ou, pour mieux m'exprimer, un vœu. — Ces études, dont, malgré les limites étroites et la forme légère que mon genre d'auditoire m'imposait.....

LA DUCHESSE, à part.

Eh bien! il est poli!

SAINT-RÉAULT.

...on aura peut-être entrevu l'immense portée, ces études, dis-je, ont eu, en 1821, il y a tantôt soixante ans, pour initiateur... je vais plus loin, pour inventeur, — l'homme de génie dont j'ai le pesant honneur d'être le fils...

PAUL, à Jeanne.

Il en joue du cadavre, celui-là.

SAINT-RÉAULT.

Dans la voie qu'il avait tracée, je l'ai suivi moi-même, et, non sans éclat, j'ose le dire. Un autre, enfin, après nous, a tenté, comme nous, d'arracher quelques mots de l'éternelle vérité au sphinx jusqu'à nous impénétré des théogonies primitives... j'ai nommé Revel, un savant considéré, un homme considérable. Mon illustre père est mort, Revel, bientôt, l'aura suivi dans la tombe... s'il ne l'a fait déjà. Je reste donc seul sur cette terre nouvelle de la science dont Guillaume Eriel de Saint-Réault, mon père, a été le premier occupant ! Seul ! (Regardant Toulonnier.) Puissent nos gouvernants ; puissent les dépositaires et dispensateurs du pouvoir, à qui incombe la périlleuse mission de choisir un successeur au confrère regretté que nous aurons à pleurer demain, peut-être ; puissent ces hommes éminents (Regardant Bellac qui parle à Toulonnier.), en dépit des sollicitations plus ou moins légitimes qui les assiègent, faire un choix éclairé, impartial, — et déterminé uniquement par la triple autorité de l'âge, des aptitudes et des droits acquis, un choix digne, enfin, de mon illustre père, et de la grande science qui est son œuvre, et que je suis, je le répète, seul à représenter aujourd'hui.

Tout le monde se lève. On applaudit, grand mouvement. Bourdonnement de salon. Les domestiques entrent et circulent portant des plateaux et pendant ce temps :

VOIX DISTINCTES, dans ce bruit.

Très bien ! bravo ! bravo !

PAUL.

An! ça, c'est plus clair, à la bonne heure.

MADAME DE CÉRAN.

C'est une candidature à la succession Revel.

BELLAC.

A l'Académie, à la Jeune École, à tout!

MADAME DE CÉRAN, à part.

Je m'en doutais bien.

LE DOMESTIQUE, annonçant :

Le général comte de Briais! — Monsieur Virot!

LE GÉNÉRAL, baisant la main de madame de Céran.

Comtesse!

MADAME DE CÉRAN.

Ah! Monsieur le sénateur...

VIROT, baisant la main de madame de Céran.

Madame la Comtesse.

MADAME DE CÉRAN, à Virot.

Et vous, mon cher député, trop tard! vous arrivez trop tard!

LE GÉNÉRAL, galamment.

On arrive toujours trop tard dans votre salon, Comtesse!

MADAME DE CÉRAN.

Monsieur de Saint-Réault avait la parole : c'est tout dire!

LE GÉNÉRAL, à Saint-Réault en le saluant.

Oh! oh! que de regrets.

VIROT, lui prenant le bras et allant vers la gauche.

Et alors, si la chambre vote la loi, vous la rejetez?

LE GÉNÉRAL.

Mais certainement... au moins la première fois, que diable! Le Sénat se doit bien cela!

VIROT.

Ah! la duchesse!

Ils vont la saluer.— Paul Raymond et Joanne se glissent hors du salon, dans le jardin.

MADAME DE CÉRAN, à Saint-Réault.

C'est vrai, vous vous êtes surpassé aujourd'hui, Saint-Réault.

MADAME ARRIÉGO.

Oui, oui, surpassé! Pas de plus bel éloge.

MADAME DE LOUDAN.

Ah! baron! baron! quel monde vous nous avez ouvert, et qu'ils sont captivants ces premiers bégaiements de la foi! Ah! votre Trinité boudhique!... d'abord, moi, j'en suis folle!

LUCY, à Saint-Réault.

Excusez ma hardiesse, Monsieur, mais il me semble que dans votre énumération des livres sacrés, il y a une lacune.

SAINT-RÉAULT, piqué.

Vous croyez, Mademoiselle?

LUCY.

Je ne vous ai entendu citer ni le Mahabarata, ni le Ramayana.

SAINT-RÉAULT.

C'est que ~~ce~~ ne sont pas des livres révélés, Mademoiselle, mais de simples poèmes, que leur ancienneté rend pour les Indous un objet de vénération, il est vrai, mais de simples poèmes.

LUCY.

Pourtant, l'Académie de Calcutta...

SAINT-RÉAULT, ironique.

Ah! c'est du moins l'opinion des Brahmes!.. Si vous en avez une autre...

SUZANNE, très haut.

M. Bellac ?

BELLAC.

Mademoiselle!

SUZANNE.

Donnez-moi donc votre bras; je voudrais prendre l'air un instant.

BELLAC.

Mais... Mademoiselle!...

SUZANNE.

Vous ne voulez pas ?

BELLAC.

Mais, croyez-vous qu'en ce moment?...

SUZANNE.

Venez donc ! Venez donc !

Elle l'entraîne. — Ils sortent.

ROGER, à la duchesse.

Ma tante ! — Elle sort avec lui!

LA DUCHESSE.

Eh bien, suis-les. Attends, je vais avec toi. Aussi bien, j'ai besoin de marcher un peu ; il m'endormait avec son Brahma, ce vieux bonze.

Ils sortent.

TOULONNIER, à Saint-Réault.

Plein de vues neuves et d'érudition... (Bas.) J'ai parfaitement compris l'allusion de la fin, mon cher baron ; mais elle était inutile. Vous savez bien que nous sommes tout à vous.

Ils se serrent la main.

MADAME DE CÉRAN, à Saint-Réault.

Pardon! (Bas à Toulonnier.) Vous n'oubliez pas mon fils?

TOULONNIER.

Je n'oublie pas plus ma promesse que la vôtre, Comtesse.

MADAME DE CÉRAN.

Vous aurez vos six voix au Sénat, c'est convenu ; mais, convenu aussi qu'après son rapport publié...

TOULONNIER.

Comtesse, vous savez bien que nous sommes tout à vous.

PAUL, à Jeanne, revenant du jardin, furtivement.

Je te dis qu'on nous a vus.

JEANNE.

Trop noir sous les arbres.

PAUL.

Déjà, avant le dîner, nous avons failli être pris. Deux fois, c'est trop ! Je ne veux plus.

JEANNE.

Ah ! m'as-tu promis de m'embrasser dans les coins, oui ou non ?

PAUL, animé.

Et toi, veux-tu être Préfète, oui ou non ?

JEANNE, animée aussi.

Oui, mais je ne veux pas être veuve.

Madame de Céran s'approche d'eux.

PAUL, bas, à Jeanne.

La comtesse !... (Haut.) Vraiment, Jeanne, — vous préférez le Bhagavata ?

JEANNE.

Mon Dieu ! mon ami, le Bhagavata...

MADAME DE CÉRAN.

Comment ! Vous avez entendu quelque chose à toute cette science, Madame ? Notre pauvre Saint-Réault m'a pourtant semblé ce soir particulièrement prolix et obscur.

PAUL, à part.

La concurrence !

JEANNE.

Vers la fin, cependant, madame la comtesse, il a été assez clair.

MADAME DE CÉRAN.

Ah ! oui, sa candidature : vous avez compris ?

JEANNE.

Et puis, la science qui repousse la foi, n'a-t-elle pas elle-même un peu besoin de foi ? a écrit M. de Maistre.

MADAME DE CÉRAN.

Très joli! — Il faut que je vous présente à quelqu'un qui vous sera très utile: Le général de Briais, le sénateur.

JEANNE.

Et le député, madame la comtesse?

MADAME DE CÉRAN.

Oh! le sénateur est plus puissant.

JEANNE.

Mais le député est peut-être plus influent?

MADAME DE CÉRAN.

Décidément, mon cher Raymond, vous avez eu la main heureuse... (Serrant la main de Jeanne.) — Et moi aussi. (A Jeanne.) Soit! à tous les deux, alors!

PAUL, suivant Jeanne, qui suit madame de Céran, et bas :

Ange! ange!

JEANNE, de même.

Nous irons encore dans les coins?

PAUL.

Oui, ange! mais quand il y aura plus de monde... Tiens! pendant la tragédie.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la baronne de Boines! — Monsieur Melchior de Boines.

LA BARONNE, à madame de Céran qui vient la recevoir.

Ah! ma chère, arrivé-je à temps?

MADAME DE CÉLAN.

Si c'est pour la science, il est trop tard ; — si c'est pour la poésie, il est trop tôt. J'attends encore mon poète.

LA BARONNE.

Qui donc ?

MADAME DE CÉLAN.

Un inconnu.

LA BARONNE.

Jeune ?

MADAME DE CÉLAN.

Je n'en sais rien. Mais, j'en suis sûre... C'est son premier ouvrage. C'est Gaïac qui me l'amène. Vous savez, Gaïac, du *Conservateur*. Ils devaient être là à neuf heures... Je ne comprends pas...

LA BARONNE.

Je bénéficierai du hasard. Mais ce n'est ni pour le savant ni pour le poète que je viens ; c'est pour lui, ma chère, pour Bellac ; je ne le connais pas, figurez-vous. Il paraît qu'il est si séduisant. La princesse Okolitch en est folle, vous savez. Où est-il ? Oh ! montrez-le-moi, Comtesse.

MADAME DE CÉLAN.

Mais, je le cherche et j'e... (Voyant Bellac entrer avec Suzanne.)
Tiens !

LA BARONNE.

C'est lui qui entre là, avec mademoiselle de Villiers ?

MADAME DE CÉLAN, étonnée.

Oui.

LA BARONNE.

Ah ! qu'il est bien, ma chère ; qu'il est bien ! Et vous le laissez aller comme cela, avec cette petite ?

MADAME DE CÉRAN, à part, regardant Suzanne et Bellac.

C'est singulier...

MELCHIOR.

Et Roger, comtesse, pourrai-je lui serrer la main !

MADAME DE CÉRAN.

En ce moment, j'en doute ; il doit être en plein travail.

La Duchesse et Roger entrent.

MADAME DE CÉRAN, à part, en les voyant.

Hein ? Avec la duchesse. Mais que se passe-t-il donc ?

ROGER, à la Duchesse, très ému.

Eh bien ! Vous avez entendu, ma tante ?

LA DUCHESSE.

Oui, mais je n'ai pas vu.

ROGER.

C'était bien un baiser, cette fois !

LA DUCHESSE.

Et solide ! Ah ça ! qui est-ce qui s'embrasse donc comme ça, ici ?

ROGER.

Qui ? Qui ?

LA DUCHESSE, voyant madame de Cérans s'approcher.

Ta mère !

MADAME DE CÉRAN.

Comment, Roger, tu n'es pas à ton travail ?

ROGER.

Non, ma mère, je...

MADAME DE CÉRAN.

Eh bien, et tes *tumuli* ?

ROGER.

J'ai le temps, je passerai la nuit, je... et puis à un jour près!...

MADAME DE CÉRAN.

Y penses-tu ? Le Ministre attend, mon enfant.

ROGER.

Eh ! ma mère, il attendra!

Il s'éloigne.

MADAME DE CÉRAN, stupéfaite.

Duchesse, qu'est-ce que cela signifie ?

LA DUCHESSE.

Dis-moi ; est-ce qu'on ne doit pas nous lire [quelque insanité ce soir, une tragédie, je ne sais quoi ?

MADAME DE CÉRAN.

Oui.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! dans l'autre salon, ta lecture, n'est-ce pas ? Débarrasse-moi celui-ci. J'en aurai besoin, et le plus tôt sera le mieux.

MADAME DE CÉRAN.

Mais pourquoi?..

LA DUCHESSE.

Je te dirai cela pendant la tragédie.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le vicomte de Gaïac; M. Des Millets!

LA DUCHESSE.

Et tiens!... Justement, voilà ton poète!

MURMURES DES DAMES.

Le poète? c'est le poète! le jeune poète! Où donc? où donc?

GAÏAC.

Que j'ai d'excuses à vous faire, Comtesse! Mais le journal m'a retenu. (Bas.) Je préparais le compte rendu de votre soirée. (Haut.) M. Des Millets, mon ami, le poète tragique, dont vous allez pouvoir tout à l'heure apprécier le talent.

DES MILLETS, saluant.

Madame la comtesse...

LA DUCHESSE, à Roger.

C'est ça le jeune poète? Eh bien, il est tout neuf.

MADAME ARRIÉGO, bas aux autres dames.

Affreux!

LA BARONNE, de même.

Tout gris!

MADAME DE SAINT-RÉAULT, de même.

Chauve!

MADAME DE LOUDAN, de même.

Pas de talent! Il est trop laid, ma chère!

MADAME DE CÉRAN, à Des Millets.

Nous sommes très heureux, mes invités et moi, Monsieur, de la faveur que vous voulez bien nous faire.

MADAME DE LOUDAN, s'approchant.

La virginité d'un succès, Monsieur ! Quelle reconnaissance !

DES MILLETS, confus.

Ah ! Madame !...

MADAME DE CÉRAN.

Et alors, c'est votre premier ouvrage, Monsieur ?

DES MILLETS.

Oh ! j'ai fait des poèmes !

GAÏAC.

Et couronnés par l'Académie, madame la comtesse... Nous sommes lauréat.

JEANNE, bas, à Paul, avec admiration.

Lauréat !...

PAUL, à Jeanne.

Mediocritas !

MADAME DE CÉRAN.

Et c'est la première fois que vous abordez le théâtre ? Du reste, la maturité de l'âge garantit la maturité du talent.

DES MILLETS.

Hélas ! madame la comtesse, il y a quinze ans que ma pièce est faite.

LES DAMES.

Quinze ans ! Est-ce possible ? Vraiment !

GAIAC.

Oh! c'est que Des Millets a la foi! Il faut soutenir ceux qui ont la foi, n'est-ce pas, Mesdames?

MADAME DE LOUDAN.

Oui, il a raison, certainement... Il faut encourager la tragédie, n'est-ce pas, général? la tragédie...

LE GÉNÉRAL, interrompant sa conversation avec Vivot.

Hein? Ah! oui, la tragédie! Horace! Cinna! Il en faut!.. Certainement! Il faut une tragédie, pour le peuple... (A Des Millets.) Et peut-on savoir le titre?

DES MILLETS.

Philippe-Auguste!

LE GÉNÉRAL.

Très beau sujet! sujet militaire!... Et c'est en vers, sans doute?

DES MILLETS.

Oh! général!.. une tragédie!

LE GÉNÉRAL.

Et en plusieurs actes, probablement?

DES MILLETS.

Cinq!

LE GÉNÉRAL, très haut.

Ah! ah!.. (Doucement.) Tant mieux! Tant mieux!

JEANNE, bas à Paul.

Cinq actes! Quel bonheur! Nous aurons le temps de nous...

PAUL.

Chut!

MADAME DE LOUDAN.

Un travail de longue haleine!

MADAME DE SAINT-RÉAULT.

Grand effort!

MADAME ARRIÉGO.

Il faut encourager cela!..

On entend Suzanne rire.

MADAME DE CÉRAN.

Suzanne!

LA DUCHESSE, à madame de Céran.

Allons, emmène cette espèce d'Euripide... voyons, et son cornac, et tout le monde!

MADAME DE CÉRAN.

Eh bien, Mesdames, allons dans le grand salon pour la lecture. (A Des Millets.) Vous êtes prêt, Monsieur?

DES MILLETS.

A vos ordres, madame la comtesse.

PAUL, bas, à Jeanne.

Place aux jeunes!

MADAME DE CÉRAN.

Allons, Mesdames!

MADAME DE LOUDAN, l'arrêtant.

Oh! auparavant, Comtesse, je vous en supplie, laissez-nous exécuter notre petit complot, ces dames et moi. (Allant à Bellac, et d'un ton suppliant.) M. Bellac?

BELLAC.

Marquise ?

MADAME DE LOUDAN.

Nous implorons de vous une grâce.

BELLAC, gracieusement.

La grâce que vous me demandez n'égalera jamais la grâce que vous me faites en me la demandant.

TOUTES LES DAMES.

Oh ! très joli !

MADAME DE LOUDAN.

Cette œuvre poétique va probablement absorber la soirée entière, elle en sera le dernier rayonnement. Dites-nous quelque chose auparavant. Oh ! si peu que vous le voudrez ! On ne taxe pas le génie !.. Mais, quelque chose !.. Parlez ! Votre parole sera reçue comme la manne biblique !

SUZANNE.

Oui. Oh ! monsieur Bellac !

MADAME ARRIÉGO.

Soyez bon !

LA BARONNE.

Nous sommes à vos pieds !

BELLAC, se défendant.

Oh ! Mesdames !

MADAME DE LOUDAN.

Aidez-nous, Lucy ; vous, sa muse ! Demandez-le, vous !

LUCY.

Mais certainement, je le demande.

SUZANNE.

Et moi, je le veux !

MURMURES.

Oh ! oh !

MADAME DE CÉRAN.

Suzanne !

BELLAC.

Du moment qu'on emploie la violence...

MADAME DE LOUDAN.

Ah ! il consent ! Un fauteuil ?

Grand mouvement des dames autour de lui.

MADAME ARRIÉGO.

Une table ?

MADAME DE LOUDAN.

Voulez-vous qu'on se recule ?

MADAME DE CÉRAN.

Un peu de place, Mesdames !

BELLAC.

Oh ! je vous en prie, rien qui rappelle...

VIROT, au général.

Ah ! mais, prenez garde ; la loi est populaire.

TOUS.

Chut !

BELLAC.

Je vous en supplie, pas de mise en scène... rien qui dénonce...

VIROT.

Eh bien ! oui. Mais les électeurs?...

LE GÉNÉRAL.

Je suis inamovible !

LES DAMES.

Chut ! Chut donc ! Ah ! général !

BELLAC.

Rien qui sente la leçon, la conférence, le pédantisme. Je vous supplie, Mesdames, causons ; interrogez-moi, simplement.

MADAME DE LOUDAN, les mains jointes.

Oh ! Bellac ! Quelque chose de votre livre ?

MADAME ARRIÉGO, de même.

Oui, de son livre !

LA BARONNE, de même.

De votre livre, oui !

SUZANNE, de même.

Oh ! monsieur Bellac !

BELLAC.

Irrésistibles prières ! Pourtant souffrez que j'y résiste. Avant d'être à tout le monde... mon livre ne sera à personne.

MADAME DE LOUDAN, avec intention.

Pas même... à une seule personne ?

BELLAC.

Ah ! Marquise, comme disait Fontenelle à madame de Coulanges : « Prenez garde ! il y a peut-être là un secret. »

TOUTES LES DAMES.

Ah ! charmant ! Ah ! charmant !

LA BARONNE, bas à madame de Loudan.

Il a beaucoup d'esprit.

MADAME DE LOUDAN, de même.

Il a mieux que de l'esprit.

LA BARONNE, de même.

Quoi donc ?

MADAME DE LOUDAN, de même.

Des ailes ! vous verrez, des ailes !

BELLAC.

Ce n'est ni le lieu, ni l'heure, du reste, vous en conviendrez, Mesdames, d'approfondir quelques-uns de ces éternels problèmes où se plaisent les âmes de haut vol, comme les vôtres, que tourmentent incessamment les mystérieuses énigmes de la vie et de « l'au delà ».

LES DAMES.

Ah ! « l'au delà ! » ma chère, « l'au delà ! »

BELLAC.

Mais, ceci réservé, je suis à vos ordres. Et tenez, précisément, il me revient à la pensée une de ces questions toujours agitées, jamais résolues, sur laquelle je vous demanderai la permission de m'affirmer en deux mots.

LES DAMES.

Oui, oui ! parlez !

BELLAC, s'asseyant.

Je parlerai donc, visant un triple but : — vous obéir d'abord, Mesdames : (Regardant madame de Loudan.) ramener une amie égarée...

MURMURES DES DAMES.

C'est madame de Loudan.

LA BARONNE, *bas*, à madame de Loudan, qui baisse les yeux modestement.

C'est vous, ma chère.

BELLAC, regardant Lucy.

Et combattre une adversaire bien dangereuse... de toutes façons.

MURMURES DES DAMES.

C'est Lucy! Lucy! Lucy!...

BELLAC.

Il s'agit de l'amour!

LES DAMES.

Ah! ah!

LA DUCHESSE, à part.

Pour changer!

SUZANNE.

Bravo!

Légers murmures.

JEANNE, à Paul.

Elle va bien, la jeune fille!

BELLAC.

De l'amour! — Faiblesse qui est une force! — sentiment qui est une foi! la seule, peut-être, qui n'ait pas un athée!

LES DAMES.

Ah! ah! charmant!

MADAME DE LOUDAN, à la baronne.

Ses ailes, ma chère... voilà!

BELLAC.

J'avais été amené ce matin, à parler — chez la princesse, à propos de la littérature allemande, d'une certaine philosophie qui fait de l'instinct la base et la règle de toutes nos actions et de toutes nos pensées.

LES DAMES, protestant.

Oh! oh!

BELLAC.

Eh bien, je saisis cette occasion pour déclarer hautement que cette opinion n'est pas la mienne, et que je la repousse de toute l'énergie d'une âme fière d'être !...

LES DAMES.

Très bien ! A la bonne heure.

LA BARONNE, bas, à madame de Loudan.

Quelle jolie main !

BELLAC.

Non, Mesdames, non ! L'amour n'est pas, comme le dit le philosophe allemand, une passion purement spécifique ; une illusion décevante dont la nature éblouit l'homme pour arriver à ses fins, non, cent fois non, si nous avons une âme !

LES DAMES.

Oui, oui !

SUZANNE.

Bravo !

LA DUCHESSE, bas, à Roger.

Elle le fait exprès, décidément.

BELLAC.

Laissons aux sophistes et aux natures vulgaires ces théories qui abaissent les cœurs ; ne les discutons même pas ; répondons-leur par le silence, ce langage de l'oubli !

LES DAMES.

Charmant !

BELLAC.

A Dieu ne plaise que j'aie jusqu'à nier l'influence souveraine de la beauté sur la chancelante volonté des hommes ! (Regardant autour de lui.) Je vois trop devant moi de quoi me réfuter victorieusement !...

LES DAMES.

Ah ! ah !

ROGER, à la duchesse.

Il l'a regardée !

LA DUCHESSE.

Oui.

BELLAC.

Mais, au-dessus de cette beauté perceptible et périssable, il en est une autre, insoumise au temps, invisible aux yeux, et que l'esprit épuré seul contemple et aime d'un immatériel amour. Cet amour-là, Mesdames, c'est l'Amour, c'est-à-dire l'accouplement de deux âmes et leur envollement loin des fanges terrestres... dans l'infini bleu de l'idéal !

LES DAMES.

Bravo ! bravo !

LA DUCHESSE, à elle-même un peu haut.

En voilà du galimatias.

BELLAC, *la regardant.*

Cet amour-là, raillé des uns, nié des autres, inconnu du plus grand nombre, je pourrais dire, moi aussi, en frappant sur mon cœur : et cependant il existe ! Chez les âmes d'élite, a dit Proudhon...

QUELQUES VOIX, *protestant.*

Oh ! oh ! Proudhon...

MADAME DE LOUDAN.

Oh ! Bellac !

BELLAC.

Un écrivain que je m'étonne et m'excuse d'avoir à citer ici... chez les âmes d'élite, l'amour n'a pas d'organes.

LES DAMES.

Ah ! ah ! très fin ! charmant !

LA DUCHESSE, *éclatant.*

Ah ! bien, en voilà une bêtise, par exemple !

LES DAMES.

Oh ! oh ! Duchesse !

BELLAC, *saluant la duchesse.*

Et cependant, il existe ! De nobles cœurs l'ont senti, de grands poètes l'ont chanté, et dans le ciel apothéotique des rêves, on voit radieusement assises ces figures immortelles, preuve immaculée d'un immortel et psychique amour : Béatrice... Laure de Noves...

LA DUCHESSE.

Laure ! Mais elle avait onze enfants, mon bon monsieur

LES DAMES.

Duchesse!

LA DUCHESSE.

Onze ! Vous appelez cela psychique, vous !

MADAME DE LOUDAN.

Ils n'étaient pas de Pétrarque, voyons, Duchesse ; il faut être juste.

BELLAC.

Héloïse...

LA DUCHESSE.

Ah ! celle-là...

BELLAC.

Et leurs sœurs d'hier : Elvire, Eloa ! et bien d'autres encore, ignorées ou connues : car elle est, plus qu'on ne le croit, nombreuse, la phalange des chastes et secrètes amours... J'en appelle à toutes les femmes !...

LES DAMES.

Ah ! ah ! comme c'est vrai, ma chère !

BELLAC.

Non ! non ! l'âme a son langage qui est à elle, ses aspirations, ses voluptés et ses tortures qui sont à elle, sa vie enfin. Et si elle est attachée au corps, c'est comme l'aile l'est à l'oiseau : pour l'élever aux cimes !

LES DAMES.

Ah ! ah ! ah ! bravo !

BELLAC, se levant.

Voilà ce que la science moderne doit comprendre..
(Regardant Saint-Réault.) elle qu'un matérialisme de plomb rive

à la terre, et j'ajouterai, puisque notre vénérable maître et ami a fait tout à l'heure une allusion — un peu hâtive, peut-être — à une perte dont la science, je l'espère, n'aura pas sitôt à gémir, j'ajouterai... (Regardant Toulonnier à qui Saint-Réault parle en ce moment.) parlant, moi aussi, à nos gouvernants : Voilà ce qu'il devra enseigner à cette jeunesse que Revel instruisait de sa parole, celui, quel qu'il soit, qui sera choisi pour l'instruire après lui, et non pas seulement, j'en demande pardon à notre illustre confrère, non pas avec l'insuffisante autorité des droits acquis, de l'érudition et de l'âge, mais avec l'irrésistible puissance d'une voix jeune encore et d'une ardeur qui ne s'éteint pas !

TOUS.

Bravo ! Charmant ! Exquis ! Délicieux !

Tout le monde se lève. — Bruits bourdonnants faisant la basse. — Les dames entourent Bellac.

LA DUCHESSE, à part.

Attrape, Saint-Réault !

PAUL, de même.

Deuxième candidature !

MADAME DE LOUDAN.

Ah ! monsieur Bellac !

SUZANNE.

Mon cher professeur !

LA BARONNE.

Quelle fête pour l'esprit !

MADAME ARRIÉGO.

C'est beau ! beau ! beau !

BELLAC.

Oh! Mesdames, je n'ai fait que rendre vos idées!

MADAME DE LOUDAN.

Ah! charmeur! charmeur!

BELLAC.

Alors, nous sommes réconciliés, Marquise?

MADAME DE LOUDAN.

Peut-on vous tenir rigueur? (Présentant la baronne.) Madame la baronne de Boines, tenez, encore une que vous venez de séduire et qui est toute à vous.

LA BARONNE.

J'ai pleuré, Monsieur!

BELLAC.

Oh! madame la baronne!

MADAME ARRIÉGO.

N'est-ce pas que c'est superbe?

LA BARONNE.

Superbe!...

SUZANNE.

Et comme il a chaud! (Bellac cherche son mouchoir.) Vous n'en avez pas? Tenez!

Elle lui donne le sien.

BELLAC.

Oh! Mademoiselle!

MADAME DE CÉRAN.

Mais, Suzanne, y pensez-vous?

SUZANNE, à Bellac qui veut lui rendre son mouchoir.

Si, si, gardez-le, je vais vous chercher à boire.

MADAME DE LOUDAN, remontant vers la table devant laquelle a parlé
Saint-Réault et où se trouve le plateau à verres d'eau sucrée.

Oui, oui, à boire!

ROGER, bas à la duchesse.

Ma tante, voyez!

LA DUCHESSE, de même.

Tout ça... tout ça, c'est bien hardi pour être coupable.

BELLAC, bas, à Lucy.

Et vous, êtes-vous convaincue?

LUCY.

Oh! pour moi, le concept de l'amour... Non, plus tard...

BELLAC, de même.

Tout à l'heure?...

LUCY.

Oui... Voulez-vous un verre d'eau?

Elle remonte.

MADAME DE LOUDAN, arrivant avec un verre d'eau.

Non!.. moi! que le dieu m'excuse!... c'est de l'eau
pure! Ah! le secret du nectar est perdu.

MADAME ARRIÉGO, arrivant avec un verre d'eau.

Un verre d'eau, monsieur Bellac?

MADAME DE LOUDAN.

Non, non... Choisissez le mien!... Moi!

MADAME ARRIÉGO.

Non... Moi!.. Moi! ..

BELLAC, embarrassé.

Mais...

LUCY, lui tendant un autre verre d'eau.

Tenez!

MADAME DE LOUDAN.

Cela va être Lucy, j'en suis sûre... Oh! je suis jalouse!...
Non! moi! moi!..

SUZANNE, arrivant avec un autre verre d'eau et le lui imposant.

Pas du tout!... Ce sera moi!... Ah! ah! quatrième lar-
ron!..

LUCY.

Mais, Mademoiselle!...

MADAME DE LOUDAN, à part.

Cette petite est d'une effronterie...

ROGER, à la duchesse, lui montrant Suzanne.

Ma tante!

LA DUCHESSSE.

Mais, qu'est-ce qu'elle a?

ROGER.

C'est depuis l'arrivée de Bellac.

Les portes du fond s'ouvrent et le grand salon paraît éclairé.

LA DUCHESSSE.

Enfin! (A madame de Céran.) Emmène ton monde, toi; tu sais,
voilà le moment!

MADAME DE CÉRAN.

Allons, Mesdames, la lecture de notre tragédie ! Passons dans le grand salon ! Après quoi, nous irons prendre le thé dans la serre !

LUCY, BELLAC ET SUZANNE, à part.

Dans la serre !

ROGER, bas, à la duchesse.

Avez-vous vu Suzanne ? Elle a fait un mouvement.

LA DUCHESSE, de même.

Bellac a remué positivement.

MADAME DE LOUDAN.

Allons, mesdames, la Muse nous appelle !

Tout le monde commence à passer lentement dans le grand salon du fond.

LE GÉNÉRAL, à Paul.

Comment, mon cher sous-préfet, trois ans !

MADAME DE CÉRAN.

Allons, Général !

LE GÉNÉRAL, qui cause avec Paul.

Ah ! oui, Comtesse, oui, la tragédie !... Vous avez raison, il faut encourager cela !... Cinq actes, allons !...

JEANNE, bas, à Paul.

C'est convenu, à tout à l'heure !

PAUL, de même.

Mais oui !.. mais oui ! C'est convenu.

LE GÉNÉRAL, revenant à Paul.

Trois ans, alors, sous-préfet à la même place? Et on dit que ce gouvernement n'est pas conservateur!

PAUL.

Oh! très joli, monsieur le sénateur, très joli!

LE GÉNÉRAL, modestement.

Oh!

TOULONNIER, à madame de Loudan.

C'est entendu, Marquise!... (A madame Arriégo.) A votre disposition, chère madame!

BELLAC, à Toulonnier.

Alors, monsieur le Secrétaire général, je puis donc espérer?...

TOULONNIER, lui donnant la main.

Mais, mon cher ami, cela vous revient de droit; vous savez bien que nous sommes tout à vous.

Ils sortent par le fond.

LE GÉNÉRAL, à Paul, en remontant.

Et quel est l'esprit de votre département, mon cher sous-préfet?... Vous devez le connaître, que diable! en trois ans!

PAUL.

Mon Dieu! Général, son esprit... je vais vous dire... son esprit... il n'en a pas!

Ils sortent par le fond.

Suzanne frôle en passant les touches du piano ouvert avec un grand bruit.

MADAME DE CÉRAN, sévèrement, à Suzanne.

Ah! mais, Suzanne, en vérité!...

SUZANNE, d'un air étonné:

Quoi donc, ma cousine!

LA DUCHESSE, l'arrêtant et la regardant en face.

Qu'est-ce que tu as?

SUZANNE, avec un sourire nerveux.

Moi!... Je m'amuse, tiens!

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce que tu as?

SUZANNE.

Mais rien, ma tante, puisque je m'amuse, je vous dis.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce que tu as?

SUZANNE, avec un sanglot étouffé.

J'ai du chagrin, là!

Elle entre dans le grand salon et referme violemment les portes.

LA DUCHESSE, à elle-même.

C'est pourtant bien de l'amour, ou je ne m'y connais pas... Et je m'y connais!

SCÈNE II

ROGER, LA DUCHESSE, MADAME DE
CÉРАН.

MADAME DE CÉРАН, à la duchesse.

Ah ça! voyons, qu'est-ce qu'il y a?... (À Roger.) Pourquoi n'es-tu pas à ton rapport? Qu'est-ce qui se passe, enfin?

ROGER.

Vous aviez trop raison, ma mère !

MADAME DE CÉLAN.

Suzanne?..

ROGER.

Suzanne... et cet homme!...

LA DUCHESSE.

Tais-toi ! tu vas dire une bêtise.

ROGER.

Mais...

LA DUCHESSE, à madame de Céran.

Voilà ! nous avons surpris dans ses mains une lettre.

MADAME DE CÉLAN.

De Bellac ?

LA DUCHESSE.

Je n'en sais rien!...

ROGER.

Comment !

LA DUCHESSE.

Écriture contrefaite, pas signée... Je n'en sais rien!..

ROGER.

Oui, oui... Oh ! il ne se compromet pas... mais écoutez...

LA DUCHESSE, à Roger.

Tais-toi ! (A madame de Céran.) Écoute : « J'arriverai jeudi »...

ROGER.

Aujourd'hui ! Par conséquent, c'est lui ou moi !

LA DUCHESSE.

Mais tais-toi donc, à la fin!... « Jeudi; le soir, à dix heures, dans la serre. »

ROGER.

« Ayez la migraine. »

LA DUCHESSE.

Ah! oui. J'oubliais... « Ayez la migraine. »

MADAME DE CÉRAN.

Mais c'est un rendez-vous!

LA DUCHESSE.

Ça, c'est clair.

MADAME DE CÉRAN.

A elle!

LA DUCHESSE.

Ça, je n'en sais rien.

ROGER.

Oh! je crois pourtant...

LA DUCHESSE.

Ah!... tu crois!... tu crois!... Quand il s'agit d'accuser une femme, tu entends!.. une femme! il ne suffit pas de croire, il faut voir, et quand on a vu et bien vu et revu... Alors! oh! alors... Eh bien! alors, ce n'est pas encore vrai! Ah! (A part.) C'est toujours bon à dire aux jeunes gens, ces choses-là!

MADAME DE CÉRAN.

Un rendez-vous! Qu'est-ce que je disais? Allons! allons! Elle ne dément pas son origine!.. Dans ma maison!.. Ah!

la grisette!... Enfin, Duchesse, qu'allez-vous faire? Dites vite! J'ai bien prié que l'on commençât sans moi; mais je ne peux pas m'éterniser ici! Et tenez, c'est commencé; j'entends le poète. Je vous en supplie, qu'allez-vous faire?

LA DUCHESSE.

Ce que je vais faire?... Mais, rester là... tout simplement... Dix heures moins le quart. Si elle va à ce rendez-vous, il faudra qu'elle passe par ici, et je le verrai bien.

ROGER.

Et si elle y va, ma tante?

LA DUCHESSE.

Si elle y va, mon neveu? Eh bien! j'irai aussi, et sans rien dire, et je verrai où ils en sont, et quand j'aurai vu où ils en sont... alors comme alors, il sera temps d'agir.

ROGER, s'asseyant.

Soit! attendons.

MADAME DE CÉRAN.

Oh! toi, inutile, mon ami! Nous sommes là. Tu as ton rapport, tes *tumuli*, toi, va!...

Elle le pousse vers la porte.

ROGER.

Permettez! ma mère, il s'agit...

MADAME DE CÉRAN, même jeu.

Il s'agit de ta place... Allons... Va... va!...

ROGER, résistant.

Pardonnez-moi de vous désobéir, mais...

MADAME DE CÉRAN.

Eh bien! Roger...

ROGER.

Ma mère, je vous en supplie... D'ailleurs, ce soir, il me serait impossible d'écrire une ligne... Je suis trop... Je ne sais pas... Je suis très troublé... J'ai le sentiment de ne pas avoir fait pour cette jeune fille ce que je devais faire. Je suis très ému... Mais, pensez donc, ma mère... Suzanne!... Mais, ce serait affreux!... Ma situation est épouvantable!...

LA DUCHESSE.

Allons... tu exagères!

ROGER, bondissant.

En vérité!

MADAME DE CÉRAN.

Roger! Y pensez-vous?

ROGER.

Mais je suis son tuteur, moi; mais j'ai charge d'âme!... Mais pensez donc à ma responsabilité! l'honneur de cette enfant!... Mais c'est un dépôt sacré dont j'ai la garde!... Mais j'aurais laissé voler sa fortune que je serais moins criminel! Et vous venez me parler de *tumuli*! Eh! les *tumuli*! les *tumuli*!... Il s'agit bien des *tumuli*! Au diable les *tumuli*!...

MADAME DE CÉRAN, terrifiée.

Oh!...

LA DUCHESSE, à part.

Tiens! tiens! tiens!

ROGER.

Mais c'est-à-dire que si c'est vrai, si ce misérable a osé manquer à tout ce qu'il devait à lui, à elle, à nous-mêmes... mais je vais droit à lui, et je le soufflette devant tout le monde... entendez-vous?...

MADAME DE CÉRAN.

Mon fils!

ROGER.

Oui, devant tout le monde!...

MADAME DE CÉRAN.

Mais, c'est de l'égarement!... Duchesse... pardonnez...

LA DUCHESSE.

Comment! Mais je l'aime bien mieux comme cela... tu sais...

MADAME DE CÉRAN.

Roger!

ROGER.

Non, ma mère, non!... Ceci me regarde... j'attendrai...

Il s'assied.

MADAME DE CÉRAN.

C'est bien... J'attendrai aussi.

ROGER.

Vous?

MADAME DE CÉRAN.

Oui, et je lui parlerai...

LA DUCHESSE.

Ah! mais, prends garde!...

MADAME DE CÉRAN.

Oh ! à mots couverts, soyez tranquille ; mais, si elle persiste, ce sera du moins en connaissance de cause !... J'attendrai.

Elle s'assied.

LA DUCHESSE.

Et pas longtemps ! Dix heures moins cinq ! Si elle doit avoir la migraine, cela ne va pas tarder. (La porte du salon du fond s'ouvre doucement.) Chut !

ROGER.

La voilà !

A mesure que la porte s'ouvre, on entend le poète déclamer.

LE POÈTE, en dehors.

Je purgerai le sol de toute cette engeance !
Et, jusque dans la mort poursuivant ma vengeance,
Je ne reculerai, ni devant son tombeau...

Jeanne paraît. La voix s'éteint à mesure que la porte se ferme.

LA DUCHESSE, à part.

La sous-préfète !...

SCÈNE III

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, s'arrêtant interdite en les voyant.

Ah!...

LA DUCHESSE.

Venez donc! venez donc!... Eh bien, vous en avez déjà assez, il paraît?

JEANNE.

Moi, non, madame la duchesse... Mais, c'est que...

LA DUCHESSE.

C'est que vous n'aimez pas la tragédie, je vois cela...

JEANNE.

Si... oh! si.

LA DUCHESSE.

Oh! il ne faut pas vous en défendre, il y en a encore plus de dix-sept comme vous. (A part.) Qu'est-ce qu'elle a donc? (Haut.) Alors, c'est mauvais, hein?

JEANNE.

Oh! au contraire.

LA DUCHESSE.

Au contraire, comme quand on vous marche sur le pied?

JEANNE.

Non! non!... Il y a même des choses... des... Il y a un joli vers!

LA DUCHESSE.

Déjà!

JEANNE.

Et qu'on a fort applaudi. (A part.) Comment faire?

LA DUCHESSE.

Ah! ah!... Et qu'est-ce qu'il dit, ce joli vers?

JEANNE.

« L'honneur est comme un dieu... C'est un dieu qui... » je craindrais de le déflorer en le citant mal.

LA DUCHESSE.

Eh! mais, gardez-le, mon enfant, gardez-le! Et vous vous en allez, malgré ce joli vers?

JEANNE.

Mon Dieu! c'est à mon grand regret. (A part.) Que dire?... (Prise par une idée.) Ah!... (Haut.) Mais je ne sais si c'est la fatigue du déplacement... ou la chaleur... je... je ne me sens pas très bien!...

LA DUCHESSE.

Ah!...

JEANNE.

Oui, j'ai les yeux... Je n'y vois plus clair... Je crois... je... j'ai la migraine!...

MADAME DE CÉRAN, LA DUCHESSE et ROGER, se levant.

La migraine?

JEANNE, effrayée, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc ?

LA DUCHESSE, après un silence.

Eh bien, ça ne m'étonne pas, c'est dans l'air.

JEANNE.

Ah ! vous aussi ?

LA DUCHESSE.

Moi ! Oh !... ce n'est plus de mon âge, ça... Ah ! vous avez la... Eh bien, mais, il faut soigner cela, mon enfant.

JEANNE.

Oui, je vais marcher un peu... Vous me pardonnez... n'est-ce pas ?

LA DUCHESSE.

Allez donc... Allez donc !

JEANNE, se tenant la tête et s'en allant.

Cela me fait un mal... Ah ! (à part.) Ça y est !... Ma foi, Paul saura bien s'en tirer.

Elle sort par la porte du jardin.

SCÈNE IV

MADAME DE CÉРАН, LA DUCHESSE, ROGER.

LA DUCHESSE, à Roger.

Ah ! ah ! tu crois, hein ? Dis donc, tu crois !

ROGER.

Eh! ma tante, ceci n'est qu'un hasard!

LA DUCHESSE.

Un hasard, c'est possible ; mais tu vois comme on peut faire fausse route, et qu'il ne faut jamais... (La porte du salon s'ouvre ; même effet que la première fois.) Ah! ah! cette fois!

VOIX du poète DES MILLETS, qu'on entend par la porte entr'ouverte et qui diminue à mesure que la porte se referme.

Et quand ils seraient cent, et quand ils seraient mille...

LA DUCHESSE.

A-t-il une voix, ce vieux Tyrtée!

LA VOIX.

J'irais seul, et bravant leur colère inutile,
Leur demander raison de cette lâcheté...

Lucy paraît.

MADAME DE CÉRAN et ROGER.

Lucy!

SCÈNE V

LES MÊMES, LUCY, allant à la porte du jardin.

LA DUCHESSE.

Comment, Lucy, vous vous en allez!

LUCY, s'arrêtant.

Pardon! je ne vous avais pas vue.

LA DUCHESSE.

Il y a pourtant un joli vers, il paraît :

« L'honneur est le dieu !... »

LUCY, reprenant son chemin.

« Comme un dieu qui... »

LA DUCHESSE.

Oui, enfin, c'est bien le même. (Dix heures sonnent. Lucy arrive à la porte.) Et vous vous en allez, néanmoins ?

LUCY, se retournant.

Oui, j'ai besoin de prendre l'air... J'ai la migraine !

Elle sort.

TOUS LES TROIS, s'asseyant.

Ah!...

SCÈNE VI

LA DUCHESSE, MADAME DE CÉRAN, ROGER.

LA DUCHESSE.

Ah! par exemple, voilà qui devient curieux !

MADAME DE CÉRAN.

C'est encore un hasard!...

LA DUCHESSE.

Encore un!... Ah! mais non, cette fois! Comment?

Toutes, alors, toutes!... excepté Suzanne!... Allons donc! Il y a quelque chose!... Elle ne viendra pas. Je parierais qu'elle ne viendra pas. (La porte du salon s'ouvre brusquement, laissant échapper un éclat de voix tragique, mais rapide et vague; et Suzanne entre précipitamment comme si elle voulait rejoindre quelqu'un.) La voilà!

SCÈNE VII

LES MÊMES, SUZANNE.

MADAME DE CÉRAN, se levant.

Vous quittez le salon, Mademoiselle?

SUZANNE, voulant s'échapper.

Oui, ma cousine!

MADAME DE CÉRAN.

Restez!

SUZANNE.

Mais, ma cousine...

MADAME DE CÉRAN.

Restez... et asseyez-vous!

SUZANNE, se laissant tomber sur un tabouret de piano, sur lequel elle tourne à chaque réplique nouvelle du côté de la parsonne qui lui parle.

Voilà!

MADAME DE CÉRAN.

Et pourquoi quittez-vous le salon, je vous prie?

SUZANNE.

Mais, parce que ça m'ennuie ce qu'il récite là-dedans, le vieux monsieur.

ROGER.

Est-ce bien la raison ?

SUZANNE.

Je sors, parce que Lucy est sortie, s'il vous en faut une autre ?

MADAME DE CÉRAN.

Miss Watson, Mademoiselle...

SUZANNE.

Oh ! bien entendu !... C'est la perfection ! l'idéal, l'oiseau rare, miss Watson !... Elle peut tout faire... tandis que moi !...

ROGER.

Tandis que vous, Suzanne...

MADAME DE CÉRAN.

Ah ! laissez-moi lui parler ! Tandis que vous, Mademoiselle, vous courez les chemins, seule...

SUZANNE.

Comme Lucy !

MADAME DE CÉRAN.

Vous vous habillez de la façon la plus extravagante.

SUZANNE.

Comme Lucy !

MADAME DE CÉRAN.

Vous accaparez monsieur Bellac, vous affectez de lui parler...

SUZANNE.

Comme Lucy!... Est-ce qu'elle ne lui parle pas, elle, (Se tournant vers Roger.) et à monsieur aussi ?

MADAME DE CÉRAN.

Oh ! mais en secret ! Vous me comprenez parfaitement.

SUZANNE.

Oh ! pour des secrets, on n'a pas besoin de se parler... on s'écrit... (Regardant Roger et à mi-voix.) en dissimulant son écriture !

MADAME DE CÉRAN.

Hein !

ROGER, bas, à la duchesse.

Ma tante !

LA DUCHESSE, bas.

Chut !

MADAME DE CÉRAN.

Enfin !...

SUZANNE.

Enfin, Lucy parle à qui elle veut ; Lucy sort quand elle veut ; Lucy s'habille comme elle veut. Je veux faire ce que fait Lucy, puisqu'on l'aime tant, elle !

MADAME DE CÉRAN.

Et savez-vous pourquoi on l'aime, Mademoiselle ? C'est que, malgré une indépendance d'allures, conséquence de sa nationalité, elle est réservée, sérieuse, instruite...

SUZANNE, se levant.

Eh bien! et moi? Je n'ai donc pas été tout ça, moi? Oui, pendant six mois, jusqu'aujourd'hui, jusqu'à ce soir, cinq heures, je m'appliquais, je me tenais à quatre, et j'étudiais, et autant qu'elle! et j'en savais aussi long qu'elle! Et l'objectif et le subjectif et tout cela! Eh bien! à quoi ça m'a-t-il servi?... Est-ce qu'on m'aime mieux?... Est-ce qu'on ne me traite pas toujours en petite fille? Et tout le monde, oui, tout le monde! ... (Regardant Roger de côté.) Qu'est-ce qui fait attention à moi, seulement? Suzanne! ah! Suzanne! Est-ce que ça compte, ça, Suzanne! Et tout ça parce que je ne suis pas une vieille Anglaise!...

ROGER.

Suzanne!

SUZANNE.

Oui, défendez-la, vous! Oh! je sais bien comment il faut être pour vous plaire... allez! (Prenant le binocle de la duchesse et le mettant sur son nez.) Esthétique! Schopenhauer! Le moi! Le non-moi! Et cœtera!... gnan!... gnan!... gnan!...

MADAME DE CÉRAN.

Faites-nous grâce de vos gamineries, Mademoiselle!

SUZANNE, faisant une révérence.

Merci, ma cousine!

MADAME DE CÉRAN.

Oui, de vos gamineries!... Et les sottises que vous faites.

SUZANNE.

Puisque je ne suis qu'une gamine, ce n'est pas étonnant

que je fasse des sottises. (S'animant.) Eh bien! oui, je fais des sottises!... et je le fais exprès, et j'en ferai encore!

MADAME DE CÉRAN.

Plus chez moi, je vous le garantis.

SUZANNE.

Oui, je suis sortie avec monsieur Bellac; oui, j'ai parlé bas à monsieur Bellac; oui, j'ai un secret avec monsieur Bellac!

ROGER.

Vous osez!...

SUZANNE.

Et il est plus savant que vous! Et il est meilleur que vous! Et je l'aime mieux que vous! Oui, je l'aime, là! Je l'aime!

MADAME DE CÉRAN.

Je veux croire que vous ne savez pas la gravité...

SUZANNE.

Si! si! Je sais la gravité! si!

MADAME DE CÉRAN.

Alors, écoutez-moi! Avant de faire la nouvelle sottise dont vous nous menacez, réfléchissez bien! Le bruit, les coups de tête, le scandale, vous conviennent moins qu'à personne, mademoiselle de Villiers!

LA DUCHESSE.

Ah! mais, prends garde!

MADAME DE CÉRAN.

Eh! Duchesse, il faut au moins qu'elle sache...

SUZANNE, retenant ses larmes.

Oh! je sais!

LA DUCHESSE.

Comment!

SUZANNE, se jetant dans ses bras en pleurant.

Oh! ma tante! ma tante!

LA DUCHESSE.

Suzanne, voyons, mon enfant!... (A madame de Céran.) Tu avais bien besoin de lever ce lièvre-là, toi. (A Suzanne.) Voyons, qu'est-ce que tu sais? Quoi?

Elle l'assied sur ses genoux.

SUZANNE, pleurant en parlant.

Oh! quoi? Je ne sais pas; mais je sais bien qu'il y a quelque chose contre moi, allez... et il y a longtemps!

LA DUCHESSE.

Qui est-ce qui t'a dit?...

SUZANNE.

Oh! personne... tout le monde... les gens qui vous regardent, qui chuchotent, qui se taisent quand vous entrez... qui vous embrassent, qui vous appellent: Pauvre petite! — Si vous croyez que les enfants ne sentent pas cela!...

LA DUCHESSE, lui essuyant les yeux.

Voyons, ma chérie, voyons...

SUZANNE.

Et au couvent donc! Je voyais bien que je n'étais pas comme les autres, allez!... Oh! si, je le voyais! On me

parlait toujours... de mon père, de ma mère... pourquoi? puisque je n'en n'avais plus! Et une fois, en récréation, je jouais avec une grande, je ne sais pas ce que je lui avais fait... elle était furieuse... et tout d'un coup, elle m'a appelée : « Mademoiselle l'illégitime »! Elle ne savait pas ce que cela voulait dire, moi non plus! — C'est sa mère qui avait dit cela devant elle. Elle me l'a avqué après... quand nous nous sommes raccommodées... Oh! j'étais malheureuse! (Sanglotant.) Nous avons cherché dans le dictionnaire... mais nous n'avons rien trouvé... ou pas compris... (Avec colère.) Mais qu'est-ce que ça veut dire, enfin?... Qu'est-ce que j'ai qui fait que je ne suis pas comme tout le monde? que tout ce que je fais est mal? Est-ce que c'est ma faute?

LA DUCHESSE, l'embrassant.

Non, ma petite... Non, ma chérie...

MADAME DE CÉRAN.

Je regrette...

SUZANNE, sanglotant.

Eh bien! alors, pourquoi me le reproche-t-on, si ce n'est pas ma faute? Mais je suis à charge à tout le monde ici! Je le sais bien; je ne veux plus rester; je veux m'en aller!... Personne ne m'aime ici, personne!

ROGER, très agité.

Pourquoi dites-vous cela, Suzanne? Ce n'est pas bien! tout le monde ici, au contraire... et moi...

SUZANNE, se levant furieuse.

Vous!

ROGER.

Oui, moi! et je vous jure...

SUZANNE.

Vous ! ah ! tenez !... Laissez-moi, vous ! Je vous déteste !
je ne veux plus vous voir ! jamais !... Entendez-vous ?

Elle va vers la porte du jardin.

ROGER.

Suzanne ! mais, Suzanne ! Où donc allez-vous ?

SUZANNE.

Où je vais ? Je vais me promener. Je vais où je veux,
d'abord !

ROGER.

Pourquoi, maintenant ? Pourquoi sortez-vous ?

SUZANNE.

Pourquoi ? (Elle descend vers lui.) Pourquoi ? (Dans les yeux.) J'ai la
migraine !!!

Tous se lèvent. Suzanne sort par la porte du jardin.

SCÈNE VIII

ROGER, LA DUCHESSE, MADAME DE
CÉRAN.

ROGER, très agité.

Eh bien ! ma tarte, est-ce clair maintenant ?

LA DUCHESSE, se levant.

De moins en moins !

ROGER.

C'est bien, je vais le voir !

MADAME DE CÉRAN.

Roger ! où vas-tu donc ?

ROGER.

Où je vais? mais, faire ce que dit ma tante, savoir où ils en sont! et je vous jure que si c'est vrai... si cet homme a osé!...

MADAME DE CÉLAN.

Si c'est vrai!... moi, je la chasse!

ROGER.

Eh bien! si c'est vrai... moi je le tue!

Il sort par la porte du jardin.

LA DUCHESSE.

Et si c'est vrai, moi, je les marie!... Seulement, ce n'est pas vrai... Enfin, nous allons voir; viens!

Elle veut l'entraîner. — On entend applaudir très fort dans le salon.

Bruit de chaises et de conversations.

MADAME DE CÉLAN, hésitant.

Mais!...

LA DUCHESSE.

Hein? Quoi? Encore un joli vers! Non, c'est la fin de l'acte! Vite! avant qu'ils n'arrivent!

MADAME DE CÉLAN.

Mais, mes invités?

LA DUCHESSE.

Eh! tes invités? Ils se rendormiront bien sans toi! viens, viens!

Elles sortent.

La porte du fond s'ouvre et laisse voir quelques personnes par groupes et Des Millets très entouré.

VOIX DIVERSES.

Très beau ! Grand art ! très élevé !

PAUL, sur la porte du fond.

Charmant, cet acte ! N'est-ce pas, général ?

LE GÉNÉRAL, en bâillant bruyamment.

Charmant ! encore quatre !

Paul s'esquive adroitement, gagne la porte du jardin et disparaît. La toile tombe.

ACTE TROISIÈME

Grande serre-salon éclairée au gaz. Pièce d'eau et jet d'eau, meubles, sièges, touffes d'arbustes et massifs de plantes, derrière lesquels on peut aisément se couler et se cacher.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE, MADAME DE CÉRAN

Elles entrent par le fond à droite, hésitent, regardent d'abord et à voix basse.

LA DUCHESSE.

Personne ?

MADAME DE CÉRAN.

Personne.

LA DUCHESSE.

Bon ! (Elle descend en scène et s'arrête.) Trois migraines !

MADAME DE CÉRAN.

Il est pourtant inouï que je sois forcée de laisser ainsi ce poète...

LA DUCHESSE.

Ah ! bien, ton poète, il lit ses vers ! Un poète, vois-tu, pourvu que ça lise ses vers !...

MADAME DE CÉRAN.

Mais l'emportement de Roger m'a effrayé ! Jamais je ne

J'ai vu ainsi, jamais! Qu'est-ce que vous faites donc là, ma tante?

LA DUCHESSE.

J'arrête le jet d'eau, tu vois bien!

MADAME DE CÉRAN.

Pourquoi?

LA DUCHESSE.

C'est pour mieux entendre, mon enfant!

MADAME DE CÉRAN.

Il est au jardin, je ne sais où... qui la suit, qui la guette... Que va-t-il arriver? Ah! petite malheureuse!... Comment, duchesse, vous éteignez le gaz?

LA DUCHESSE.

Non, je le baisse.

MADAME DE CÉRAN.

Mais pourquoi?

LA DUCHESSE.

Mais pour mieux voir, mon enfant!

MADAME DE CÉRAN.

Pour?...

LA DUCHESSE.

Dame!... moins on nous verra, mieux nous verrons... Trois migraines!... Et un seul rendez-vous! y comprends-tu quelque chose, toi?

MADAME DE CÉRAN.

Ce que je ne comprends pas, moi, c'est que M. Bellac...

LA DUCHESSE.

Et moi c'est que Suzanne...

MADAME DE CÉRAN.

Oh! elle...

LA DUCHESSE.

Elle? Enfin nous allons voir! Ils peuvent venir maintenant, tout est prêt.

MADAME DE CÉRAN.

Si Roger les trouve ici... ensemble, il est capable...

LA DUCHESSE.

Bah!... bah! il faut voir... il faut voir!...

MADAME DE CÉRAN.

Mais...

LA DUCHESSE.

Chut!... entends-tu?

MADAME DE CÉRAN.

Oui.

LA DUCHESSE, poussant madame de Cérans vers le massif de droite, au premier plan.

Il était temps!... Viens!

MADAME DE CÉRAN.

Comment, vous voulez écouter?

LA DUCHESSE, cachée.

Dame! pour entendre, il n'y a encore que cela, tu sais?... Tiens, dans ce coin-là, nous serons comme des rois de féerie. Nous sortirons quand il le faudra, sois tranquille. on est entré?

MADAME DE CÉRAN, cachée et regardant à travers les branches.

Oui.

LA DUCHESSE.

Lequel des deux ?

MADAME DE CÉRAN.

C'est elle...

LA DUCHESSE.

Suzanne ?

MADAME DE CÉRAN.

Oui ! (Avec étonnement.) Non !

LA DUCHESSE.

Comment, non ?

MADAME DE CÉRAN.

Non ! Pas décolletée... C'est une autre !

LA DUCHESSE.

Une autre?... Qui ?

MADAME DE CÉRAN.

Je ne distingue pas.

JEANNE.

Mais viens donc, Paul !

MADAME DE CÉRAN.

La sous-préfète !

LA DUCHESSE.

Encore!...

SCÈNE II

LA DUCHESSE, MADAME DE CÉRAN, *cachées au premier plan*; JEANNE, puis PAUL, *entrant par le fond à droite.*

JEANNE.

Qu'est-ce que tu fais donc à cette porte, enfin?

PAUL, *dans la coulisse, à droite.*

La prudence étant la mère de la sûreté, je nous mets prudemment en sûreté!

JEANNE.

Comment?

PAUL.

Comme ça...

Bruit de porte qui crie.

JEANNE, *effrayée.*

Hein?

PAUL, *entrant.*

Très réussi!...

JEANNE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

PAUL.

Ça! c'est un indique-fuite que je viens d'installer... Oui, un morceau de bois... dans le gond de la porte... De cette

façon, si quelqu'un, je ne dis pas quelque amoureux comme nous, ceci est invraisemblable dans cette enceinte, mais quelque évadé de tragédie se réfugiait de ce côté, par impossible... plus de danger ! Il pousse la porte, elle pousse un cri, et nous, par l'autre porte... Frtt!... hein ? Est-ce assez combiné ? Ah ! nous autres hommes d'État !... Et maintenant, Madame, que nous sommes à l'abri des regards indiscrets, je dépouille l'homme public, l'homme privé reparait, et, donnant l'essor à des sentiments trop longtemps contenus, je vous permets de me tutoyer.

JEANNE.

A la bonne heure, tu es gentil, ici !

PAUL.

Je suis gentil ici, parce que je suis tranquille ici ; mais, s'embrasser dans les corridors, comme tantôt, tu sais?... quand tu es venue m'aider à défaire mes malles.

LA DUCHESSE, à part.

C'étaient eux !

PAUL.

Ou comme ce soir, dans le jardin...

LA DUCHESSE, à part.

Encore eux !

PAUL.

Plus jamais cela ! Trop imprudent pour la maison... hein ? Quelle maison ! t'avais-je trompé ? Faut-il avoir envie d'être préfet pour venir s'ennuyer dans des bâilloirs pareils !

MADAME DE CÉRAN.

Hein ?

LA DUCHESSE, à madame de Céran.

Écoute ça! Écoute ça!

JEANNE, le faisant asseoir près d'elle.

Viens là...

PAUL, s'assoit, se relève et marchant avec agitation.

Non, mais quelle maison! Et les maîtres, et les invités, et tout le monde! Et madame Arriégo! Et le poète! Et la marquise! Et cette Anglaise en glace! Et ce Roger en bois! Il n'y a que la duchesse qui ait le sens commun...

LA DUCHESSE, à madame de Céran.

Pour moi, ça!..

PAUL, avec conviction.

Mais le reste, ah!

LA DUCHESSE.

Ça, c'est pour toi!

JEANNE.

Mais, viens donc là!

PAUL, s'assoit et se relève, même jeu.

Et la lecture, et la littérature! et la candidature! Ah! la candidature Revel! Un vieux malin, figure-toi, qui meurt... tous les soirs et qui ressuscite tous les matins avec une place de plus! (Il va pour s'asseoir et reprend.) Et Saint-Réault? Ah! Saint-Réault! Et les Ramas-Ravanas et tous les fouchtras de Boudha!

MADAME DE CÉRAN, indignée.

Oh!

LA DUCHESSE, riant.

Il est drôle !

PAUL.

Et l'autre, dis donc, le Bellac des dames, avec son amour platonique !

JEANNE, baissant les yeux.

Il est bête !

PAUL, s'asseyant.

Tu trouves, toi?.. (Se relevant avec fureur.) Et la tragédie !.. Oh ! la tragédie !...

JEANNE.

Mais, Paul, qu'as-tu ?

PAUL.

Et ce vieux Philippe-Auguste avec son joli vers ! Mais tout le monde en a fait, des jolis vers... Ce n'est pas une raison pour les lire... Moi aussi j'en ai fait...

JEANNE.

Toi ?

PAUL.

Oui, moi ! Quand j'étais étudiant et pas riche, j'en ai même vendu !...

JEANNE.

A un éditeur ?

PAUL.

Non ; à un dentiste ! La Plombéide ou l'Art de plomber les dents. — Poème, trois cents vers !... Trente francs... Écoute-moi ça...

JEANNE.

Oh ! non, par exemple !

PAUL.

« Muse, s'il est un mal, parmi les maux divers,
 » Que le ciel en courroux épand sur l'univers,
 » Dont le plus justement le bon goût s'effarouche,
 » C'est celui dont le siège est placé dans la bouche !... »

JEANNE, voulant l'arrêter.

Voyons, Paul !...

PAUL.

« Ah ! qu'arracher sa dent semble alors plein d'apps !
 » Imprudent ! Guéris-la, mais ne l'arrache pas !
 » Ah ! n'arrachez jamais, même une dent qui tombe !
 » Qui sait si, quelque jour, l'homme adroit qui la plombe
 » N'aura pas conservé, soit en haut, soit en bas,
 » Cet attrait au sourire et cette aide au repas. »

LA DUCHESSE, riant.

Ah ! ah ! il est amusant !

JEANNE.

Quel gamin tu fais ! Qui croirait cela à te voir au salon !
 (L'imitant.) « Mon Dieu, monsieur le sénateur, le flot démo-
 » cratique... les traités de 1815... » Ah ! ah ! ah !

PAUL.

Eh bien ! et toi, dis donc !... C'est toi qui vas bien, avec la
 maîtresse de la maison !

MADAME DE CÉRAN.

Hein ?

PAUL.

Mes compliments!

JEANNE.

Mais, mon ami, je fais ce que tu m'as recommandé.

PAUL, l'imitant.

« Je fais ce que tu m'as recommandé! » — Ah! saintonitouche, avec sa petite voix! Ah! tu lui en fournis à la comtesse : du Joubert, et du latin, et du Tocqueville! Et de ton cru encore!

MADAME DE CÉRAN.

Comment, de son cru!

LA DUCHESSE.

Ça me raccommode avec elle, ça.

JEANNE.

Ah! je n'ai pas de remords, va!... Une femme qui nous loge aux deux bouts de la maison!

MADAME DE CÉRAN, se levant.

Si je la priais d'en sortir!

LA DUCHESSE.

Tais-toi donc.

JEANNE.

Et c'est de la méchanceté!... Si! si!... J'en suis sûre... Une femme sait bien, n'est-ce pas? que des nouveaux mariés... ont toujours quelque chose à se dire, enfin.

PAUL, tendrement.

Oui, toujours.

JEANNE.

Toujours, bien vrai?... Toujours comme ça ?

PAUL.

As-tu une jolie voix ! Je l'écoutais tout à l'heure... en parlant des traités de 1815. Fine, douce, enveloppante... Ah ! la voix, c'est la musique du cœur, comme dit M. de Tocqueville.

JEANNE.

Ah ! Paul!... Je ne veux pas que tu ries des choses sérieuses.

PAUL.

Ah ! bien, laisse-moi être un peu gai, je l'en prie ; je suis si heureux ici ! — Mon Dieu ! que ça m'est donc égal de ne pas être préfet à Carcassonne, dans ce moment-ci !

JEANNE.

C'est toujours que cela m'est égal, à moi, Monsieur : voilà la différence !

PAUL.

Chère petite femme !

Il lui baise les mains.

MADAME DE CÉRAN, *bas à la duchesse.*

Mais, c'est d'une inconvenance...

LA DUCHESSE, *de même.*

Je ne déteste pas ça, moi !

PAUL.

Ah ! c'est que j'ai un fort arriéré à combler, tu comprends, sans compter les avances à prendre. Quand serons-nous

libres, à présent? Chère enfant, tu ne sais pas combien je t'adore.

JEANNE.

Si, je le sais... par moi...

PAUL.

Ma Jeanne!

JEANNE.

Ah! Paul! Toujours comme ça, répète-le encore, toujours!

PAUL, très près d'elle et tendrement.

Toujours!

MADAME DE CÉRAN, bas à la duchesse.

Mais, Duchesse!

LA DUCHESSE, de même.

Ah! ils sont mariés!

La porte crie. Paul et Jeanne se lèvent, effrayés.

PAUL et JEANNE.

Hein?

JEANNE.

On vient!

PAUL.

Fuyons! comme on dit dans les tragédies.

JEANNE.

Vite, vite!...

PAUL.

Tu vois, hein? mes précautions!

JEANNE.

Déjà! Quel malheur!

Ils s'écheppent par le fond à gauche.

MADAME DE CÉRAN, passant à gauche.

Eh bien, c'est heureux qu'on les ait interrompus.

LA DUCHESSE, la suivant.

Ma foi, je le regrette! — Oui, mais c'est fini de rire, maintenant.

SCÈNE III

MADAME DE CÉRAN, LA DUCHESSE, cachées

à gauche, BELLAC, entrant par le fond à droite.

BELLAC.

Cette porte fait un bruit!

MADAME DE CÉRAN, bas à la duchesse.

Bellac!

LA DUCHESSE, de même.

Bellac!

BELLAC.

Mais on ne voit pas clair, ici.

MADAME DE CÉRAN.

C'était vrai!... Vous voyez, tout est vrai.

LA DUCHESSE.

Tout! non! Il n'y en a encore que la moitié.

MADAME DE CÉRAN.

Ah! l'autre n'est pas loin, allez!

LA DUCHESSE.

En tous cas, ça ne peut être qu'un coup de tête, une imprudence de pensionnaire... Il n'est pas possible. (La porte crie.) La voilà!... Ah! dame, le cœur me bat... Dans ces choses-là, on a beau être sûr, on n'est jamais certain... La vois-tu?

MADAME DE CÉRAN, regardant.

Ah! c'est elle!... Et tout à l'heure Roger, qui l'épie, va venir, lui aussi... Si nous nous montrions, Duchesse?

LA DUCHESSE.

Non... non... Maintenant, je veux savoir où ils en sont; je veux en avoir le cœur net.

MADAME DE CÉRAN, regardant toujours.

Je meurs d'inquiétude... Décolletée. . C'est cela, c'est bien elle...

LA DUCHESSE.

Ah! petite coquine!... Laisse-moi voir...

Elle regarde à travers les feuilles, puis après un moment.

Hein?

MADAME DE CÉRAN.

Quoi donc?

LA DUCHESSE.

Regarde.

MADAME DE CÉRAN, regardant.

Lucy!

LA DUCHESSE.

Lucy.

MADAME DE CÉRAN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LA DUCHESSE.

Ah ! je ne sais pas encore, mais j'aime déjà mieux cela.

SCÈNE IV

MADAME DE CÉRAN, LA DUCHESSE, cachées au premier plan, à gauche, BELLAC ET LUCY se cherchant à droite, PAUL rentrent par le fond, à gauche, suivi de JEANNE qui le retient.

JEANNE, bas à Paul.

Non ! non ! Paul ! non !

PAUL, de même.

Si !... si !... laisse un instant, pour voir ! Ici, à cette heure-ci, ce ne peut être que des amoureux, je te dis... Dans cette maison !... Non !... Ce serait trop drôle...

JEANNE.

Prends garde !

PAUL.

Chut !

LUCY.

Vous êtes là, M. Bellac ?

PAUL.

L'Anglaise !

BELLAC.

Oui, Mademoiselle !

PAUL.

Et le professeur... L'Anglaise et le professeur : fable !
 Quand je te disais ! Une intrigue !... Un rendez-vous ! Ah !
 mais c'est moi qui ne m'en vais plus, par exemple !

JEANNE.

Comment ?

PAUL.

Après cela, si tu veux t'en aller, toi ?

JEANNE.

Ah ! mais non !

Ils se cachent derrière un massif au fond à gauche.

LUCY.

Vous êtes de ce côté !

BELLAC.

Par ici !... Je vous demande pardon... La serre est
 habituellement mieux éclairée... Je ne sais pourquoi, ce
 soir...

Il marche vers elle.

MADAME DE CÉRAN, bas à la duchesse.

Lucy !... Mais, alors, Suzanne ?... Je n'y suis plus !

LA DUCHESSE, de même.

Attends un peu ; j'ai idée que nous allons y être.

LUCY.

Mais, M. Bellac, que signifie cette sorte de rendez-vous ? Et votre lettre de ce matin?... Pourquoi m'écrire ?

BELLAC.

Mais, pour vous parler, chère miss Lucy. Est-ce donc la première fois que nous nous isolons, pour échanger nos pensées ?

PAUL, pouffant de rire, bas, à Jeanne.

Oh!... échanger!... Je ne savais pas que cela s'appelait comme ça...

BELLAC.

Entouré comme je le suis ici, quel autre moyen avais-je de vous parler, à vous seule ?

LUCY.

Quel autre ? Il fallait me donner le bras et sortir du salon avec moi, tout simplement. Je ne suis pas une jeune fille française, moi.

BELLAC.

Mais, vous êtes en France.

LUCY.

En France comme ailleurs, je fais ce que je veux ; je n'ai pas besoin de secret, et encore moins de mystère. Vous déguisez votre écriture... Vous ne signez pas... Il n'est pas jusqu'à votre papier rose... Ah ! que vous êtes bien Français ! .

PAUL, bas, à Jeanne.

Né malin.

BELLAC.

Et que vous êtes bien, vous, la muse austère de la science, la Polymnie superbe ! la Piéride froide et fière... Asseyez-vous donc !

LUCY.

Non ! non !... Et voyez comme toutes vos précautions ont tourné contre nous... J'ai perdu cette lettre.

LA DUCHESSE, un peu haut.

J'y suis !...

Mouvement de Lucy vers la gauche.

BELLAC.

Quoi ?

LUCY.

Vous n'avez pas entendu ?

BELLAC.

Non !... Ah ! vous avez perdu ?...

LUCY.

Et que voulez-vous que pense celui ou celle qui l'aura trouvée ?

LA DUCHESSE, bas, à madame de Cérin.

Y es-tu, maintenant ?

LUCY.

Il est vrai qu'il n'y avait plus d'enveloppe... partant, plus d'adresse...

BELLAC.

Ni mon écriture, ni ma signature... Vous voyez donc que j'ai bien fait. En tous cas, j'ai cru bien faire, chère miss Lucy, pardonnez à votre professeur, à votre ami, et... asseyez-vous, je vous en prie...

LUCY.

Non ! dites-moi ce que vous aviez à me dire en si grand secret, et rentrons.

BELLAC, le retenant.

Attendez !... Pourquoi n'êtes-vous pas venue à mon cours, aujourd'hui ?

LUCY.

Parce que j'ai passé mon temps à chercher cette lettre, précisément. De quoi aviez-vous à me parler ?

BELLAC.

Êtes-vous impatiente de me quitter ! (Il lui donne un paquet de papiers attachés avec un ruban rose.) Tenez !

LUCY.

Des épreuves !

BELLAC, ému.

De mon livre.

LUCY, émue aussi.

De votre ?... Ah ! Bellac !

BELLAC.

J'ai voulu que vous fussiez la seule à le connaître avant tous, la seule !

LUCY, lui prenant les mains avec effusion.

Ah ! mon ami ! mon ami !

PAUL, retenant son rire.

Oh ! non, ce cadeau d'amour, pff !...

Mouvement de Bellac vers la gauche.

LUCY.

Qu'avez-vous ?

BELLAC.

Non, rien... J'avais cru... Vous le lirez, ce livre où j'ai mis ma pensée, et vous nous trouverez en communion parfaite, j'en suis sûr... sauf sur un point... Oh ! celui-là !...

LUCY.

Lequel ?

BELLAC, tendrement

Est-il possible que vous ne croyiez pas à l'amour platonique, vous ?

LUCY.

Moi ? Oh ! pas du tout.

BELLAC, gracieusement.

Eh bien !... Et nous, cependant ?

LUCY, simplement.

Nous, c'est de l'amitié.

BELLAC, marivaudent.

Pardon ! c'est plus que de l'amitié et mieux que de l'amour !

LUCY.

Alors, si c'est plus que l'un et mieux que l'autre, ce n'est ni l'un ni l'autre. Et maintenant, merci encore, merci mille fois ; mais rentrons, voulez-vous ?

Elle va pour sortir.

BELLAC, la retenant toujours.

Attendez !

LUCY.

Non ! non ! rentrons.

PAUL, à Jeanne.

Ça ne mord pas.

BELLAC, la retenant.

Mais, attendez donc, de grâce ! Deux mots !... Deux mots ! Éclairer-moi, ou éclairez-vous !... La question en vaut la peine. Voyons, Lucy !...

LUCY, s'animant et passant à droite.

Voyons, Bellac ! Voyons, mon ami, votre amour platonique !... Philosophiquement, mais cela ne se soutient pas !

BELLAC.

Permettez, cet amour est une amitié...

LUCY.

Si c'est l'amitié, ce n'est plus l'amour !

BELLAC.

Mais, le concept est double !

LUCY.

S'il est double, il n'est pas un !

BELLAC.

Mais, il y a confusion !

Il s'assied.

LUCY.

S'il y a confusion, il n'y a plus caractère !... Et je vais plus loin !...

Elle s'assied aussi.

PAUL, à Joanne.

Ça a mordu !

LUCY.

Je nie que la confusion soit possible entre l'amour, qui a l'individuation pour base, et l'amitié, forme de la sympathie, c'est-à-dire d'un fait, où le moi devient, en quelque sorte, le non-moi. Je nie absolument, oh ! mais absolument !

LA DUCHESSE, bas à madame de Cérin.

J'ai bien souvent entendu parler d'amour, mais jamais comme cela.

BELLAC.

Voyons, Lucy !...

LUCY.

Voyons, Bellac ! Oui ou non ? Le facteur principal...

BELLAC.

Voyons, Lucy, un exemple. Supposons deux êtres quelconques — deux abstractions — deux entités — un homme quelconque — une femme quelconque, tous deux s'aimant, mais de l'amour vulgaire, physiologique, vous me comprenez ?

LUCY.

Parfaitement !

BELLAC.

Je les suppose dans une situation comme celle-ci, seuls la nuit, ensemble, que va-t-il arriver ?

LA DUCHESSE, à madame de Cérin

Je m'en doute, moi, et toi ?

BELLAC.

Fatalement ! — suivez-moi bien ; — fatalement, il va se produire le phénomène que voici.

JEANNE, à Paul.

Oh ! c'est amusant !...

PAUL.

Eh bien ! Madame ?

BELLAC.

Tous deux, ou plus vraisemblablement, l'un des deux, le premier, l'homme...

PAUL, à Jeanne.

L'entité mâle !

BELLAC.

Se rapprochera de celle qu'il croit aimer...

Il s'approche d'elle.

LUCY, se reculant un peu.

Mais...

BELLAC, la retenant doucement.

Non, non !... Vous allez voir ! Ils plongeront leurs regards dans leurs regards ; ils mêleront leurs souffles et leurs chevelures...

LUCY.

Mais, monsieur Bellac...

BELLAC.

Et alors !... Et alors !... il se passera en leur moi... indépendamment de leur moi lui-même, une suite non interrompue d'actes inconscients, qui, par une sorte de progrès de processus lent, mais inéluctable, les jettera, si

j'ose ainsi dire, à la fatalité d'un dénouement prévu où la volonté ne sera pour rien, l'intelligence pour rien, l'âme pour rien !

LUCY

Permettez !... ce processus...

BELLAC.

Attendez, attendez !... Supposons maintenant un autre couple et un autre amour, à la place de l'amour physiologique, l'amour psychologique à la place d'un couple quelconque, — deux exceptions : — vous me suivez toujours ?

LUCY.

Oui.

BELLAC.

Eux aussi, assis l'un près de l'autre, se rapprocheront l'un de l'autre.

LUCY, s'éloignant encore.

Mais, alors, c'est la même chose !

BELLAC, la retenant toujours.

Attendez donc ! Il y a une nuance. Laissez-moi vous faire voir la nuance. Eux aussi pourront plonger leurs yeux dans leurs yeux et mêler leurs chevelures...

LUCY.

Mais enfin ?

Elle se lève.

BELLAC, la faisant rasseoir.

Seulement !... Seulement !... Ce n'est plus leur beauté qu'ils contemplent, c'est leur âme ; ce n'est plus leurs

voix qu'ils entendent, c'est la palpitation même de leur pensée ! Et lorsque enfin, par un processus tout autre, quoique congénère, ils en seront arrivés, eux aussi, à ce point obscur et troublé où l'être s'ignore lui-même, sorte d'engourdissement délicieux du vouloir qui paraît être à la fois le *summum* et le *terminus* des félicités humaines, ils ne se réveilleront pas sur la terre, eux, mais en plein ciel, car leur amour à eux plane bien par delà les nuages orageux des passions communes dans le pur éther des idéalités sublimes !

Silence.

PAUL, à Jeanne.

Il l'embrassera !...

BELLAC.

Lucy ! chère Lucy, me comprenez-vous ? Oh ! dites que vous me comprenez !

LUCY, troublée.

Mais !... Il me semble que les deux concepts...

PAUL.

Oh ! les concepts ! non, ils sont trop drôles !

LUCY, toujours troublée.

Les deux concepts... sont identiques !

PAUL.

Oh ! identiques...

BELLAC, avec passion.

Identiques !... Oh ! Lucy, vous êtes cruelle !... Identiques !!! Mais songez donc qu'ici tout est subjectif !

PAUL.

Subjectif !... Il faut que je fasse une folie !

BELLAC, tout à fait passionné.

Subjectif ! Lucy ! comprenez-moi bien !

LUCY, tout à fait émue.

Mais, Bellac !... subjectif !...

JEANNE, à Paul.

Il ne l'embrassera pas !

PAUL.

Alors, c'est moi qui t'embrasse !

JEANNE, se défendant.

Paul ! Paul !

Bruit de baisers.

BELLAC, LUCY, se levant effrayés.

Hein ?

LA DUCHESSE, étonnée, se levant aussi.

Eh bien ! comment ? Ils s'embrassent ?

LUCY.

Quelqu'un ! Quelqu'un est là !...

BELLAC.

Venez, venez ! prenez ma main !

LUCY.

On nous écoutait ! Oh ! Bellac, je vous le disais bien

BELLAC.

Venez !

LUCY.

Mais, je suis horriblement compromise !

Elle sort par le fond à gauche.

BELLAC, la suivant.

Je réparerai, chère miss, je réparerai!...

SCÈNE V

LA DUCHESSE, MADAME DE CÉRAN, cachées.

JEANNE, PAUL, sortant de leur cachette en riant.

PAUL.

Ah ! l'amour platonique ! Ah ! ah ! ah !

LA DUCHESSE, à part.

Raymond !

JEANNE.

Et le moi, et le processus, et le terminus ! Ah ! ah ! ah !

LA DUCHESSE, sortant à son tour de sa cachette, et à part.

Ah ! mes coquins !... Attendez un peu !

Elle marche doucement vers eux.

PAUL.

Hein ? le joli Tartufe, avec ses déclarations à deux fins et à échappement. (Imitant Bellac.) « Mais, chère miss, le concept de l'amour est double. »

JEANNE, imitant Lucy.

Mais, le facteur principal !

PAUL.

Voyons, Lucy !

JEANNE.

Voyons, Bellac !

PAUL.

Mais, c'est une nuance ! Laissez-moi vous faire voir la nuance !

JEANNE.

Mais, alors, c'est identique...

PAUL.

Identique ! O cruelle... Songez donc qu'ici tout est subjectif !

JEANNE.

Oh ! Bellac ! subjectif !

Bruit de baisers que la duchesse fait claquer sur sa main.

PAUL ET JEANNE, se relevant, effrayés.

Hein ?

JEANNE.

Quelqu'un !

PAUL.

Pincés !

JEANNE.

On nous écoutait.

PAUL, l'entraînant.

Viens, viens !

JEANNE, en s'en allant.

Ah ! Paul, peut-être aussi dans le commencement....

PAUL.

Je réparerai, cher ange, je réparerai!...

..Ils disparaissent par la gauche

SCÈNE VI

LA DUCHESSE, MADAME DE CÉRAN.

LA DUCHESSE, riant.

Ah ! ah ! ah ! mes drôles... Ils sont gentils... mais ils méritaient une leçon... Ah ! ah !... Je peux rire... maintenant... Ah ! ah !... dis donc, Lucy !... Elle va bien, ta bru ! Quand je te disais... Eh bien ! y es-tu, à présent ! Suzanne... ce rendez-vous... cette lettre ?...

MADAME DE CÉRAN.

Oui, c'était la lettre de Bellac à Lucy que Suzanne avait trouvée !

LA DUCHESSE.

Et qu'elle prenait pour la lettre de Roger à Lucy. C'est pour cela qu'elle était si furieuse, la jalouse !

MADAME DE CÉRAN

Jalouse ? Duchesse, vous ne voulez pas dire qu'elle aime mon fils ?

LA DUCHESSE.

Ah ça ! est-ce que tu penserais encore à lui faire épouser l'autre, par hasard?... Eh bien ! et le processus ?

MADAME DE CÉRAN.

L'autre?... Non, certes... Mais Suzanne, jamais, ma tante, jamais !

LA DUCHESSE.

Nous n'en sommes pas encore là... malheureusement... En attendant, va retrouver ta tragédie et ta candidature Revel. Va !... Moi je me charge de rattraper ton fils, et de lui faire rengainer son grand sabre. — Tout est bien qui finit bien... Ouf ! Ah ! c'est égal, je suis plus tranquille ! Beaucoup de bruit pour pas grand'chose... Mais c'est fini ! fini ! fini ! Allons-nous-en !

Elles vont pour sortir à gauche. La porte de droite crie.

TOUTES DEUX, s'arrêtant.

Hein ?

LA DUCHESSE.

Encore ! — Ah ça ! mais, ta serre !... C'est les marronniers du Figaro, ta serre ! Ah ! bien, c'est joli !

MADAME DE CÉRAN.

Mais qui ça peut-il être encore ?

LA DUCHESSE.

Qui ? (Preise d'une idée.) Ah ! (A Madame de Cérán, la poussant vers la gauche.) Rentre au salon, je te le dirai.

MADAME DE CÉRAN.

Mais...

LA DUCHESSE, même jeu.

Tu ne peux pas laisser éternellement tes invités ?..

MADAME DE CÉRAN, cherchant à voir.

En effet, mais qui donc?...

LA DUCHESSE, même jeu.

Puisque je te le dirai. Va vite, avant qu'on ne soit là...
Tu ne pourrais plus...

MADAME DE CÉRAN.

C'est vrai ; d'ailleurs, je vais revenir pour le thé.

LA DUCHESSE.

Pour le thé! c'est cela. — Va, va! et vite, et vite!

Madame de Cérans sort par la gauche.

SCÈNE VII

LA DUCHESSE, puis SUZANNE, puis ROGER.

LA DUCHESSE.

Qui ça peut être? Mais Roger, qui épie Suzanne, ou Suzanne, qui épie Roger. (Regardant à droite. Oui, oui, c'est bien lui. — C'est mon Bartholo... (Regardant à gauche.) Et ma jalouse, maintenant, qui croit Roger avec Lucy, et qui voudrait bien voir un peu ce qui se passe. C'est cela. Troisième migraine. Mon compte y est!... Ah! si le hasard ne fait pas quelque chose avec cela, c'est un grand maladroït!... (Baisant doucement le gaz.) Aidons-le un peu. .

SUZANNE, entrant en se cachant.

Je savais bien qu'en faisant le tour de la serre, il finirait par y arriver. Je le gérais.

ROGER, de même.

Elle a fait le tour de la serre; elle y est. — Je l'ai vue entrer. Enfin! Je vais donc savoir à quoi m'en tenir.

LA DUCHESSE.

Ils jouent à cache-cache!

SUZANNE, écoutant.

Il paraît qu'elle est en retard, son Anglaise!

ROGER, de même.

Ah çà! Bellac n'est donc pas là?...

LA DUCHESSE.

Ils n'en finiront pas... à moins que je ne m'en mêle... Pst!...

ROGER.

Elle l'appelle!... Ah! si j'osais, je prendrais sa place, puisqu'il n'est pas là. Le voilà bien, le moyen de savoir où ils en sont.

LA DUCHESSE, à part.

Allons donc!... allons donc!... Pst!

ROGER.

Ma foi, ça durera ce que ça pourra... Puisqu'il ne vient pas, j'aurai toujours appris quelque chose... Pst!

LA DUCHESSE.

Tiens!

SUZANNE, à part.

Il me prend pour Lucy... Oh! que je voudrais savoir ce qu'il va lui dire.

ROGER, à mi-voix.

C'est vous?

SUZANNE, à mi-voix.

Oui!... (A part, résolument.) Tant pis!...

ROGER, à part.

Elle me prend pour Bellac.

LA DUCHESSE.

Oh! bien... maintenant! — Allez, mes enfants, allez!...

Elle disparaît derrière les massifs du fond, à gauche.

ROGER.

Vous avez reçu ma lettre?

SUZANNE à part, furieuse, lui parlant en face sans qu'il la voie ni l'entende.

Oui, je l'ai reçue, ta lettre!... Oui, je l'ai reçue! et tu ne t'en doutes guère. (Haut, doucement.) Mais, sans cela, serais-je à votre rendez-vous?

ROGER, à part.

A votre!... Eh bien! est-ce assez clair, cette fois?... Ah! malheureuse enfant!... Enfin, nous allons voir. (Haut.) J'avais si peur que vous ne vinssiez pas... ma chère.

SUZANNE, à part.

Ma chère!... Oh! (Haut.) Vous m'avez pourtant bien vue sortir du salon tout à l'heure... mon cher.

ROGER, à part.

Ils en sont au moins à la familiarité!... Il n'y a pas à dire!... Il faut absolument que je sache... (Haut.) Pourquoi vous tenez-vous si loin de moi?

Il marche vers elle.

SUZANNE, à part.

Mais il va voir que je suis plus petite que Lucy. (Elle s'assied.) Ah! comme ça...

ROGER.

Ne voulez-vous pas que j'aie m'asseoir auprès de vous?

SUZANNE.

Je veux bien.

ROGER, à part, allant vers elle.

Oh! elle veut bien!... Ce qui m'étonne, c'est qu'elle me prenne pour Bellac; je n'ai pourtant ni sa voix, ni... Enfin, ça durera ce que ça pourra. — Profitons-en. — (Il s'assied auprès d'elle en lui tournant le dos, et haut.) Que vous êtes bonne d'être venue!... Vous m'aimez donc un peu, ma chère?

SUZANNE, qui lui tourne aussi le dos.

Mais oui, mon cher.

ROGER, se levant, à part.

Elle l'aime!... Oh! le misérable!

SUZANNE.

Qu'est-ce qu'il a donc?

ROGER, revenant s'asseoir près d'elle.

Eh bien! alors, laissez-moi donc être auprès de vous comme les autres fois.

Il lui prend les mains.

SUZANNE, à part, indignée.

Il lui prend la main!

ROGER, à part, indigné.

Elle se laisse parfaitement prendre les mains... C'est épouvantable!

SUZANNE, de même.

Oh!

ROGER, haut.

Vous tremblez?..

SUZANNE.

C'est... c'est vous qui tremblez...

ROGER.

Non, non, c'est vous!... Est-ce que... (A part.) Nous allons voir... tant pis!... (Haut.) Est-ce que tu as peur?

SUZANNE, à part, furieuse, se levant.

Tu!...

ROGER, à part, respirent.

Ils n'en sont que là!

Suzanne revient, après un geste de résolution, se rasseoir auprès de lui, sans mot dire.

ROGER, terrifié, à part.

Comment?... Encore plus loin!... Mais alors!... (Haut.) Ah! tu n'as pas peur?...

SUZANNE.

Peur... avec toi?...

ROGER, à part.

Avec!... Mais jusqu'où a-t-il poussé la séduction, le

misérable! Oh! je le saurai! je veux le savoir... Je le veux... je le dois... j'ai charge d'âme... (Haut, avec décision.)
Eh bien!... en ce cas, voyons, si tu n'as pas peur, pourquoi me fuir?
Il l'attire à lui.

SUZANNE, indignée.

Oh!

ROGER.

Pourquoi te détourner de moi?

Il passe son bras autour de sa taille.

SUZANNE, même jeu.

Oh!

ROGER.

Pourquoi me défendre ton visage?...

Il se penche sur elle.

SUZANNE, bondissant sur ses pieds.

Oh! c'est trop fort!

ROGER.

Oui! c'est trop fort!

SUZANNE.

Mais regardez-moi donc! Suzanne! Pas Lucy, Suzanne! entendez-vous?

ROGER.

Et moi Roger! pas Bellac, Roger! entendez-vous?

SUZANNE.

Bellac?

ROGER.

Oh! malheureuse enfant! C'était donc vrai?... Ah!

Suzanne! Suzanne!... Que c'est mal!... Que vous me faites mal!... Enfin, il va venir, je l'attends!

SUZANNE.

Comment? Qui?

ROGER.

Mais vous ne comprenez donc pas que j'ai lu la lettre?

SUZANNE.

La lettre!... C'est moi qui l'ai lue, votre lettre?

ROGER.

Ma lettre? La lettre de Bellac!

SUZANNE.

De Bellac?... De vous!...

ROGER.

De moi?

SUZANNE.

De vous!... A Lucy!...

ROGER.

A Lucy?... A vous! à vous! à vous!...

SUZANNE.

A Lucy!... à Lucy!... à Lucy!... qui l'avait perdue!

ROGER, stupéfait.

Perdue!

SUZANNE.

Ah! j'étais là quand elle l'a réclamée au domestique!... Vous ne direz pas... Et je l'avais trouvée, moi!...

ROGER, éclairé.

Trouvée!

SUZANNE.

Oui... oui... trouvée, et le rendez-vous... et lamigraine... et tout!... Je savais tout. Et j'ai voulu voir, et je suis venue... Et vous me preniez pour elle...

ROGER.

Moi?

SUZANNE, les larmes commençant à la gagner.

Oui, vous! Oui, vous!... Vous me preniez pour elle, et vous lui disiez que vous l'aimiez!... Si!.. Si!.. Alors, pourquoi m'avez-vous dit que vous ne l'aimiez pas?... Oui!... à moi... tantôt... vous me l'avez dit, et que vous ne l'épousiez pas... Pourquoi l'avez-vous dit? Il ne fallait pas me le dire. Épousez-la si vous voulez, cela m'est bien égal, mais il ne fallait pas me le dire!... Vous m'avez trompée... vous m'avez menti! Ce n'est pas bien! Puisque vous l'aimiez, il ne fallait pas... il fallait!... (Se jetant dans ses bras.) Ah! ne l'épouse pas!... ne l'épouse pas!... ne l'épouse pas!...

ROGER.

Suzanne!... ô ma chère Suzanne! que je suis heureux!...

SUZANNE.

Hein?

ROGER.

Cette lettre, alors, tu l'as trouvée? Elle n'est pas à toi?

SUZANNE.

A moi?

ROGER.

Eh bien! ni a moi non plus... je te jure!

SUZANNE.

Mais...

ROGER.

Puisque je te le jure! Elle est à Lucy!... à Bellac!... à d'autres!... Que nous importe? Ah! je comprends maintenant... Tu croyais... Oui... oui... Comme moi... Je comprends!... Ah!... chère enfant... ma chère Suzanne!... Que j'ai eu peur! .. mon Dieu! que j'ai eu peur!

SUZANNE.

Mais de quoi?

ROGER.

De quoi? Oui, c'est vrai!... C'est absurde!... non!... non!... ne cherche pas... C'est odieux!... pardon, entends-tu?... Je te demande pardon...

SUZANNE.

Alors, tu ne l'épouses pas?

ROGER.

Mais, puisque je te dis...

SUZANNE.

Oh! je n'entends rien à tout ça, moi... Dis seulement que tu ne l'épouses pas, et je te croirai...

ROGER.

Mais non!... mais non!... Qu'elle est enfant!... Voyons, ne pleure plus... essuie tes yeux, chère petite, chère Suzanne. Nous ne sommes plus fâchés... ne pleure donc plus.

SUZANNE, au milieu.

Je ne peux pas m'en empêcher.

ROGER.

Mais pourquoi?

SUZANNE.

Mais je n'ai que toi, moi, Roger... Je ne veux pas que tu me quittes.

ROGER.

Te quitter?

SUZANNE, toujours pleurant.

Je suis jalouse, tu sais bien... Tu ne comprends pas ça, toi... non... non... Oh! j'ai bien vu, ce soir, quand je voulais te faire enrager avec M. Bellac... Tu ne me regardais pas seulement. Cela t'est bien égal, M. Bellac.

ROGER.

Lui! Mais je voulais le tuer!...

SUZANNE.

Le tuer!... (Elle lui saute au cou.) Oh! que tu es gentil!... Tu croyais donc?...

ROGER.

Tais-toi... ne parlons plus de cela... c'est fini... c'est oublié, rien ne s'est passé!... Re commençons tout! A mon arrivée, à la tienne, tantôt... Bonjour, Suzanne, bonjour, ma chérie... Comme il y a longtemps que je ne t'ai vue!... Viens là... viens près de moi... comme tantôt.

Il s'assied et la fait asseoir tout près de lui.

SUZANNE.

Ah! Roger, comme tu es bon maintenant! Comme tu me

dis des choses!... Tu m'aimes mieux qu'elle, alors; bien vrai?

ROGER, s'animant peu à peu.

T'aimer? Mais est-ce que ce n'est pas mon devoir de t'aimer?... mon devoir de parent, de tuteur?... mon devoir d'honnête homme enfin? T'aimer! Tiens, quand j'ai lu cette lettre... je ne sais ce qui s'est passé en moi... Ah! c'est là que j'ai compris quelle affection sérieuse... Oh! oui, je t'aime, chère enfant, chère pureté, et plus que je ne le pensais moi-même, et je veux que tu le saches... (Très tendre.) N'est-ce pas que tu le sais?... N'est-ce pas que tu le sens que jet'aime bien... ma chère petite Suzanne?...

SUZANNE, un peu étonnée.

Oui... Roger...

ROGER.

Tu me regardes... Je t'étonne... je ne te convainc pas... Je suis si peu habitué aux expansions tendres, si gauche aux caresses... Je ne sais pas dire ces choses-là... moi... L'éducation du cœur se fait par les mères, et tu connais la mienne... Elle a fait de moi un piocheur, un savant. La science a rempli ma vie... Tu en as été le seul repos, le seul sourire, la seule jeunesse!.. Tu n'as que moi, dis-tu? Eh bien! et moi, chère petite, qu'ai-je eu à aimer que toi, que toi seule... et je ne le sentais pas, non!... Tu m'as pris comme les enfants vous prennent, sans qu'ils le sachent et qu'on s'en doute: par l'expansion puissante de leur être, par l'obsession de leur grâce, par la séduction de leur faiblesse, par tout ce qui fait que l'on aime, parce que l'on se donne et que l'on se soumet à ce que l'on protège. J'étais ton maître, mais ton élève

aussi. Pendant que j'ouvrais ton esprit à la pensée, tu ouvrais mon âme à la tendresse... Je t'apprenais à lire... tu m'apprenais à aimer. C'est sur tes petits doigts roses, c'est sur la soie d'or de tes cheveux d'enfant que mon cœur ignorant a épilé ses premiers baisers... Tu y es entrée, toute petite, dans ce cœur où tu as grandi et que tu remplis maintenant tout entier, entends-tu? tout entier.
(Silence.) Eh bien! es-tu rassurée?

SUZANNE, émue, se levant, et à voix basse.

Allons-nous-en!

ROGER, étonné.

Pourquoi? Où?

SUZANNE, très troublée.

Autre part...

ROGER.

Mais pourquoi?

SUZANNE, de même.

Il fait sombre!

ROGER.

Mais, tout à l'heure!...

SUZANNE.

Ah! tout à l'heure... je n'avais pas vu.

ROGER.

Non, reste!... reste!... Où serons-nous mieux qu'ici?... J'ai tant de choses encore... J'ai le cœur si plein... Je ne sais pas pourquoi je te dis tout cela... c'est vrai... mais c'est si bon de te le dire... Ah! Suzanne... reste encore.. ma chère Suzanne...

Il la retient³

SUZANNE, voulant se dégager.

Non... non... je vous en prie...

ROGER, étonné.

Vous?... Tu ne me tutoies plus!...

SUZANNE, toujours plus troublée.

Je... je vous en prie!...

ROGER.

Mais, tout à l'heure...

SUZANNE.

Oui, mais plus maintenant...

ROGER.

Mais pourquoi?

SUZANNE.

Je ne sais pas... je...

ROGER.

Eh bien!... encore!... Tu pleures... Je t'ai fait du chagrin?

SUZANNE.

Non... oh!... non...

ROGER.

Alors... je t'ai offensée sans le vouloir... J'ai...

SUZANNE.

Non... non... Je ne sais pas... Je ne comprends pas... Je suis... Allons-nous-en, je vous en prie...

ROGER.

Suzanne... Mais je ne comprends pas non plus... je ne devine pas...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA DUCHESSE, paraissent.

LA DUCHESSE.

Et savez-vous pourquoi ? C'est que vous n'y voyez clair ni l'un ni l'autre. (Elle tourne le gaz. La scène s'éclaire.) Voilà !

ROGER.

Ma tante !..

LA DUCHESSE.

Ah ! chers petits, que vous me rendez heureuse !... Allons, embrasse ta femme, toi !

ROGER, stupéfait d'abord.

Ma femme !.. Suzanne ! (Il regarde sa tante, il regarde Suzanne ; puis avec un cri.) Ah ! c'est vrai... je l'aime !..

LA DUCHESSE, avec joie.

Allons donc !... Et d'un qui voit clair... (A Suzanne.) Eh bien... et toi ?

SUZANNE, les yeux baissés.

Ah ! ma tante !..

LA DUCHESSE.

Tu y voyais déjà, toi, il paraît... Les femmes ont toujours l'œil plus vif... Hein ? Quelle belle invention que le gaz... Tout va bien?... Il n'y a plus que ta mère...

ROGER.

Comment?

LA DUCHESSE.

Ah ! dame, ça sera dur... La voilà !.. Les voilà tous !
toute la tragédie !.. Pas un mot... Laisse-moi faire...
Je m'en charge !... Mais qu'est-ce qui se passe donc là-
bas ?

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME DE CÉRAN, d'abord, entrent
joyeuse ; puis, peu à peu, par toutes les issues : DES MILLETS, entouré
de dames, LE GÉNÉRAL, BELLAC, LUCY, MA-
DAME DE LOUDAN, MADAME ARRIÉGO,
PAUL ET JEANNE, tous les personnages du 2^e acte.

MADAME DE CÉRAN.

Grande nouvelle, ma tante !

LA DUCHESSE.

Quoi donc ?

MADAME DE CÉRAN.

Revel est mort !

LA DUCHESSE.

Tu badines !...

MADAME DE CÉRAN.

C'est dans les journaux du soir. Voyez !

Elle lui tend un journal.

LA DUCHESSE.

Allons donc !...

Elle prend le journal et lit.

MADAME ARRIÉGO, ou poète.

Très beau ! Superbe !

MADAME DE LOUDAN.

Très belle œuvre ! Et si élevée !

LE GÉNÉRAL.

Très remarquable ! Il y a un joli vers !

DES MILLETS.

Oh ! général !

LE GÉNÉRAL.

Si ! si !.. un très joli vers ! Le... Comment dites-vous cela ? Le... « L'honneur est maintenant semblable à un dieu qui n'aurait plus un seul autel. » Très joli vers !

PAUL, à Jeanne.

Un peu long !

BELLAC, tenant un journal, et à Lucy.

Il est mort à six heures.

SAINT-RÉAULT, à sa femme. Il tient un journal.

Oui ! à six heures — Oh ! j'ai la parole de M. Toulonnier.

BELLAC, à Lucy.

Toulonnier m'a promis formellement...

MADAME DE CÉLAN, à la duchesse.

Toulonnier est tout à nous !

LA DUCHESSE.

Au fait, où est-il donc, votre Toulonnier ?

SAINT-RÉAULT.

On vient de lui remettre une dépêche.

MADAME DE CÉLAN, à part.

Confirmative !.. c'est bien cela... Mais pourquoi?... (Le voyant entrer.) Ah ! enfin !..

TOUT LE MONDE.

C'est lui ! Ah ! ah !

Toulonnier descend en scène. — On l'entoure.

MADAME DE CÉLAN.

Mon cher secrétaire général !

SAINT-RÉAULT.

Mon cher Toulonnier !

MADAME DE CÉLAN.

Eh bien ! cette dépêche ?

BELLAC.

Il s'agit de ce pauvre Revel, n'est-ce pas ?

TOULONNIER, embarrassé.

De Revel, oui.

BELLAC.

Eh bien ! qu'est-ce qu'elle dit ?

LA DUCHESSE, regardant Toulonnier.

Elle dit qu'il n'est pas mort, parbleu !...

MADAME DE CÉRAN, BELLAC, SAINT-RÉAULT, montrant les journaux.

Mais les journaux ?

LA DUCHESSE.

Ils se seront trompés !

TOUS.

Oh !

LA DUCHESSE.

Pour une fois ! (à Toulonnier.) N'est-ce pas ?

TOULONNIER, avec ménagement.

En effet, il n'est pas mort !

SAINT-RÉAULT, se laissant tomber sur un siège.

Encore !

LA DUCHESSE.

Et on l'a même nommé quelque chose de plus, je le parierais !

TOULONNIER.

Commandeur de la Légion d'honneur.

SAINT-RÉAULT, bondissant sur ses pieds.

Toujours !

TOULONNIER, montrant son télégramme.

Ce sera demain à l'*Officiel*... Voyez !.. (Douloureusement, à Saint-Réault.) Je prends bien part...

LA DUCHESSE, regardant Toulonnier, à part.

Il le savait en venant ici ; il est très fort. (Haut.) Et moi aussi, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

TOUT LE MONDE.

Ah !

On se tourne vers la duchesse.

LA DUCHESSE.

J'en ai même deux.

LUCY.

Comment ?

MADAME DE LOUDAN.

Deux ? Et lesquelles, Duchesse ?

BELLAC.

Lesquelles ?

LA DUCHESSE.

D'abord le mariage de notre amie miss Lucy Watson avec M. le professeur Bellac.

TOUT LE MONDE.

Avec Bellac ? Comment ?

BELLAC, bas.

Duchesse !

LA DUCHESSE, bas.

Ah !... il faut réparer !

BELLAC.

Rép... Ah ! mais, avec bonheur ! Ah ! Lucy !

LUCY, étonnée.

Pardon, Madame...

LA DUCHESSE, bas.

Ah ! il faut réparer, mon enfant !

LUCY, de même.

Il ne peut y avoir réparation : il n'y a pas faute, Madame, et vous avez tort de dire : « Il faut ».

BELLAC.

Comment ?

LUCY.

Mes sentiments étant d'accord avec ma volonté.

Elle tend la main à Bellac.

BELLAC.

Ah ! Lucy.

LA DUCHESSE.

Allons, tant mieux !.. Et d'un !

MADAME DE LOUDAN.

Ah ! Lucy ! vous êtes heureuse entre toutes les femmes

LA DUCHESSE.

Et seconde nouvelle !

MADAME DE LOUDAN.

Encore un mariage ?

LA DUCHESSE.

Encore un, oui !

MADAME DE LOUDAN.

Mais, c'est la fête d'Hyménée !

LA DUCHESSE.

Le mariage de mon cher neveu, Roger de Céran...

ACTE TROISIÈME

177

MADAME DE CÉRAN.

Duchesse !

LA DUCHESSE.

Avec une fille que j'aime de tout mon cœur...

MADAME DE CÉRAN.

Ma tante !

LA DUCHESSE.

Ma légataire universelle !...

MADAME DE CÉRAN.

Votre...

LA DUCHESSE.

L'héritière de mes biens et de mon nom !.. ma fille adoptive enfin, mademoiselle Suzanne de Villiers de Réville.

SUZANNE, se jetant dans ses bras.

Ah ! ma mère !...

MADAME DE CÉRAN.

Mais, Duchesse !

LA DUCHESSE.

Trouves-en une plus riche et de meilleure famille, toi !

MADAME DE CÉRAN.

Je ne dis pas. Cependant... (A Roger.) Songe, Roger...

ROGER.

Je l'aime, ma mère !

LA DUCHESSE, cherchant des yeux autour d'elle.

Et de deux ! Il me reste... (A Paul.) Ah ! venez donc un peu ici, vous... Comment allez-vous réparer, vous ?

